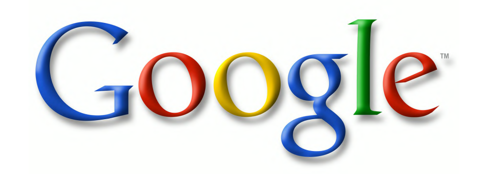
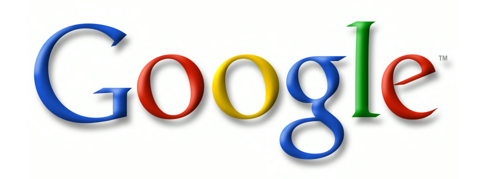
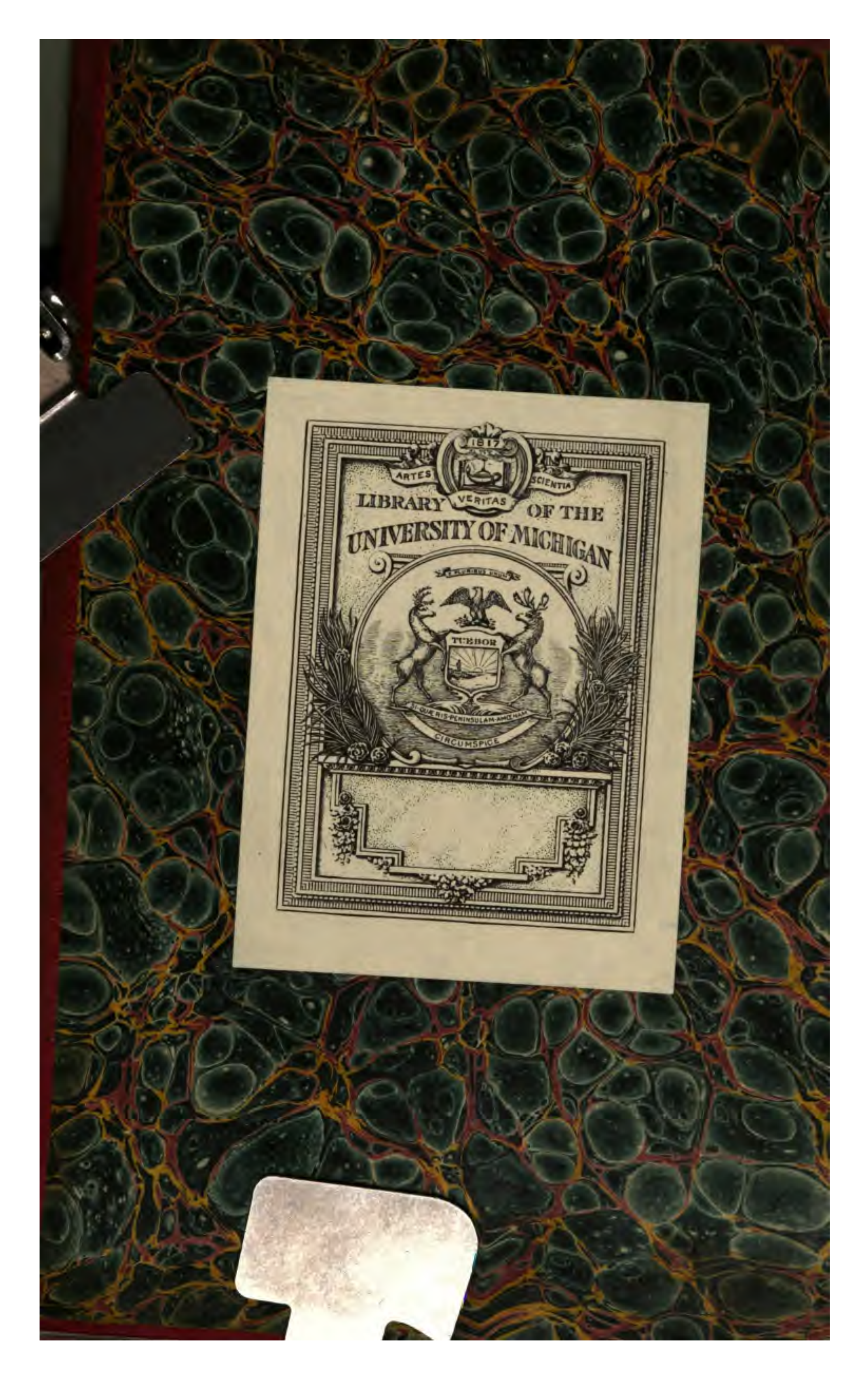





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1850.



TOULOUSE,
IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,
RUE SAINT-ROME, 41.

1850.

1850

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1850.

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1813. M. DE LAMOTHE-LANGON (Léon), Membre de plusieurs ordres, ancien Membre du Conseil d'État impérial, ancien Sous-préfet de Toulouse; *Doyen de l'Académie.*

1816. M. DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de la Légion d'honneur, ancien Préfet, Représentant; *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), ancien Ministre Secrétaire d'État, Membre de plusieurs Ordres.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Président à la Cour d'appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Chevalier de la Légion d'honneur, Docteur en Droit, Avocat à la Cour d'appel, ancien Conseiller de préfecture; *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Officier de la Légion d'honneur, ancien Député; *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat, ancien Député.

1836. M. DU MÈGE (Alexandre-Louis-Charles-André), Chevalier de la Légion d'honneur, ex-Chef de bataillon du génie, l'un des Directeurs du Musée de Toulouse; *Maître ès Jeux Floraux.*

1838. M. DE CASTELBAJAC (Joseph-Gratian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour d'appel de Toulouse.

1839. M. DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Député, ancien Préfet, Chevalier de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), Chevalier de la Légion d'honneur, Doct. ès scienc. et Doct. méd., Professeur à la Faculté des Sciences et au Jardin des Plantes de Toulouse.

1841. M. DE BARBOT (Théophile).

1842. M. D'ALDÉGUIER (Auguste), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, Président de la Société archéologique du Midi de la France.

1843. M. DE LIMAIRAC (Jean-Charles-Edmond), Représentant.

1843. M. DELQUIÉ (Pierre-François-Auguste), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. DE RAYNAUD (Anne-Philibert-Auguste), Chevalier de la Légion d'honneur, Membre du Conseil général de l'Hérault.

1843. M. DE TAURIAC (Eugène-Anne-Adolphe), ancien Député.

1843. M. FORTOUL (Hippolyte), Doyen à l'Académie d'Aix, Chevalier de la Légion d'honneur, Représentant.

1844. M. l'Abbé SALVAN (Adrien).

1845. M. DE MAC CARTHY (Justin), Membre de l'Académie royale d'Irlande.

1846. M. LEGAGNEUR (Hubert-Michel-Fortuné), Conseiller à la Cour de Cassation, Officier de la Légion d'honneur.

1846. M. RODIÈRE (Aimé), Professeur à l'École de Droit.

1847. M. DE VILLENEUVE-ARIFAT (Tristan).

1847. M. PAGÉS de l'Ariége, ancien Député.

1848. M. DE LA JUGIE (François-Firmin), *Secrétaire des Assemblées*.

1848. M. CAZE (Adolphe-Léger-Eléonore-Louis), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, ancien Député, Chevalier de la Légion d'honneur.

1849. M. DE RESSÉGUIER (Charles-Benjamin-Fernand).

1849. M. BENECH (Raymond-Osmin), Professeur de Droit romain à la Faculté de Droit, Chevalier de la Légion d'honneur.

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne........ } *Académiciens nés.*
M. LE MAIRE de Toulouse...... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française, Représentant.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DURAND (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

1839. M. REBOUL (Jean).

1842. M. DUREAU (Louis).

1843. M. JAFFUS (Firmin).

1846. M. LAPÈNE (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), Avocat, à Saint-Gaudens, ancien Député.

1847. M. L'ÉBRALY (Charles-Eugène).

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1851.

L'ACADÉMIE a célébré, le 3 mai 1850, *la Fête des Fleurs*, avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Éloge de CLÉMENCE ISAURE, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Église de la Daurade, près de laquelle fut ensevelie CLÉMENCE ISAURE. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le Concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

Ouvrages couronnés dans le Concours de 1850.

Les Mondes, Epître à Fontenelle, par M. Jude PATISSIÉ, de Tonneins, a obtenu une Violette réservée.

Amour et grandeur de Marie, Hymne à la Vierge, par M. Jean-Marie DAURIAC, de Toulouse, a remporté le Prix.

Le Discours ayant pour épigraphe : *La vérité semée au commencement des temps*, etc., par M. Gabriel DE BELCASTEL, de Toulouse, a obtenu une Églantine réservée.

L'ACADÉMIE a, tous les ans, six Fleurs à distribuer comme prix de l'année, savoir : l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère, le Lis et l'Églantine.

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Épître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

La Primevère d'argent vaut cent francs. C'est le prix affecté à la Fable ou Apologue (1).

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours en prose, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle propose, pour le concours de 1851, l'*Éloge de Châteaubriand.*

Le concours sera ouvert du 15 janvier au 25 février 1851 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (2) de chaque ouvrage à *M. de Panat, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue de la Dalbade, n.° 22, à Toulouse*, qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. *Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur;* mais chaque exemplaire devra porter, avec le titre de

(1) Ce Prix a figuré pour la première fois en 1846 dans le Programme de l'Académie. Il a été fondé, cette même année, par M. Boyer, de Toulouse, Président à la Cour de Cassation.

(2) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles.* Chaque copie de chaque pièce devra être écrite sur une feuille ou cahier séparé.

Les ouvrages seront reçus chez le Secrétaire perpétuel, tous les jours, les Dimanches exceptés, de neuf heures à midi, depuis le 15 janvier jusques au 25 février.

l'ouvrage, une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement au Secrétaire perpétuel, soit par la poste, soit par toute autre voie que celle qui vient d'être indiquée ci-dessus, ne seront pas admis au concours.

Les fonctionnaires publics, les membres de l'Université, les notaires et les négociants résidant à Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues ou correspondants des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi la satire; les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, et ceux dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif, ou pour lesquels ils solliciteraient ou auraient fait solliciter. *L'Académie a délibéré d'observer sur ce dernier article la plus grande sévérité. MM. les Mainteneurs ont promis de se récuser eux-mêmes dans le jugement des ouvrages qui leur auraient été directement ou indirectement recommandés.* Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage. Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages couronnés dont le prix serait réclamé en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à

l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne douze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Épître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, l'Apologue, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs, autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs, *aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix*.

Les mêmes droits sont acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des six Fleurs que distribue annuellement l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même une Fleur d'un genre différent, pourvu que celle-ci soit d'une valeur moindre.



RECUEIL DE 1850.

Première Partie.

OUVRAGES COURONNÉS,

OU

DISTINGUÉS DANS LE CONCOURS.

A S. S. PIE IX.

LE CHRIST AU XIXᴱ SIÈCLE,

ODE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. F. MAURY, de Clermont-Ferrand.

Toute vérité date de ton berceau.
DE LAMARTINE.

Le XIXᵉ siècle, pour être sauveur, sera religieux.
POUJOULAT, *séance du 16 janvier 1850.*

Les ténèbres du ciel couvraient encor la face.
Dieu dit : Que dans la nuit la lumière se fasse !
Et l'aube matinale en sortit en riant ;
Les astres sur leur axe en tournant s'arrondirent ;
Le soleil, au milieu des cieux qui se tendirent,
Monta comme un géant.

Telle, quand tu parus, ô Christ, soleil des âmes
Que de loin devançaient de prophétiques flammes,
Dans le monde moral ta lumière éclata,
Et, comme au sein des mers un navire qui sombre,
Le genre humain, du fond de son abîme sombre
La vit et remonta.

Et l'homme, jusqu'alors mystérieux problème,
Qui sans réponse allait s'interrogeant lui-même,
Entrevit la grandeur du destin qui l'attend ;
Et, voyageur lassé dans le désert du doute,
Salua, plein d'espoir, le terme de la route
Où son voyage tend.

Et, l'œil sur ta colonne en clartés si féconde,
Tes sages deux mille ans ont dirigé le monde,
Sans qu'ait pâli ce phare aux rayons éclatants,
Cet arc-en-ciel qui part d'une rive éternelle
Et, vers l'autre allongeant sa courbe parallèle,
Doit traverser le temps.

Mais l'impie en son cœur où le chaos fermente
Comme l'impur limon d'une mer écumante,
S'est promis de te vaincre aux autres dieux pareil :
Eh quoi ! l'insecte obscur que blesse la lumière
Peut-il, en se cachant sous un grain de poussière,
Eteindre le soleil ?

Deux mille ans a frémi sa haine héréditaire ;
Où sont les vains projets des enfants de Voltaire,
Ennemis de ta loi qu'ils voulaient démentir ?
C'était peu, disaient-ils, d'envahir ton domaine :
Ces Titans de l'orgueil sous la raison humaine
Croyaient t'anéantir.

Ils s'armaient de débris de monuments funèbres,
Et, contre la lumière invoquant les ténèbres,
Jetaient dans le passé d'injurieux défis.
Ils ont enfin parlé les muets caractères
Qui gardaient, inconnus, les antiques mystères
De Thèbe et de Memphis.

Qui reste convaincu d'erreur et d'imposture ?
Leur frivole science attestait la nature :
La nature infaillible aujourd'hui les confond.
Dieu de la croix, pardonne à leur aveugle rage !
Comme ceux d'autrefois, les savants de notre âge
Ne savent ce qu'ils font.

Les ingrats ! quel orgueil les trouble et les égare !
Le monde sans ta loi redevenu barbare
Dans un autre chaos irait s'ensevelir :
Quand le mensonge impur qui combat ta doctrine,
Hier, jetant l'outrage à ta face divine,
A dit la voir pâlir,

L'humanité, sortant de la route frayée,
A frémi tout à coup, de sa nuit effrayée ;
Le monde vers la croix s'est soudain rejeté,
Comme le voyageur sur une haute cime
Au tronc qui le retient sur le bord de l'abîme
S'attache épouvanté.

Oh ! quand l'univers marche aux rayons de ta gloire,
Arrière l'insensé qui voudrait n'y pas croire,
Car le doute n'est pas même au cœur d'un démon !
Qui comprendra jamais l'intelligence impie ?
Il faut, pour ne pas voir, qu'elle rampe accroupie
Dans un bien noir limon !

Eh ! que t'importe à toi, Dieu des esprits sublimes,
Centre où tendent toujours les vertus magnanimes,
Du vice ténébreux que t'importe l'affront ?
Il n'est pas de grand cœur que ton amour n'enflamme :
Au pied de tes autels Bossuet te proclame,
Pascal courbe son front.

« Gloire à toi seul, ô Christ ! car tu n'es pas un homme ! »
Dit celui que si haut notre siècle renomme,
Quand il mourait debout pensif sur son rocher,
Qu'il pesait les grands noms au poids de son génie,
Et que, seul, au secours de sa lente agonie
Il te vit approcher.

Et l'on dit qu'en nos jours ta face s'est voilée !...
Quelquefois les vapeurs montant de la vallée
Cachent l'astre du jour, roi de l'immensité ;
Mais il brille, et toujours, quand le nuage passe,
Foyer inépuisable, il inonde l'espace
De torrents de clarté.

Que notre siècle, épris d'une vile conquête,
Sans regarder le ciel, marche courbant la tête,
Tyran de la matière et par elle asservi !...
Pour montrer que de tout tu disposes en maître,
O Christ ! sans qu'il s'en doute, aucun siècle peut-être
Ne t'aura mieux servi.

Regarde ! Chaque jour s'étend ton héritage :
Ton signe se relève au bord où fut Carthage ;
Le pèlerin remonte au tombeau d'Augustin ;
Partout devant la croix le vieux croissant recule;
Il chancelle et pâlit, des colonnes d'Hercule
Aux murs de Constantin.

La vapeur réunit les peuples des deux mondes.
Par elle en se jouant ils franchissent les ondes,
Brûlant de s'abreuver dans les sources de l'or.
Comme Léviathan bondit où tu le mènes,
La vapeur doit un jour conquérir des domaines
Plus précieux encor.

Oui, qu'aveugle instrument de celui qui l'envoie,
L'avide Anglais dans l'Inde ouvre une large voie !
Aura-t-il pour lui seul aplani le chemin ?...
Mais déjà sur des chars attelés par la foudre
Volent ceux qui n'allaient qu'à pas lents dans la poudre,
Un bâton à la main.

Quels sont ces passagers aux plages inconnues ?
En les voyant de loin venir comme des nues,
On les dirait portés sur les ailes du vent.
Voilà les conquérants que les îles attendent !
Ah ! qu'ils sont beaux les pieds des hommes qui descendent
Au nom du Dieu vivant !

Ils chassent devant eux l'erreur et l'esclavage ;
Messagers de l'amour, de rivage en rivage
A des frères nouveaux ils portent le pardon ;
Ils vont, et les vertus s'avancent sur leur trace,
Sans laisser sous le ciel un point où de la grâce
Ne pénètre le don.

La mer n'a point d'écueil, la terre de colline
Où l'homme ne salue une croix qui domine,
Phare que la tempête affermit en grondant.
Les peuples ne font plus qu'un peuple qui t'adore
Et qui bénit ton nom des rives de l'aurore
Aux rives d'occident.

J'unis à ce concert les accords de ma lyre :
Dût l'impie en riant m'accuser de délire,
Jusqu'au dernier soupir je redirai : Je crois.
Que fuyant sous mes pieds la terre tremble et roule !
Que l'univers brisé sur ma tête s'écroule !
Mon abri, c'est la croix.

Qu'importe à l'âme libre une prison fragile ?
Je veux, en descendant dans ma couche d'argile,
M'endormir, l'œil fixé sur ce divin flambeau ;
Et mon premier réveil, vers la voûte azurée
Sera de relever ma paupière, assurée
De l'y revoir plus beau.

Ainsi le moissonneur pour lier la javelle
Attend, quand vient le soir, une aurore nouvelle ;
Il rentre sous le chaume et dans l'espoir s'endort ;
Et tandis que, bercé par son rêve, il sommeille,
L'aube du lendemain se lève plus vermeille
Dans un horizon d'or.

Et pourtant l'aube un jour doit tromper son attente;
Lorsque des cieux vieillis se replîra la tente,
De leurs flambeaux usés les clartés s'éteindront;
Les soleils détachés de leurs voûtes livides
Et les mondes roulant dans les espaces vides
Soudain s'écrouleront.

Mais toi, car nous avons ta promesse divine,
Quand, seule enveloppant l'univers en ruine,
La nuit s'endormira dans le berceau des jours,
Et de l'éternité découvrant les rivages,
Quand s'évanouira la figure des âges,
Christ, tu seras toujours.

VERSAILLES,

ODE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. Amédée GABOURD, de Paris.

Sic transit gloria !...

Voyez-vous cette femme, aux longs habits de deuil;
Sur son visage pâle éclate un saint orgueil;
        La gloire dans ses yeux rayonne;
Le temps n'a pas détruit sa sublime beauté:
On dirait que son front, puissant de majesté,
        Porta la royale couronne.

Oui, naguère elle tint le sceptre, et, près de nous,
Elle vit bien des fois tout un peuple à genoux
        La saluer de nom de reine;
Aux lueurs de la foudre elle dicta des lois,
Elle eut des courtisans, de grands vassaux, des rois
        Qui baisaient sa main suzeraine.

Le Génie et la Force accompagnaient ses pas,
Sa parole donnait la vie ou le trépas,
Ses doux regards enivraient l'âme;
Qu'elle était belle alors que, déroulant les plis
De son manteau d'azur, semé de fleurs de lis,
Elle déployait l'oriflamme!

Pour la parer d'atours et de vains ornements,
L'art esclave ravit les plus purs diamants
Aux sombres mines de Golconde;
Elle eut des jours de pompe et des splendeurs sans nom,
Et quand elle riait, la cloche et le canon
Annonçaient ce bonheur au monde.

Hélas! le vent d'orage a fait pencher son front;
Des heures de misère elle a subi l'affront;
Son trône a croulé sous l'émeute,
Et devant les fureurs de la rébellion,
Fière, elle a succombé, comme tombe un lion
Sous les morsures d'une meute.

O douleur! sur le seuil de son palais vaincu
De criminelles mains ont brisé son écu;
Le sang a coulé sur les dalles;
La révolte a pillé son antique trésor,
Et jusqu'en son alcôve étincelante d'or
Le peuple a posé ses sandales.

Eh bien ! malgré ce deuil, dans l'exil, dans les fers,
Quand le monde gémit des maux qu'elle a soufferts,
Debout et la face sereine,
Elle prend en pitié les fureurs du ruisseau,
Et conserve à son front l'ineffaçable sceau
De la royauté souveraine.....

Et toi qui de ta gloire as gardé les fleurons,
Toi qui fus reine aussi, toi que nous admirons,
O noble cité de Versailles !
Te souvient-il des jours sitôt évanouis
Où, vierge, tu reçus de la main de Louis
L'anneau royal des fiançailles ?

C'était un siècle fort et de grand souvenir,
Un siècle dont la flamme éclairait l'avenir,
Siècle d'amour et d'espérance ;
Le vieux glaive gaulois, chaque jour, sur le Rhin,
Ajoutait une ville à ton splendide écrin,
Auguste reine de la France !

Ah ! de tant de puissance et de ce beau passé
Si le dernier rayon ne s'est point effacé,
Jette tes regards en arrière,
Et vois, sous ces tilleuls reflétés dans les eaux,
Vers ces bassins de marbre où dorment les roseaux,
L'ombre pâle de Lavallière.

Là, sur ce vert tapis de vassaux inondé,
S'avançait le grand Roi, suivi du grand Condé;
Ici Luxembourg et Turenne;
Les pieds de Montespan foulaient ce sable fin;
Ici marchaient Louvois, Monseigneur le Dauphin,
Maintenon, qui fut presque reine.

Ces magnifiques toits, ces fastueux lambris,
Reçurent les Stuarts fugitifs et proscrits;
Et, sous ces riches colonnades,
Les jeunes Ducs et Pairs, vers la chute du jour,
Parlaient en souriant aux dames de la cour,
De carrousels... de dragonnades.

Là, le chef des Bourbons disait : l'État, c'est moi !
Puis aux fils de l'Espagne il imposait un roi;
Et les nations étonnées
Proclamaient à leur tour que, pour nos drapeaux blancs,
Des rives de la Seine aux fleuves catalans
Il n'était plus de Pyrénées.

Oh ! que de souvenirs évoqués par un nom !
Sur cet étroit chemin qui mène à Trianon
Que de fantômes poétiques !
Les uns, aux blonds cheveux, se couronnent de fleurs,
D'autres, le cou sanglant, semblent verser des pleurs
Sous ces bois aux mille portiques.

Car une heure a sonné pour le crime et le deuil !
L'orage populaire a couché sur le seuil
Cette splendeur impérissable,
Et vous diriez, à voir tant d'illustres débris,
La Thèbe fabuleuse où régna Sésostris,
Dormant sous un linceul de sable.

Et pour demander grâce à l'inepte marteau,
Pour tromper Attila, pour sauver ce château
Qu'assiégeaient les Huns de notre âge,
On a chassé les rois de ces saints corridors,
On en a fait un temple à la gloire des morts,
Un tombeau vide, un sarcophage....

Voyageurs qui passez, en détournant les yeux,
Près de ces murs, qu'ombrage un parc silencieux,
Vestiges de l'histoire éteinte,
Arrêtez-vous aux bords de cette pièce d'eau
Où les ifs en talus, comme un double rideau,
Ont projeté leur sombre teinte.

Sous ces arcs de porphyre où le dieu de la mort
Enlève Proserpine éperdue, et qui tord
Ses bras déjà couverts de mousse;
Sur la couche de bronze où frémit le géant,
Vers ces dragons marins, dont le gosier béant
Darde un triple fer qui s'émousse;

Devant cette cité, veuve de tant de rois,
Reine sans courtisans, sans couronne et sans droits,
Devant cette sublime tombe;
Songeons que sur la terre où nous traînons nos pas
Il n'est point de grandeur qui résiste au trépas,
Qui ne se flétrisse et ne tombe.

Et sachons que ces mots : gloire, fortune, amour,
Sont des bruits sans durée et des astres d'un jour,
Des éclairs qui fendent l'espace;
Que Dieu seul est le roi qui foule aux pieds la mort,
Le seul beau, le seul grand, l'impérissable fort,
Qui jamais ne trompe et ne passe!



MORT D'ANDRÉ CHÉNIER,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Richard BAUDIN, de Baume-les-Dames (Doubs).

Grave ne rediret sæculum...
Horace.

I.

Fuyez, ô lugubres images,
Souvenirs d'un passé qu'on nomme avec horreur.
Dans l'éternel abîme où dorment les vieux âges
Qui te replongera, spectre de la Terreur ?
Ai-je donc évoqué ton cortége de crimes ?
Non ! qu'il rentre avec toi dans la nuit du tombeau.
La France en deuil sait trop quelles nobles victimes
Ta démence entraînait sous le fatal couteau !

Dis-moi, siècle abhorré, dans leur couche sanglante
Dieu n'a-t-il pas jugé ton peuple de Brutus ?
Ne fait-il pas peser sur ta tête tremblante
Le poids de ces forfaits qu'on ne rachète plus ?
Ses temples dévastés, tu croyais le proscrire...
N'eut-il pas, pour te vaincre, un bras assez puissant ?
Arrière, affreux démon !... Mais que vois-je ? une lyre,
Une lyre brisée, une hache et du sang !...

Ah ! d'où vient cette lyre, et quelle est cette tête
Qui tombe en palpitant sous le fer meurtrier ?
Muses, voilez vos fronts ! — C'est le sang d'un Poëte,
C'est la tête d'André Chénier !
Ainsi donc, rien ne manque à la riche hécatombe :
L'échafaud, pour choisir, parcourait nos cités;
Le crime-roi triomphe, et jette dans la tombe
Toutes les autres royautés !

II.

Qu'a-t-il fait, ce jeune homme aux lèvres éloquentes,
Au cœur pur, au regard où brille un feu divin,
Pour qu'il meure, insulté par ces lâches Bacchantes
Qu'échauffe le carnage encor plus que le vin ?
Ah ! c'est que vous craignez sa mâle indépendance!
Oui, tyrans, c'est la peur qui vous pousse à ravir
Un fils à son vieux père, une gloire à la France,
Un astre étincelant au ciel de l'avenir !

Oui, tout ce qui s'élève au-dessus du vulgaire,
Roi, poëte ou soldat, prêtre ou chaste beauté,
Sur cet autel qu'on dresse au Moloch populaire
Devait périr au nom de la fraternité...
. . . .
O jours de son printemps, jours d'amoureuse ivresse,
Jours d'étude et de vers, qu'êtes-vous devenus,
Beaux jours où dans Paris il habitait la Grèce,
Et semblait retrouver des chefs-d'œuvre inconnus !

Soit qu'au bord du Crathés, dans les vallons d'Himère,
Sur les flancs du Taygète il mène les troupeaux;
Que, dans Sicos émue, il prête au vieil Homère
Un langage si riche en sublimes tableaux;
Que, jouant sous les flots, la folâtre Naïade
Montre à demi l'éclat de son sein parfumé,
Ou qu'éperdu d'amour, son jeune et beau malade
Se cache, au doux aspect des yeux qui l'ont charmé.

Mais adieu l'Aracynthe et le riant Ménale,
Et Néère et Chromis et le frais Sébéthus,
Souvenirs que chérit la Muse pastorale,
Restes de l'âge d'or et naïves vertus !
Il s'exile, il vous fuit, charmant pays du rêve,
Délicieuse antiquité :
Sa lyre a d'autres sons, car la foule se lève
En poussant vers le ciel un cri de liberté.

Liberté, vierge sainte, ô divine étrangère,
Où sont tes vrais adorateurs?
Le tyran te proscrit; le peuple en sa colère
Te jette mutilée aux pieds de ses flatteurs.
Mais l'âme de Chénier, n'est-ce pas ton asile ?
Il t'aime, il te comprend, et malgré la prison,
Son vers, sonore écho d'un courage tranquille,
Flétrit les oppresseurs qui régnaient sous ton nom.

Ce n'est plus ce Tibulle aux molles élégies,
Rival de Philétas, ou plutôt son vainqueur,
Qui, d'un art inspiré, dans ses rimes fleuries,
Joignait l'image antique au vers jailli du cœur ;

Qui, chantant sa Camille, avait su, pour lui plaire,
Entrelacer nos lis aux roses de Pœstum :
Il s'est précipité, noblement téméraire,
Dans les orages du Forum.

III.

Ah ! pourquoi, trop épris d'une noble pensée,
Voulut-il les sauver de leurs propres fureurs ?
Trop jeune, ignorait-il que la foule insensée
N'écoute et n'applaudit que de vils séducteurs ;
Qu'il ne faut pas défendre ou pleurer les victimes,
Lorsque Solyme insulte au Juste mis en croix ;
Que souvent l'innocence est le plus grand des crimes,
Quand l'échafaud s'élève à la place des lois ?

Pouvaient-ils, ces Tribuns qu'il dénonce et flagelle,
Pouvaient-ils oublier les ïambes vengeurs
Où, d'un vers courageux, cette Muse immortelle
Marquait au front les égorgeurs ;
Les moutons mis au croc, la sombre boucherie,
Le peuple-roi gorgé d'un horrible festin,
Tous ces chants qui, plus tard, contre une horde impie
Auraient armé la France au bruit de leur tocsin ?

Non, non ! qu'il soit proscrit ! C'est un traître ; il conspire
Contre le peuple souverain :
N'a-t-il pas célébré, plein d'un mâle délire,
Charlotte, cette vierge au cœur vraiment romain ?
A-t-il jamais loué dans ses strophes amies
Le règne des faubourgs et le meurtre des rois ?

Il a pleuré Delille; il traîne aux gémonies
Les suisses de Collot-d'Herbois.

Périsse le Poëte, ou que sa lyre esclave
Charme les Triumvirs par un hymne flatteur !
Mais, du fond des cachots, c'est le trépas qu'il brave;
Jamais il n'embrassa les autels de la peur.
Sa Muse caressante à la jeune captive
Prête un chant tout trempé de rosée et de miel,
Et, comme Philomèle, on dirait que, plus vive,
Son âme aussi « s'élance aux campagnes du ciel. »

IV.

L'accusateur le jette à son aréopage,
A ces juges affreux qui lassaient le bourreau :
Dites, a-t-il tremblé ? change-t-il de visage,
Ce Poëte qu'attend le fatal tombereau ?
Impassible, il répond à la meute altérée
Par un silencieux dédain :
Au condamné la gloire ! au juge la curée !
Que le juge se hâte... il n'a plus que demain...

Mais avant que la France ait forcé leur repaire,
Qu'elle ait brisé ce joug de honte et de terreur,
Qu'elle ait demandé compte au Néron populaire
De tous ces grands proscrits qu'immole sa fureur,
Chénier devait périr, holocauste suprême,
Sur l'autel de l'égalité :
Il manquait à la Muse un sanglant diadème,
Une leçon à nous, jeune postérité.

« Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud il essayait sa lyre ; »
Prélude inachevé ! c'était déjà son tour.....
Les barbares ! au moins, près de quitter la vie,
Le cygne au doux soleil peut chanter ses adieux ;
Toi, quand tu vas mourir, Chénier, la tyrannie
Se hâte d'étouffer ton chant mélodieux !

V.

Laisse ces noirs cachots et monte au char funèbre,
Noble enfant de la Muse et de la Liberté :
Ils t'enviaient la gloire : — à ton nom plus célèbre
Ils attachent le sceau de l'immortalité !

. . . .

Le char pesant s'ébranle ; il emporte le cygne :
La hache, tiède encor, brillait dans le lointain ;
Autour d'eux frémissait un peuple qui s'indigne
De ces hécatombes sans fin.

Tombez d'abord, tombez sous la hache sanglante,
Femmes, prêtres, vieillards, vous généreux guerriers ;
Montrez à la France tremblante
Quelle splendide proie il faut aux meurtriers !
Chaque coup retentit dans le sein du Poëte ;
Mais rien n'abattra sa fierté ;
En face de la mort il relève la tête,
L'œil plus étincelant, le cœur plus indompté.

Les cris injurieux ont cessé dans la foule :
Un flot de sang jaillit ! — Je tremble ; ah ! cachez-moi,
Cachez à nos neveux cette lyre qui roule...
Bourreau ! ce dernier crime a tué plus qu'un roi !

. . . .

Fuyez, ô lugubres images,
Souvenirs d'un passé qu'on nomme avec horreur !
Dans l'éternel abîme où dorment les vieux âges
Sois maudit entre tous, siècle de la Terreur !



LES ENFANTS GRAPILLEURS

OU

UNE MATINÉE D'AUTOMNE,

POËME

Qui a concouru pour le Prix.

Oh! me fasioy, dins aquel atgé tendré,
Un grand plazé del plazé lou pu mendré,
Brégnos beignon, anabi gaspilla.
JASMIN.

A l'aube ils sont partis pour les fraîches pelouses,
Emportant pour un jour, dans un pli de leurs blouses,
Un morceau de pain bis qu'ils vont se partager
Au pied du pampre vert, à l'ombre d'un verger.
Ils n'ont point de vignoble, eux que la faim éveille!
Octobre luit; ils vont grapiller sous la treille.
Que de fois, dévorés d'un appétit ardent,
En un songe ils ont vu l'arbre au fruit abondant,
Étalant ses trésors en un coin solitaire,
Pour les nourrir ployer ses branches jusqu'à terre!
Le songe s'envolait, ils avaient encor faim.
Mais du jour espéré l'aube paraît enfin.

Ils sont partis ; leur voix se mêle aux voix divines
Qui s'élèvent des monts, des bois et des collines
Saluant les premiers, à l'horizon vermeil,
L'aurore tiède encor des baisers du sommeil.

Quelques pâles rayons déjà percent la brume;
Le soleil réjouit la campagne qui fume.
Comme tout est plus beau quand l'horizon est clair !
Les oiseaux sous leurs pieds partent comme l'éclair :
Ici le cochevis, là-bas le rouge-gorge,
Doux convives qui font leur repas d'un grain d'orge,
Et qui d'un vol joyeux, redisant leur chanson,
Vont boire la rosée aux branches du buisson.

Les grapilleurs sont rois dans ces vastes domaines !
Ils courent explorer les coteaux et les plaines,
Cueillant les derniers fruits sous le brouillard éclos.
Plus de gros chiens de garde aux portes de l'enclos;
Plus de fermier brutal à la voix rude et forte,
Courant pour la frapper sur la jeune cohorte;
Gais enfants dont le pied, si léger sur le sol,
En fuyant défîrait une alouette au vol.
Libres, libres enfin, plus rien qui les effraie;
Libres comme l'oiseau qui chante dans la haie,
Comme la mouche d'or, comme le papillon;
Libres comme le vent qui rase le sillon.

Voyez-les aux rameaux suspendre leurs corps grêles,
Traverser les guérets comme les sauterelles,
Courir, courir encore et toujours plus avant,
La tête radieuse et les cheveux au vent !

Quel butin recueilli dans leur rapide course!
La corme qui suspend son fruit sur une source,
La pomme au teint vermeil, la poire aux couleurs d'or,
La grappe que le cep porte comme un trésor;
Restes délicieux oubliés sur la branche,
Si doux à ramasser quand la gelée est blanche.
A peine quelques fruits de l'un d'eux frappe l'œil,
Qu'il s'élance vers l'arbre, et, comme un écureuil,
Se perd dans les rameaux, parmi la feuille verte:
En le voyant monter, la troupe se concerte,
Et quand sur la noisette il va porter la main,
Une pierre fend l'air, le fruit tombe, et soudain
Un rire général avec transport éclate
Dans ces bouches d'enfants à la lèvre écarlate.

Midi sonne déjà : c'est l'heure du repas;
Nos jeunes grapilleurs accélèrent le pas.
Au pied d'un roc, bordé de lierre et de blocailles,
Ils suivent un sentier frayé dans les broussailles;
On les voit tressaillir quand leur œil par hasard
Dans un coin de taillis aperçoit un lézard,
Ou la couleuvre grise, aux ardentes paupières,
Qui se chauffe au soleil dans la fente des pierres.

Ils ont fait une halte au fond d'un vieux sentier,
Au pied d'un tertre vert qu'ombrage un noisetier.
Là coule, entre deux blocs couronnés d'aubépines,
Une onde qui se perd dans l'herbe des ravines;
Le bec-figue repu, quand midi chauffe l'air,
Vient s'y désaltérer dans un flot toujours clair.
Ils s'asseyent en rond; le gazon sert de nappe.
Mais avant de toucher à la figue, à la grappe,

De leurs fruits les plus mûrs ils gardent une part
Pour leur mère et leurs sœurs si tendres au départ;
Car le soir, en quittant l'ombre de la charmille,
Ils auront au foyer la fête de famille.

Moi-même, ce jour-là, j'étais allé chercher
Un rayon de soleil dans un coin de rocher.
Je lisais Bernardin, chantre de la nature;
Lorsque, laissant errer mes yeux à l'aventure,
Je vis dans le lointain un beau groupe d'enfants,
Poussant des cris joyeux, des rires triomphants.
Le splendide horizon, les bois, les prés, les ondes,
Les rayons lumineux dorant leurs têtes blondes,
Tout rappelait en moi l'époque de mes jeux.
Je voyais la prairie où je sautais comme eux,
La vieille tour, l'église avec sa croix de pierre,
La ferme où nous allions le soir chez la laitière;
Et je ne lisais plus, pour admirer encor :
Devant moi la nature ouvrait son livre d'or.



LA VEILLÉE,

POÈME

Présenté au Concours;

Par M. Alphonse JACQUELIN, Ouvrier à la Manufacture des tabacs, à Morlaix.

On est bien fort dans le malheur
quand on espère en Dieu.

Un soir (c'était l'hiver, le vent soufflait bien froid),
Près d'un feu presqu'éteint dans un foyer étroit,
Avec d'autres amis j'assistais un malade.
Je contemplais les traits de notre camarade:
Ce n'était point un homme accablé par le temps;
Il était jeune encore, il n'avait que trente ans.
C'était un ouvrier, de sa force prodigue,
Un martyr du travail, usé par la fatigue.
Dans ses jours de santé gaîment il travaillait
Du matin jusqu'au soir; souvent même il veillait.
Aussi, par son courage et sa persévérance,
Sa maison respirait la joie et l'abondance.
Dès que la maladie en eut franchi le seuil,
Elle remplit de pleurs, de misère et de deuil
Cette triste mansarde autrefois si joyeuse.

Pour tous, la maladie est une chose affreuse;
Mais pour l'homme qui vit du produit de ses bras,
C'est le pire fléau qui s'attache à ses pas.
N'ayant que son travail pour unique ressource,
Son bien-être soudain se tarit à sa source :
Sa femme et ses enfants, dont il est seul l'appui,
S'il chôme trop longtemps, gémiront avec lui;
Il doit, pour les nourrir, vendre, en quelques journées,
Le produit des sueurs de dix ou vingt années;
Bienheureux si la mort, en le frappant enfin,
Ne laisse pas ses fils sans asile et sans pain!...

En vain je l'écartais, cette amère pensée
Pesait comme un fardeau sur mon âme oppressée.
La sombre maladie et son cortége affreux
Étalaient devant moi leur tableau douloureux :
Ce père de famille, accablé de souffrance,
Était réduit par elle à l'extrême indigence.
Depuis plus de trois mois qu'il était alité,
Sa femme, qui l'aimait, ne l'avait point quitté;
On la voyait toujours, dans sa douleur suprême,
Pour soigner son mari s'oublier elle-même.
Croyant que l'art pouvait hâter sa guérison,
Elle avait, jour par jour, démeublé sa maison;
Elle avait tout vendu! Dans sa chambre glacée
Il ne restait plus rien de l'aisance passée
Que le funèbre lit où gisait le mourant.
Pour le cœur d'un ami, spectacle déchirant!
Dans l'angle du réduit, tout près de la muraille,
Deux beaux enfants dormaient, souriant sur la paille,
Sans songer que ce jour allait changer leur sort,
Trop jeunes qu'ils étaient pour comprendre la mort.

Leur mère est près du lit; la fatigue l'accable :
La pauvre femme, hélas ! n'est plus reconnaissable :
Ses beaux yeux sont flétris; tant de nuits sans sommeil
Ont bien vite effacé son teint frais et vermeil;
Son front est recouvert d'une pâleur livide;
Son regard consterné contemple un berceau vide,
Qui semble sur son cœur peser comme un remord...
Hier, dans ce berceau... poignante, affreuse mort !
Son enfant dernier-né succomba de misère,
Car, depuis quelques jours, dans le sein de sa mère,
Ce pauvre petit être, affaibli, languissant,
Au lieu d'un lait fécond ne trouvait que du sang !...

L'horloge de la tour sonna la douzième heure.
Minuit ! s'écria-t-on dans la triste demeure,
C'est une heure fatale ! et puis, en se tournant,
Chaque assistant tressaille et se signe en tremblant.
Nous crûmes tous entendre, au milieu des ténèbres,
De l'oiseau de la mort les cris sourds et funèbres;
Le vent souffla plus fort, et la lampe pâlit.
Bientôt le moribond se dressa sur son lit;
De la vie en son cœur sentant mourir la flamme,
Il nomme ses amis, ses enfants et sa femme.
Venez; je veux, dit-il d'une tremblante voix,
Vous voir et vous parler une dernière fois.

« Jeanne, voilà dix ans que nous vivons ensemble.
» Dix ans ! dix ans sont longs, et pourtant il me semble
» Qu'ils n'ont été pour moi qu'un rêve d'un moment,
» Tant les jours de bonheur passent rapidement !
» C'est que, Jeanne, vois-tu, durant ces dix années
» Qui s'enfuyaient d'amour et de fleurs couronnées,

» Tu fus si dévouée et si bonne pour moi,
» Que j'oubliais le temps pour ne penser qu'à toi.
» Tes doux soins, ta constance et ta vive tendresse
» Me mettaient dans le cœur tant de joie et d'ivresse,
» Que pour te rendre heureuse et payer ton amour,
» J'aurais voulu pour toi travailler nuit et jour.
» Je n'aurais point changé mon sort contre un empire;
» Il m'est doux d'y songer, et doux de te le dire.
» Je ne formais qu'un vœu : de vivre assez longtemps
» Pour pouvoir dans le bien élever mes enfants.
» C'était mon seul désir, c'était ma seule envie;
» C'était là désormais le rêve de ma vie.
» En demandant au ciel cette insigne faveur,
» Je me disais souvent dans le fond de mon cœur :
» Joyeux je fermerais mes yeux à la lumière,
» Si je pouvais, avant de quitter cette terre,
» Voir ce vœu couronné par le Maître infini...
» Il ne l'a pas voulu... que son nom soit béni !
» O ma femme ! à quoi bon abuser ta tendresse ?
» Il faut se résigner; je sens, à ma faiblesse,
» Que je vais m'endormir dans la nuit du trépas...
» Jeanne, ma bonne Jeanne, oh ! ne t'afflige pas !
» La mort, d'une autre vie est la brillante aurore;
» Nous devons nous quitter pour nous revoir encore;
» Quand le temps marquera le terme de tes jours,
» Tu viendras me rejoindre au ciel, et pour toujours !
» Mais avant de quitter cette terre d'épreuves,
» Où ma mort va bientôt te mettre au rang des veuves,
» Envers ces orphelins il te reste à remplir
» Un devoir saint, sacré; tu sauras l'accomplir.
» Moi qui vis, jeune encor, la mort frapper mon père,
» Je sais, pour ses enfants, ce que peut une mère;

» Je ne plains pas les miens ; je sais que ton amour
» Sur ces êtres chéris veillera nuit et jour ;
» Je te plains, toi qui dois travailler sans relâche,
» Pauvre femme ! et qui peux succomber à la tâche...
» Oh ! si tu succombais ! Mais non, Dieu t'aidera ;
» A ces infortunés il te conservera
» Pour préserver leurs pas des embûches du vice.
» Qu'ils apprennent de toi l'amour du sacrifice,
» Le mépris des faux biens, et la crainte de Dieu.
» Enfants, je vous bénis ; adieu, ma femme, adieu !... »

Le malade, épuisé, retomba sur sa couche ;
Un sourire d'espoir vint errer sur sa bouche ;
Et peu d'instants après il passa, sans effort,
Des douleurs de la vie au repos de la mort.

Sa veuve, sans appui dans sa douleur mortelle,
Songeant à l'avenir qui s'ouvrait devant elle,
Serrait avec amour ses enfants dans ses bras ;
Les assistants pleuraient, elle ne pleurait pas.
C'est que, depuis trois mois qu'elle était en alarmes,
La pauvre femme avait pleuré toutes ses larmes !
Levant les yeux au ciel, et tombant à genoux,
Elle dit : O mon Dieu, prenez pitié de nous !

Après tant de douleurs, après ce long martyre,
Pas un mot ne sortait de son cœur pour maudire ;
Sous les coups du Destin qui l'abreuvait de fiel,
Elle courbait la tête en implorant le ciel !

Je plaignais, j'admirais cette femme chrétienne,
Et disais, en joignant ma prière à la sienne :

« Dieu juste, toi qui vois leur état douloureux,
» Toi le père et l'appui de tous les malheureux,
» A ces faibles enfants, dans leur détresse amère,
» Laisse du moins les soins et l'amour d'une mère,
» Cet amour surhumain, par toi-même béni,
» Et qu'on trouve toujours grand, sublime, infini ! »



LES MONDES,

EPITRE A FONTENELLE,

Qui a obtenu une Violette réservée;

Par M. Jude PATISSIÉ, de Tonneins.

« Je ne laisse pas de trouver qu'il serait
» bien étrange que la Terre fût aussi habitée
» qu'elle l'est, et que les autres Planètes ne
» le fussent point du tout. »
Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, 3me soir.

Causeur badin, spirituel frondeur,
Toi qui, prenant l'*Immensité* pour thème,
De Copernic m'expliques le système
Et viens des Cieux m'ouvrir la profondeur!
Vieux Fontenelle, à ta belle Marquise (1)
Ainsi qu'à toi, pour un si grand bienfait,
Ma gratitude est à jamais acquise.
Sans tes leçons que serais-je, en effet?
Un sot rimeur, un ignorant parfait!

Il m'en souvient; sur les bancs de l'école,
Lorsqu'un pédant, lunettes sur le nez,

---

(1) Personnage imaginaire, désigné sous le nom de Mme la Marquise de G***, que Fontenelle se donne pour interlocutrice dans ses *Entretiens sur la pluralité des Mondes*.

Faisait s'enfuir mes rêves, obstinés
A caresser une rime frivole;
Lorsque sa voix, d'un lent et grave ton,
Sans nul égard pour ma Muse alarmée,
Préconisait Galilée et Newton,
Au détriment de Claude Ptolémée,
Astronomique et vieille renommée
Ayant régné *treize siècles*, dit-on;
Qu'il m'ennuyait!... — Eh! qu'importe au Poëte
Que le soleil tourne ou ne tourne pas,
En *douze mois*, autour d'une Planète,
Ou que, plus tard, sur lui prenant le pas,
Cette Planète, à tourner condamnée,
Parcoure enfin son cercle *d'une année?*
Cercle tracé par un divin compas!

Jusqu'à ce jour, il faut que je l'avoue,
Je n'avais vu, dans le *Soleil* brûlant,
Qu'un beau quadrige, en demi-rond volant
Au sein des airs, sur une double roue.
C'était Phébus au classique renom;
C'était Phébus à chevelure blonde;
C'était Phébus, le grand flambeau du Monde!
Méritait-il qu'on lui volât son nom?

Jusqu'à ce jour, sous les traits de Diane,
La *Lune* avait séduit mon œil profane;
Du haut des cieux, il me semblait la voir,
Encourageante, applaudir et sourire
Aux lais d'amour que la harpe soupire
Et que l'amant aime à chanter le soir.

Jusqu'à ce jour, j'avais cru que *Mercure* (1)
Etait le Dieu, patron des beaux parleurs,
Des trafiquants et, surtout,.... des voleurs;

Je révérais *Vénus* et sa ceinture
Servant d'asile aux Amours inconstants
Dont on se rit, lorsqu'on a *soixante ans;*

Quant à la *Terre,* en sa ronde structure,
Je remarquais une vaste peinture,
Tableau splendide aux trompeuses couleurs;
Eldorado de l'humaine nature,
Où le plaisir sert de voile aux douleurs;

Mars, revêtu de sa pesante armure,
Me rappelait cette caricature
Du batailleur que Cervantes chanta
Si plaisamment et si bien;

Dans *Vesta*
Je supposais le foyer symbolique
D'où nous provient la flamme poétique;

Junon était le type, selon moi,
De la mégère irascible et jalouse,
Type éternel de la hargneuse épouse
Qu'il faut subir, hélas! de par la loi;

(1) On a pensé devoir classer ici les diverses Planètes connues, avec les remarques critiques qui les accompagnent, d'après l'ordre et le rang qu'elles occupent dans la sphère.

Cérès aussi recevait mon hommage :
De l'abondance elle m'offrait l'hommage;

J'aimais *Pallas* aux virginales mœurs;
Dans sa vertu, j'adorais la Sagesse
Que je poursuis et qui me fuit sans cesse,
Sourde qu'elle est à l'appel des rimeurs ;

Chez *Jupiter*, épris de ma chimère,
Je retrouvais le Jupiter d'Homère
Faisant trembler l'Olympe d'un regard ;

Je frémissais au seul nom de *Saturne*,
Vieillard morose et glouton taciturne,
A belles dents croquant un sien *moutard* (1) ;

Puis, *Uranus*, que le dernier je nomme,
Naguère encor, je le regardais comme
Le Patriarche, aïeul de tous les Dieux,
L'immense *Tout* que nous appelons *Cieux*,
De l'*Infini* mystérieux royaume !

Et cependant quel était le travers
De mon esprit, trop souvent à l'envers,
De prendre ainsi, du merveilleux avide,
Les Dieux païens, célébrés par Ovide,
Pour les vrais rois du céleste Univers !

---

(1) On voudra bien ne pas perdre de vue que nous écrivons en style familier.

Or, du moment que la science humaine
Eut de l'Ether sondé les profondeurs
Et détrôné ces divines Grandeurs
N'occupant plus qu'un point dans leur domaine ;
Quand les Herschell, les Piazzi, les Olbers
Et les Harding (1), parmi ces Dieux divers
Prirent *cinq* noms pour baptiser *cinq* Mondes,
Grands ou petits, récemment découverts,
Je m'écriai : — « Gloire aux veilles fécondes
» De nos Savants ! Honneur à leurs travaux !
» Reconnaissance à ces doctes cerveaux
» Qui, ne rêvant qu'astres et masses rondes,
» Nous les font voir tournant sur leurs pivots !... »

Six Mondes vieux et *cinq* Mondes nouveaux !
Onze au total : c'était un nombre honnête ;
Mais, par malheur, ce nombre était impair :
Lors, Leverrier (2) s'arme de sa lunette
Et la braquant vers les plaines de l'air,
Dit, tout à coup : — « Messieurs, si j'y vois clair,
» Ce Monde qui... me trottait dans la tête,
» Mónde introuvable et que j'ai tant cherché,
» Cette fois-ci, le voilà déniché !
» Or, maintenant, la *douzaine* est complète. »
Notre homme, alors, sur l'antique terrain
Du culte grec, veut choisir un parrain

(1) Auteurs des principales découvertes astronomiques appartenant aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, et notamment des Planètes *Uranus*, *Vesta*, *Junon*, *Cérès* et *Pallas*.

(2) Auteur de la découverte de la Planète de ce nom.

Pour le donner à la jeune Planète,
Et ne trouvant dans ce domaine ancien
Nul autre nom digne de sa conquête,
Tout uniment il lui donne le sien (1).

Depuis l'époque, ô mon bon Fontenelle,
Où tu quittas ce globe malheureux
Pour t'élever au séjour lumineux
Où l'on jouit d'une vie éternelle;
Voici qu'en moins d'un siècle révolu,
Grâce aux savants dont le regard a lu
Dans tous les coins de la céleste sphère,
Nous rencontrons *six* Mondes, bien comptés,
En sus des *six* que je trouve notés
Sur les deux parts de l'ancien Planisphère !...

A découvrir ces Mondes surannés,
A calculer leur distance infinie,
Que de travaux, que d'efforts de génie
Durent jadis employer les aînés
Des studieux disciples d'Uranie !

Les grands déserts de l'espace inconnu,
Il leur fallut les fouiller à l'œil nu;
Parmi l'essaim des étoiles sans nombre
Qui de leurs feux inondent la nuit sombre,

(1) Rendant à César ce qui est à César, nous dirons, pour être vrai, que l'astronome Leverrier avait baptisé d'abord la nouvelle planète par lui découverte, du nom de Neptune, et que c'est l'astronome Arago qui a proposé, plus tard, de lui donner le nom de Leverrier.

Il leur fallut distinguer la clarté
Du corps opaque à l'éclat emprunté,
Et du soleil brillant au sein de l'ombre.

Quand *Jupiter*, près de *quinze cents* fois (1)
Plus spacieux que la *Terre*, je crois,
Leur apparut sous la voûte étoilée;
Pour mesurer son volume et son cours,
Ils n'avaient pas, comme nous, le secours
De l'instrument qu'inventa Galilée (2).
Celui-ci vit ce qu'ils ne purent voir
Avec leurs yeux trop débiles, savoir :
— L'astre menant avec lui *quatre lunes*,
Quatre fanaux ou lanternes, *communes*
A son usage; — et puis l'*anneau* fameux
Qui de *Saturne* enceint le front brumeux.

Voilà comment, si j'ai compris l'affaire,
Pour nous livrer un travail imparfait,
L'antiquité mit *trois mille ans* à faire
Ce qu'en *cent ans* les modernes ont fait!

Eh bien! que sont, d'après ce dernier fait
Qui de l'Europe excita l'allégresse,
Et la Chaldée, et l'Egypte, et la Grèce,
Les comparant à nos grands hommes? — Rien!
Ce *rien* me flatte, et te prouve combien
Chez tes neveux la science *progresse*!

---

(1) Chiffre exact : 1470.

(2) Le télescope, au moyen duquel il découvrit les quatre satellites de *Jupiter*, en 1609, et l'*Anneau* de *Saturne*, en 1612.

Mais je reprends nos Mondes.—Toi qui peux,
Des Cieux lointains, devenus ta demeure,
A vol d'oiseau voyager, quand tu veux,
De l'un à l'autre, en tout temps, à toute heure;
Puis-je, à mon tour, sans me rendre indiscret,
Te supplier de me dire, par lettre,
Ce qui s'y passe, et de me le transmettre,
Bien entendu, sous le sceau du secret ?

Né curieux, plus qu'une vieille duègne,
Je te prîrai de m'informer d'abord,
De quelle espèce est l'Espèce qui règne
Dans ces climats *inexplorés* encor (1) :
Sont-ils peuplés d'*Êtres* appelés *Hommes*,
Pareils à ceux de ce globe où nous sommes ?
Connaissent-ils l'ardente soif de l'or ?
Fondant leurs droits sur le droit du plus fort,
Ont-ils du fer pour se faire la guerre,
Tantôt sur l'onde et tantôt sur la terre ?
Ont-ils, enfin, par un suprême effort,
Au ciel jaloux dérobé le tonnerre (2) ?

Tu répondras, peut-être, avec raison :
— « Cette demande est-elle de saison ?
« L'homme est, partout, égoïste et rapace,

---

(1) Quand l'Académie française adopte, dans son Dictionnaire, le verbe *explorer*, exprimant l'action d'*examiner*, de *visiter*, etc., pourquoi et par quelle bizarrerie n'admet-elle pas le verbe *inexplorer*, employé, soit comme tel, soit comme participe, soit comme adjectif, pour exprimer le contraire de cette action ? Notre langue serait-elle déjà trop riche ?

(2) Allusion à l'invention de la poudre à feu.

» Et le sera, n'importe la façon
» De sa structure et de son esprit.... » — Passe.
Alors, dis-moi, les peuples de l'Espace
Possèdent-ils cette noble fierté
Qui nous entraîne après la liberté ?
Ainsi que nous, laissant la voie oblique,
Ont-ils toujours les armes à la main
Pour arriver, par le plus court chemin,
Soit à la mort, soit à la République ?
Dans *soixante ans* nous en avons eu *deux !*
Un luxe tel te surprendra, sans doute ;
Et, néanmoins, que nous sommes heureux,
Malgré le sang que chacune nous coûte,
Sans compter l'or et les emprunts nombreux
Que l'on paîra, disent des cerveaux creux,
Par le crédit.... ou.... par la banqueroute !....

Mais au comptant, nous payons, en retour,
Des Députés à *vingt-cinq francs* le jour ;
Des Orateurs, toujours dispos à prendre
Part aux débats, sans jamais se comprendre ;
De fiers Tribuns, tels qu'on n'en trouve point,
Se provoquant et s'escrimant du poing
En vrais boxeurs des bords de la Tamise ;
Des Gouvernants, du monde les meilleurs,
Changeant d'avis et de faire, d'ailleurs,
Aussi souvent qu'ils changent de chemise !....
Acteurs rivaux, nos voisins, ébahis,
Et stimulés par l'amour du pays,
Ont eu bientôt hâte d'entrer en danse
Pour conquérir cette heureuse abondance
De biens promis dont nos journaux sont pleins !....

Ah ! si, là-haut, il est des gens enclins
A partager notre folle imprudence,
En achetant l'*ordre* et *l'indépendance*
Au même prix qu'ici-bas.... — Je les plains !....

Jusqu'à présent tu n'as de la médaille
Vu qu'un côté; vois l'autre, et dis après
S'il fut jamais un monde où le progrès
Mieux que chez nous ait enlevé la paille !

Voici venir un gentil avorton,
Ainsi qu'un bouc, portant barbe au menton;
Ce *bouc-auteur*, l'orgueil de sa patrie,
Sut se créer une riche industrie :
Il inventa..... le *Roman-feuilleton* !....

Remarque un peu cette file d'Artistes,
Non moins barbus ; ce sont nos Dramatistes :
Nous leur devons cent chefs-d'œuvre fort beaux,
Ayant, chacun, sans parler du prologue,
Cinq actes, pleins d'un brillant dialogue
Et divisés en *quinze* grands tableaux !
Ut pictura poesis, dit Horace.

Ceci posé, fais-moi savoir, de grâce,
Si les rimeurs du céleste Hélicon
Ont cet esprit théâtral et fécond !

Ces nourrissons d'une nouvelle école,
Dont ta vieillesse aurait ri de bon cœur,
Vers l'avenir marchent d'un pas vainqueur,
Et du génie ils ont ceint l'auréole !

Dire comment le siècle est parvenu
A ce degré d'abondance et de gloire,
Ne serait pas chose facile à croire,
Si je voulais nombrer, par le menu,
Ce que nous donne une seule semaine
En fait d'écrits, de courte ou longue haleine;
Et tu sauras, sans discours superflus,
Que, chaque jour, *mille* journaux et plus
A nos lecteurs peuvent suffire à peine.

Je dois penser que tu seras surpris
De cet immense appétit de lecture,
Et des rapports d'une littérature
Qu'exploite en grand la fleur des Beaux-Esprits
De l'Allemagne, et surtout de Paris.
Je crois te voir dans ta barbe sourire
D'un air de doute, et, soudain, t'écrier :
— « Où peuvent-ils trouver tant de papier,
» Tant d'écrivains faisant métier d'écrire ? »

Pour subvenir à ce double besoin
De la Science et de la Politique,
Par nos calculs, nous avons déjà, loin
De son berceau, porté la mécanique.
Je ne voudrais nous vanter, il s'en faut,
Et, toutefois, permets que je dispute
L'honneur du pas aux hommes de là-haut,
Quand nous pouvons fabriquer, par minute,
Vingt pieds carrés de papier sans défaut (1).

---

(1) Les personnes qui ont visité nos papeteries modernes, celles des Vosges surtout, conviendront de l'exactitude de ce chiffre, pris comme terme moyen du produit de fabrication.

Nous possédons, aujourd'hui, des machines
Qui, remplaçant les bras dans nos usines,
Des travailleurs centuplent les produits :
Ce procédé, bientôt, nous a conduits
A la fortune et même.... au ridicule...
Tant et si bien, que grâce à leur pécule,
Nos bonnetiers, sous le harnais blanchis,
Des ateliers qui les ont enrichis
Sont arrivés à... la chaise curule !...

Ce n'est pas tout. — Regarde cette tour;
Vois ce géant, monté sur une échelle,
Faisant mouvoir ses longs bras, tour à tour,
Tel qu'un pantin tiré par la ficelle :
Or, ce pantin ingénieux s'appelle
Un *Télégraphe*, ainsi nommé du grec (1),
Nous apportant les dépêches avec
L'agilité du vol de l'hirondelle!
L'invention, sans contredit, est belle,
Et néanmoins, à ton œil curieux
Je puis montrer quelque chose de mieux,
Comme moyen de correspondre unique.

De ton vieux temps, le *fluide électrique*,
C'était la foudre, ou plutôt, cet agent,
Impondérable, invisible, énergique,
Dont la nature a doté la Physique :
Eh bien! voilà que, pour maint cas urgent,

(1) *Télé-grapheîn*, écrire au loin.

Nous en faisons un *courrier* diligent
Qui, transporté sur un fil métallique,
Met en rapport l'Europe et l'Amérique,
S'ouvre un passage au sein des flots amers,
Franchit, d'un trait, l'immensité des mers,
Et peut ainsi, domptant la terre et l'onde,
Éclair parti des limites du Nord,
Dans un *quart d'heure* arriver à Golconde,
Si de vitesse à son brûlant essor
Nous accordons *six milles* par seconde (1) !!...

De bonne foi, l'Empire aérien
Peut-il lutter avec nous? A-t-il rien
De plus véloce et qui soit comparable
A ce *courrier?* — Dans ce cas, je veux bien
Aller me pendre et me donner au diable!

Autre progrès. — Te serais-tu douté
Que la *vapeur*, longtemps *inagissante* (2),
Renferme en elle une force puissante
Dont l'Industrie et l'Art ont profité (3)?

---

(1) Il s'agit ici du *mille* anglais, de 1,800 mètres, qui, multiplié par 6, équivaut à *deux* de nos lieues. C'est, à peu près, la distance que parcourt l'*électricité* en moins d'un 60me de minute, soit 7,200 lieues à l'heure. — A ce compte, l'espace à parcourir du Pôle-Nord à Golconde (1,900 lieues environ, en ligne droite), n'exigerait guère plus d'un *quart d'heure*.

(2) Nous invoquerons à l'appui de l'emploi de cet adjectif, les raisons et les motifs que nous avons exposés dans la note de la page 52.

(3) La vapeur, à raison de sa force élastique (trop longtemps négligée, bien que connue depuis le XVIIe siècle), devait nécessairement être employée, un jour, comme un puissant moteur, dans une foule d'arts industriels, de même que pour la navigation et le transport sur les chemins de fer.

Quel magnifique et merveilleux spectacle !
Vois-la, partout, triompher de l'obstacle;
Donner le branle aux pistons monstrueux
Qui font mouvoir des rouages nombreux !
De nos vaisseaux vois-la hâter la course
Et les pousser, plus rapides encor
Que la tempête ou l'aile du condor,
Des mers du Sud jusqu'aux glaces de l'Ourse !

Nec plus ultrà d'un art prodigieux !
Combien seraient émerveillés tes yeux
Voyant passer devant eux, dans leur fuite,
Ces chars pesants, noirs chariots d'enfer,
Rouges de flamme, et traînant à leur suite
Vingt gros wagons sur un chemin de fer!!!...

Là je m'arrête et ne veux davantage
Te fatiguer de mon long bavardage.

Encore un mot cependant. — J'oubliais
De t'informer qu'un amateur anglais,
Moderne Watt que l'on dit très-habile,
Depuis six mois s'occupe d'un travail
Qui, quelque jour, pourra nous être utile
Pour visiter les Mondes en détail.
C'est une belle et grande Montgolfière
Navire ailé, de forme singulière,
Voguant dans l'air, docile au gouvernail,
Tel qu'un bateau vogue sur la rivière.

S'il vient à bout de son hardi projet,
Comme un journal de Londres me l'annonce,
Au lieu d'attendre ici-bas ta réponse,
De l'*Infini* je ferai le trajet,
Et, me livrant à la vitesse extrême
De ce nouvel équipage à vapeur,
Aéronaute au cœur ferme et sans peur,
J'irai te joindre et la chercher moi-même.



CE QUE MON CŒUR DÉSIRE,

ÉPITRE A M. FIRMIN DE LA JUGIE,

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. RICHARD BAUDIN, de Baume-les-Dames (Doubs).

Hoc erat in voto.
HORACE,

JE n'avais qu'un désir; ce n'était pas la gloire:
Que m'importe, après tout, une illustre mémoire?
Les morts s'informent-ils des choses d'ici-bas?
L'amour des dignités ne me travaillait pas:
Vivre obscur est un bien; c'est le trésor du sage.
J'aurais voulu, caché dans un humble village,
Sans que le noir souci vînt hâter mon réveil,
Couler des jours remplis de paix et de sommeil.
Qu'un autre aime à briller au char de l'opulence:
Trop souvent la richesse amène l'insolence.
Je crains pour mes foyers l'amère pauvreté:
C'est un autre tyran. La médiocrité,
Déesse au front serein, au bienveillant sourire,
Voilà mon rêve d'or, ce que mon cœur désire,
Ce qu'il n'aura jamais, — car un sort rigoureux
M'écarte du banquet où chantent les heureux.

Mon âme, triste et sombre, en proie à la souffrance,
Ne voit plus scintiller la riante espérance ;
Je trouve quelque charme à décrire en ces vers
Ce que j'aurais voulu : c'est un léger travers,
Mais c'est presque un bonheur pour le pauvre Poëte
Que fatigue souvent l'insomnie inquiète.

Pourquoi pleurer ? Rêvons : — Dans un petit hameau
J'aurais voulu bâtir, au penchant d'un coteau,
Une maison qui fît, du sein de la verdure,
Luire au soleil levant sa modeste toiture :
Non loin, un frais enclos plein de fruits et de fleurs
Aurait égayé l'œil par de vives couleurs :
Au pied de la colline une onde fugitive,
Sur le sable, parmi les senteurs de la rive,
Variant les détours d'un lit capricieux,
Aurait hâté ses flots avec un bruit joyeux.
J'aurais tout réuni dans mon étroit domaine,
L'épi que le vent fait ondoyer sur la plaine,
La grappe qui, mûrie aux rayons du soleil,
Enrichit le coteau de son éclat vermeil ;
La génisse au poil fauve, errant dans la prairie,
Ou sommeillant à l'ombre et sur l'herbe fleurie.
Rothschil était jaloux de ma félicité,
Si le ciel à ces biens eût joint quelque santé.

Dans cet aimable asile où coulerait ma vie,
Mes soins cultiveraient l'art et la Poésie.
Sans Eve, que serait le plus riant Eden ?
Que l'amour y triomphe, amené par l'hymen.
Quel plaisir d'habiter mon charmant ermitage

Avec de blonds enfants dont la troupe volage,
De son bruit, de ses jeux emplissant la maison,
Semble un nid qui gazouille à l'abri d'un buisson !
Vienne aussi l'amitié m'échauffer de sa flamme :
Un bonheur partagé remplit toute mon âme;
Jouir seul, à l'écart, ce n'est pas être heureux.

Je saurais m'entourer de livres peu nombreux,
Mais choisis par un goût délicat et sévère.
Les chantres de la Grèce, enfants divins d'Homère,
Réveilleraient ma Muse au bruit de leurs accords ;
Quel charme de puiser dans ces riches trésors !
L'harmonieux Virgile enchante mon oreille;
Horace est mon Poëte. Industrieuse abeille,
J'irais, j'irais sucer, pour faire mon doux miel,
Tout le parfum des fleurs qui croissent sous le ciel.
Au bord du frais ruisseau qui s'agite ou murmure,
Quel bonheur d'emporter sous l'épaisse verdure
Le Poëte qu'on aime ou le grand prosateur
Dont la lecture élève et féconde le cœur ;
De s'exalter aux chants de la fière Ibérie ;
D'écouter, dans le Nord, quelque mâle génie,
Soit que l'âme s'effraie aux strophes de Byron,
Ou que l'Eden perdu fleurisse dans Milton ;
D'emprunter, en priant, la voix de Lamartine,
Ou les soupirs plus purs modulés par Racine !
Atala m'a conté ses pudiques douleurs ;
Cymodocée est là qui fait couler mes pleurs ;
Et Walter-Scott m'entraîne, au souffle du génie,
Parmi les clans guerriers de ma Calédonie.
Béranger m'égaierait de sa folle chanson.

Tiré, tout ébloui, des rêves de Platon,
J'irais, au coin d'un bois, revoir, dans la Fontaine,
Les portraits variés de la sottise humain :
La veuve qui, moins triste au bout de quelques jours,
Rappelle au colombier la bande des amours;
L'homme qui s'enrichit en brisant son idole;
Le lion qu'on absout, le baudet qu'on immole;
Le pigeon qui, blessé, rentre au nid protecteur,
Et Garo qu'un gland force à louer le Seigneur.

Pour embellir encor ma douce solitude,
J'ajoute à ces loisirs, au charme de l'étude,
Les entretiens d'amis, qu'on prolonge longtemps,
L'hiver, près des chenets, sous l'ombrage au printemps.
Non loin de mon foyer que le chêne ravive,
Ma table hospitalière aurait plus d'un convive;
Car l'amitié, voilà mon souffle inspirateur :
Les vers ne sont pour moi que les échos du cœur.
Là nous évoquerions les jours de la jeunesse;
Je dirais : vins exquis, versez-nous l'allégresse;
Que la vive saillie anime nos propos !
Que l'ennui solennel règne au banquet des sots;
Chassons-le, mes amis ! Pour ouvrir à la joie
Les hôtes bien-aimés que mon bonheur m'envoie,
Ce joli vin d'Arbois vieillit dans sa prison.
Cet Aï pétillant déride la raison;
Qu'il coule à flots ! Chantons, comme on chante au village;
Trinquons à l'amitié, c'est un antique usage;
L'amitié dans ce siècle est presque une vertu;
C'est un bonheur au moins, un bonheur peu connu !...

Modeste ambition qui ne blesse personne,
Songes, vœux ingénus où l'âme s'abandonne,
Dans ces vers familiers j'ai pu vous révéler.
Seul avec mes amis, j'aime à me consoler
Par l'innocent travers qui me pousse à décrire
Ce que j'aurais voulu, ce que mon cœur désire,
Ce qu'il n'aura jamais, — car un sort rigoureux
M'écarte du banquet où chantent les heureux.



A M. ALFRED DE VIGNY

AU RETOUR D'UN LONG VOYAGE,

ÉPITRE

Présentée au Concours ;

Par M. ANTONIN ROQUES, de Paris.

> Je ne connais que deux belles choses dans l'univers : le ciel étoilé sur nos têtes, et le sentiment du devoir dans nos cœurs.
>
> SCHILLER.

DANS ce noir océan où roulent tant de vies
Par leur corruption à leur sphère ravies,
Si belles le matin et si sombres le soir !
C'est une douce joie, ô Poëte, d'avoir
Retrouvé votre cœur, votre vie et votre âme,
Purs comme au premier jour de leur première flamme,
Par la paix et l'amour, et la gloire abrités,
De tout contact mauvais chastement écartés,
Limpides et sans bruit, coulant, comme Aréthuse,
Parmi les entretiens et les chants de la Muse.
De son nom occuper le monstre aux mille voix
Qui règne aux carrefours et clame sur les toits ;
Du volcan qui s'endort réveiller les colères ;
Lâcher dans les cités les lions populaires ;

Outrager du passé tout noble souvenir,
Ou de ses saints débris lapider l'avenir ;
Sans songer que Dieu voit et que la mort épie,
Dans l'ombre se bâtir quelque fortune impie;
Vieillards, vieillir un peuple et faire, dans son cœur,
L'argent parler plus haut que la gloire et l'honneur ;
Jouer au philanthrope, au savant, au prophète ;
Du pouvoir en rampant escalader le faîte,
Et du pied repousser ou fouler ses rivaux :
Ce sont là, de nos jours, de vulgaires travaux ;
Et pour les accomplir, pas n'est besoin, je pense,
D'avoir pris un brevet d'Hercule dès l'enfance.
Mais ne point trébucher au sentier du devoir;
Mais dérober sa vie au torrent, et la voir,
Flot à flot, fleur à fleur, avec sa robe blanche,
Comme au fond des forêts la source qui s'épanche,
Couler, mélodieuse et plus belle toujours,
Des pentes de l'aurore au val profond des jours :
Voilà le grand travail, pénible et méritoire,
Après lequel on peut enfin crier : victoire !
Et sur la borne sainte où l'on s'arrêtera,
D'une main fière aussi graver : « *Nec plus ultrà.* »
Car des tentations le mirage terrible,
D'un charme plus funeste et plus irrésistible
Jamais ne fascina l'orgueil du cœur humain,
Pour le précipiter dans le fatal chemin ;
Jamais l'esprit du mal, des sommets du vertige,
Aux regards éblouis n'étala le prodige
De tant d'enchantements, de tant de voluptés,
De trésors fabuleux, d'empires enchantés,

Et n'ébranla si fort, des bases à la cime,
La raison, dernier phare allumé sur l'abîme !

Mais aussi, quel chaos et quels événements !
Quelles tours de Babél et quels écroulements !
Quelles foules luttant, sans relâche et sans trève,
Pour le rêve d'une ombre ou pour l'ombre d'un rêve !
Quels combats acharnés du plus fin au plus fort !
Au dehors quelle vie ! au dedans quelle mort !
La matière partout et ses cultes immondes ;
Partout cris du néant qui veut créer des mondes ;
Partout masques, partout faux lions et faux paons ;
Partout monstres dans l'âme et dans le cœur rampants ;
Des tonnerres de bruit partout ; pas une idée
Née et trempée au cœur, éclose et fécondée
A ce soleil qui va s'éteignant chaque jour,
A ce soleil du ciel et des mondes : l'Amour !...
Ah ! loin de cette arène où la foule se rue
Que vous avez bien fait de détourner la vue,
Et, grave, secouant la poudre de vos piés,
De porter votre tente aux lieux sanctifiés
Où la Muse à loisir médite solitaire,
Sourde aux bourdonnements dont s'enivre la terre !

« La solitude est sainte : » ami, vous l'avez dit.
L'esprit, le cœur, la foi, près d'elle tout grandit ;
La pensée, et plus forte et plus libre en ses courses,
Des secrets éternels découvre mieux les sources ;
Son œil est plus profond, et son regard, pareil
A l'œil de l'aigle altier, fixe aussi le soleil;
La rêverie, austère, ardente, solennelle,
Prend un plus vaste essor, sans fatiguer son aile ;

Et la mélancolie exhale dans les airs
Ces soupirs et ces cris qu'on n'entend qu'aux déserts.
Restez donc solitaire ; et soit que sur la lyre
Vous chantiez les douleurs de la Muse martyre,
Soit que, plein de pitié, de force et de candeur,
Du paria guerrier vous peigniez la grandeur (1) ;
Soit que votre génie arrache quelque drame
Des abîmes du cœur ou des gouffres de l'âme;
Songez à l'avenir, et travaillez pour lui.
Car si le vent n'est pas pour le Barde aujourd'hui,
Demain peut-être encore il enflera ses voiles,
Et d'un souffle propice, aux clartés des étoiles
En phares infinis écloses dans le ciel,
Guidera vers le port le navire immortel.
Et, lui, renouvelant les antiques merveilles,
Des passagers ravis enchantera les veilles;
Et les monstres des mers sur les flots s'élevant,
En foule escorteront le vaisseau triomphant ;
Les peuples, accourus vers un nouveau Pyrée,
Lui feront dans le port une royale entrée,
Et, jusqu'au Parthénon le portant radieux,
Le nommeront encor le favori des Dieux.

---

(1) Servitude et grandeur militaires, par M. Alfred de Vigny.

LA SAINTE UNION,

A M. J.-B. PÉRENNÈS,

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BESANÇON.

ÉPITRE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. RICHARD BAUDIN, de Baume-les-Dames (Doubs).

Concordes in Christo.

NON loin de Parthénope, au fond de l'Italie,
Connais-tu Pompeia la ville ensevelie
Qui, depuis deux mille ans, cachée au doux soleil,
Dort, sous le pampre vert, son éternel sommeil?
Voluptueuse enfant de Rome et de la Grèce,
Qu'elle était souriante et belle en son ivresse!
Quoique au pied du Vésuve et si près du trépas,
Heureuse, épanouie, elle ne songeait pas
Que, la lyre à la main et des fleurs sur sa tête,
Semblable au frêle esquif noyé par la tempête,
Sous la lave et la flamme elle dût s'engloutir.
Son peuple insoucieux n'aimait que le plaisir :
C'étaient les jeux du Cirque et la foule empressée
D'accoutumer au sang ses yeux et sa pensée,

L'élégante palestre et les jeunes vainqueurs,
Les fêtes de Vénus, les danses et les chœurs,
Et, quand venait le soir, la pourpre où les convives,
Prolongeant les chansons et les heures oisives,
Pour délier la langue, éveiller les bons mots,
Du Calès pétillant faisaient jaillir les flots;
C'étaient, sous l'oranger, les vives causeries,
Le bonhenr s'échappant en folles élégies,
Et les combats d'esprit, les luttes des rhéteurs
Qu'enivraient au Forum des cris adulateurs.
Parmi les frais détours de ses riants ombrages,
Sourde aux bruits précurseurs de terribles orages,
Ainsi, couchée aux bras des molles voluptés,
Pompeia s'endormait, belle entre les cités.
Déjà le feu tonnait dans la montagne émue;
Plus pâle le soleil se cachait sous la nue,
Et l'écho renvoyait de longs mugissements :
« C'est la foudre qui gronde ou les flots écumants;
Pour embellir les jours que le sort nous envoie,
Cueillons, s'écriait-elle, et l'amour et la joie! »
Et Pompeia, parmi les festins et les jeux,
Riait des bruits de l'onde et du ciel orageux.
Mais soudain, ô terreur! ô ville trop punie!
Le sommet du Vésuve éclate; l'incendie,
Enveloppant les airs d'une immense lueur,
Comme un serpent de feu, se tord avec fureur :
D'horribles sifflements, plus forts que le tonnerre,
Épouvantent au loin et les flots et la terre.
Pompeia crie et pleure et fuit vers les autels,
Espérant quelque asile aux pieds des immortels;
C'est trop tard! — Du volcan tombe une mer brûlante,
Et la lave qui court, rapide, étincelante,

Franchissant et forêts et rochers et vallons,
Dévorant dans son cours laboureurs et moissons,
Approche; elle se hâte, elle arrive, implacable;
La voilà! — Ce n'est plus qu'un seul cri lamentable,
Qu'un silence de mort qui succède à ce cri.
Temples, palais, remparts, peuple... tout a péri!

Nous qui, sous le figuier ou le chaume stérile,
Allons interroger ce tombeau d'une ville;
Qui, fouillant ces débris avec un soin pieux,
Tristes, sentons monter des larmes à nos yeux;
Détournons nos regards de ces lugubres plages;
Ramenons-les sur nous, sur nos propres rivages.
Comme toi, Pompeia, nous dormions nous aussi;
Et le volcan s'agite, et de son front noirci,
Terrible éruption de sauvages doctrines,
Vont se précipiter la lave et les ruines!
Pendant que s'amassaient tant de feux destructeurs,
Nous, l'oreille fermée aux bruits avant-coureurs,
Rêvant de longs destins sur le bord de la tombe,
Nous nous courbions, troupeau marqué pour l'hécatombe,
La foule vers l'argent, nos chefs vers le pouvoir.
Les habiles n'ont su ni comprendre ni voir:
Dans son temple désert ils reléguaient le prêtre;
Esclaves élevés pour les chaînes d'un maître,
Ils redoutaient surtout la liberté du bien,
L'influence de Dieu sur un peuple chrétien,
Et, follement épris de leur vaine sagesse,
Laissaient aux mains du peuple, aux mains de la jeunesse,
La coupe empoisonnée où nous buvions l'erreur:
Pour amoindrir tout l'homme, ils desséchaient le cœur.
La France sociale était déjà vaincue:

L'or du riche payait l'ennemi qui nous tue,
Ces Méphistophelès de la fraternité
Qui, préparant dès lors leur règne détesté,
Flétrissant toute fleur de leur impure haleine,
Soufflaient au sein du pauvre et l'envie et la haine.
Maintenant, détournons, en attestant le ciel,
Et notre front du joug et nos lèvres du fiel;
Crions à Dieu, pleurons ! nous étions leurs complices !
Le communisme affreux est l'enfant de nos vices;
Oui, c'est notre œuvre à tous. — Il croissait, allaité
Par la corruption et l'incrédulité.
Nous qui semions les vents, moissonnons les tempêtes.
Le monstre qui nous presse est l'hydre à mille têtes;
Sans pouvoir échapper au reptile hideux,
L'Europe se débat dans ses terribles nœuds :
Il entraîne après lui les foules égarées
Qui, la torche à la main, d'or, de sang altérées,
A travers les débris qu'entasse leur fureur,
Cherchent ce qui n'est pas, l'introuvable bonheur !

Voyez-vous Attila sur son coursier tartare ?
Le sol tremble partout sous le pied du barbare :
Dépouilles de l'Europe et splendides festins,
Odeur de mort mêlée aux doux parfums des vins,
Pleurs, sanglots, désespoir dans les cités en flammes,
Vierges, troupeau qu'on traîne aux voluptés infâmes,
Un vieux monde à proscrire et Dieu chassé du ciel
Pour qu'il n'entende plus crier le sang d'Abel...
Quel rêve!... et c'est le leur. — Aux champs Catalauniques
Qui saura, repoussant ces hordes fanatiques,
Sauver nos lois, nos mœurs, nos foyers, nos autels,
Des siècles et de Dieu monuments immortels ?

Personne ! — ou tous, unis dans une sainte ligue !
Lorsqu'un faible animal ronge et perce la digue,
Qu'un passage est ouvert aux flots envahisseurs,
La Hollande s'émeut : dans leurs justes terreurs,
Femmes, enfants, vieillards, tout ce peuple s'empresse :
Sur la mer refoulée et si longtemps maîtresse
Ils ont pu conquérir, après de longs efforts,
Ce sol qu'ils ont couvert de verdoyants trésors,
De superbes cités, d'industrieux villages
Coquettement voilés de leurs riches ombrages ;
Ils savent que la mer, prompte à les engloutir,
Pour reprendre ces champs qu'ils osent lui ravir,
Précipitant ses eaux par la brèche élargie,
Aurait bientôt noyé leur humide patrie.
Comme ce peuple sage, amis, courons aux flots ;
Non, non, pour arrêter de si cruels complots,
Ce n'est pas trop de tous : une innombrable armée
S'apprête à renverser la barrière entamée :
Pour arracher la France à ces loups dévorants,
Unissons nos drapeaux ; frères, serrons nos rangs.
La grandeur du péril doit accroître le zèle ;
Que chacun lutte au poste où son devoir l'appelle.
Le danger est partout : prêtres ou magistrats,
Riches, pauvres, n'importe ! Orateurs ou soldats,
Nés sous le toit de chaume ou fils brillants des villes,
Conjurons, écartons ces tempêtes civiles,
Ces guerres de famille où, frappant le vainqueur,
La plus juste victoire est un affreux malheur.
Législateurs divins, accourez, ô Poëtes,
Des nobles sentiments sublimes interprètes ;
Essayez si vos chants, vos hymnes inspirés
Ne ramèneraient pas des frères égarés.

Peut-être pourrez-vous raviver dans leurs âmes
Des plus saintes vertus les immortelles flammes :
Quel monstre est insensible au charme des beaux vers?
Vous le savez, la Muse a fléchi les enfers.

Mais, pour que nous puissions, sous les mêmes bannières,
Nous unir et nous fondre en un peuple de frères,
Soyons chrétiens : la foi, dont les vives lueurs
Éclairent les esprits, rapproche aussi les cœurs.
Marchons à sa lumière; appelons à notre aide
Cette religion, le suprême remède :
Le mal dont nous mourons, plus fort que l'art humain,
Exige désormais un Dieu pour médecin.
Pour toucher, pour guérir nos affreuses blessures,
La religion seule a les mains assez sûres:
Née au pied de la croix, seule elle est tout amour.
Elle tendait les bras à notre humble retour;
Et nous, trop aveuglés de nos destins prospères,
Amassant contre nous les célestes colères,
Nous détournions la tête, et forts contre ses pleurs,
Nous descendions le cours de nos folles erreurs.
Le plus sage oubliait que sous l'herbe fleurie
Dort, prompte à s'élancer, la vipère ennemie,
Que la plus belle mer cache plus d'un écueil,
Que d'un joyeux matin peut naître un soir de deuil,
Et que souvent la croix dont l'aspect importune,
Reste le seul espoir permis à l'infortune.
Le jeune homme, emporté par de bouillants désirs,
Plus livré, chaque jour, à d'orageux plaisirs,
Néglige ainsi sa mère et fait couler ses larmes.
Comment comprendrait-il ces touchantes alarmes,
Ces conseils empressés, ces reproches si doux,

Où le pardon sourit à travers le courroux ?
Le monde n'est pour lui qu'une éternelle fête;
C'est la vierge aux yeux noirs, sa brillante conquête,
C'est l'aveu qui l'enivre, et le bonheur promis;
C'est le bal et le jeu, la chasse et les amis
Causant au coin du feu, près du punch qui flamboie :
Mais si quelque chagrin vient attrister sa joie;
Si l'amour le trahit; si le monde moqueur
Plonge, en l'y retournant, le poignard dans son cœur;
Si du riant sommet des belles espérances
Il est précipité dans de vives souffrances ;
Se rappelant alors que sa mère l'attend,
Il court à ses genoux, docile et repentant,
Lui conte sa douleur, l'embrasse, la caresse,
Et se cachant longtemps dans ce sein qui le presse,
Avec les bons conseils et le charmant appui,
Retrouve, au même instant, l'espoir qui l'avait fui.

Ah ! la religion, c'est la divine mère !
Nous, ses coupables fils, dans ces jours de colère
Où tout semble trahir nos efforts impuissants,
Nous n'avons d'autre abri que ses bras caressants.
Elle peut relever un monde qui s'écroule:
Retournons à ses pieds; appelons-y la foule;
Qu'elle accoure; aidons-la des mains et de la voix;
Entre le ciel et nous faisons briller la croix:
Lorsque la vague arrive à la plus haute cime,
C'est l'arche de salut qui vogue sur l'abîme.
Comme au temps de Noé, le mal est triomphant ·
L'impiété flétrit même le jeune enfant;
La fleur est sans parfum, car son pâle calice
N'a pu s'épanouir qu'au vent glacé du vice :

Lorsque l'été viendra, n'espérez point de fruit;
Le ver dévastateur, le ver a tout détruit.
Aussi, voyez monter le flot de la vengeance !
Mais que le repentir nous rende l'innocence :
Les pleurs sont un baptême; ils peuvent racheter :
Qui veut sauver son âme, amis, doit se hâter.
L'heure approche; venez, entrons dans l'arche sainte:
Dieu même en a tracé la symbolique enceinte;
Qu'elle enferme avec nous l'espoir du genre humain.
Si ce Dieu qui pardonne un jour nous tend la main;
Si du mont Ararath la colombe envolée
Descend sur l'olivier, au fond de la vallée,
Et, pour nous l'apporter, y cueille un vert rameau;
Que des flancs de la nef sorte un peuple nouveau.

Ainsi, tribu sacrée, étroitement unie,
Pour arracher la France à l'impure utopie,
Pour éloigner au moins l'heure où le crime est roi,
Aimons d'un même cœur dans une même foi.
Quel que soit le péril, restons forts : les tempêtes,
Sans nous faire plier, doivent frapper nos têtes.
Qui doute du triomphe est à demi vaincu:
La confiance accroît le nombre et la vertu.
Combattre pour sauver les mœurs de la Patrie,
Pour défendre des droits plus sacrés que la vie,
Nos priviléges d'homme et cette majesté,
Reflet de l'âme au front du plus déshérité;
C'est combattre pour Dieu, pour son œuvre suprême
Que, dans son ignorance, un fol orgueil blasphème.
Courage et confiance ! et nous serons vainqueurs ;
Nous jouirons plus tard même de nos douleurs.
La tempête insensée ébranle nos rivages :

Un souffle tout-puissant balaiera ces orages;
A l'occident calmé brillera l'arc-en-ciel;
Les talents, les vertus mêleront leur doux miel;
Le monde social, qui tremble et qui chancelle,
Se rasseoira plus beau sur sa base immortelle;
Et nous, en moissonnant les fruits de nos labeurs,
Peut-être oublierons-nous ce qu'ils coûtent de pleurs.

Ainsi, le matelot qui, déployant ses voiles,
Se livre, insoucieux, à la foi des étoiles,
Tant que la mer est calme et que le ciel est pur,
Vogue, au bruit des chansons, sur le liquide azur :
Si l'ouragan se lève et tourmente l'abîme,
Si des flots en fureur étincelle la cime,
Si, frappé par la foudre et battu par les vents,
Le vaisseau, qui bondit dans ces déserts mouvants,
Tantôt monte au sommet de la vague escarpée,
De livides éclairs et d'ombre enveloppée,
Tantôt descend au fond des gouffres orageux ;
Le matelot, luttant contre l'onde et les feux,
Par de hardis efforts, par un savant courage,
Sauve enfin son vaisseau des horreurs du naufrage.
La foudre au loin s'éteint, le vent tombe, et les cieux
Brillent, illuminés par un soleil joyeux;
Comme un enfant calmé, le flot revient sourire;
Et, cinglant vers le port, passagers et navire,
A l'aspect du rivage, au doux parfum des fleurs,
Ont bientôt oublié la mer et ses fureurs.

MES QUATRE-VINGT-HUIT ANS,

ÉPITRE

Présentée au Concours;

Par M. J. DE GIRARD [1].

Le temps, en m'accablant du poids de sa rigueur,
Ne m'a laissé d'entier que l'esprit et le cœur;
Et, sensible à mes vœux, la Muse que j'implore
Me dicte encor des vers à ma dernière aurore.

Eh ! dites-moi, que fait le vieux Damis ?
Demandait tristement à certaine personne
Un de ses plus anciens amis.
A des doutes cruels mon âme s'abandonne !
Peut-être, hélas ! suis-je arrivé trop tard;
Et la Parque inflexible,
A nos vœux les plus chers trop souvent insensible,
Aura tranché les jours du malheureux vieillard.

— Pour votre ami soyez sans crainte,
Le temps à sa santé n'a porté nulle atteinte;
Il est frais et dispos, fait ses quatre repas;
Mais son esprit avec son âge,
Par malheur, ne s'accorde pas.

(1) Le chevalier J. de Girard, presque nonagénaire, ancien député de Vaucluse, ex-président de l'Académie de Marseille, officier de la Légion d'Honneur, etc., auteur de divers ouvrages d'imagination et de morale, frère du chevalier Philippe de Girard, le célèbre inventeur de la filature mécanique du lin.

— Vous m'affligez; je le croyais plus sage;
Quoi ! voudrait-il encor faire le damoiseau,
Et d'un pas chancelant se traîner près des belles;
Tantôt d'un papillon en empruntant les ailes,
Et tantôt roucoulant en fade tourtereau,
Courant les bals, la comédie,
Et des lions du jour imitant la folie?

— Vous êtes dans l'erreur, il a d'autres travers;
Vous le croirez à peine, il fait de méchants vers,
Et le vieux écuyer, monté sur son Pégase,
Rimaille en grimaçant sa prosaïque phrase.
Mais ce n'est point assez : dans un plus noble essor
De la vaste Algérie il veut régler le sort,
Dicter des lois à l'urne électorale,
Et du peuple Français épurer la morale (1).

— Lorsqu'il atteint déjà le déclin de ses jours,
Pourquoi par ses travaux en fatiguer le cours ?
Qu'il laisse à la vive jeunesse
Les succès de l'esprit, la gloire, la tendresse,
Et qu'il végète en paix; que dans un doux sommeil
Il attende l'instant du céleste réveil.

— Eh ! pourquoi donc défendre à l'austère vieillesse
De s'égayer parfois sur les bords du Permesse;
D'éclairer son pays sur ses vrais intérêts,
Et de guider ses pas dans de sages progrès ?
Le ciel, en nous traçant le cercle de la vie,
N'a point marqué l'instant où s'éteint le génie;

(1) Allusion à divers écrits de l'auteur.

Jusqu'au dernier moment il peut briller encor
Comme un divin flambeau pour éclairer la mort.
Le célèbre Baour (1), aveugle comme Homère,
Illustre ainsi que lui la fin de sa carrière,
Et dans le pieux Job en de sublimes vers
Il fait parler le Dieu maître de l'Univers;
Tel ce volcan fameux, dont le brûlant cratère
Tout blanchi de frimas verse au loin sa lumière.
Le soleil aux hivers prête quelques beaux jours,
Et de l'oiseau charmé réveille les amours.
Sur ce tronc décrépit voyez ce vert feuillage;
Son ombre sert d'asile aux troupeaux du village,
Et la jeune bergère, en ses folâtres jeux,
Y vient danser, rêver des projets amoureux.
Tel nous voyons Damis ! Qu'importe sa vieillesse
Quand, sous un front ridé, le cœur plein de jeunesse,
Il peut, sans se courber, en supporter le poids ?
A de touchants égards il a de justes droits.
Il est loin d'aspirer aux palmes de la gloire,
Aux enivrants honneurs de l'immortalité:
Espérer une longue et brillante mémoire,
Serait pour sa raison de la témérité.
Mais qu'on le laisse au moins, avant qu'il ne succombe,
Semer de quelques fleurs les abords de sa tombe;
De ses anciens amis mériter un soupir,
La faveur d'une larme et d'un doux souvenir.

---

(1) Baour-Lormian, de l'Académie française.

LA VISITE DE NUIT,

BALLADE

Qui a concouru pour le Prix;

Par Mme DE SAINT-GEORGES née MONTANÉ.

O l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie,
Pain merveilleux que Dieu dispense et multiplie !
VICTOR HUGO.

I.

Je veux vous conter une histoire :
Le lieu de la scène est Paris,
Le théâtre un humble logis;
Mais vous allez ne pas me croire :
Car aujourd'hui, croit-on à rien ?
Où sont ces heures fortunées
Où, sous les hautes cheminées,
On écoutait, se serrant bien,
Ces récits qu'une pauvre vieille
Nous racontait, à demi-voix,
Pendant qu'au loin, au fond des bois,
La meute des démons s'éveille ?

Où sont ces auditeurs tremblants
Qu'effrayaient les nains et les gnomes ?
Où sont ces morts aux voiles blancs,
Dansant la ronde des fantômes ?
Tous ces spectres, que l'*Angelus*
Chassait avec sa voix chrétienne,
Personne, hélas ! ne les craint plus.
Contons toujours, quoi qu'il advienne,
Disant, pour sortir d'embarras :
« O bon vieux temps, tu reviendras ! »

II.

Donc une nuit, et sans lumière,
Deux petits enfants, frère et sœur,
Mains jointes, du fond de leur cœur,
Au ciel firent cette prière :
« Nous recourons à toi, bon Dieu !
» Que ton regard nous favorise.
» Notre mère, tu nous l'as prise,
» Rien ne peut nous en tenir lieu.
» Rends-nous-la ; car une étrangère
» Gouverne à sa place chez nous,
» Nous frappe et nous met à genoux
» Quand nous parlons de notre mère.
» Nous avons faim, nous avons froid,
» Et nous sommes vêtus à peine :
» Notre malheur toujours s'accroît,
» Toi seul peux calmer notre peine.
» Fais descendre du paradis
» Cette mère qui nous adore !... »

— « Je reviendrai !... » Tu nous le dis,
» Mère, et nous attendons encore....
» Vers toi nous élevons nos bras;
» Tu l'as promis, tu reviendras. »

III.

Comme ils parlaient de cette sorte,
Des pas glissent sur le plancher;
Puis, le bruit semble s'approcher,
Et l'on entend gémir la porte.
Aussitôt le couple interdit,
S'unissant dans la même étreinte,
Muet de surprise et de crainte,
Court se cacher au-fond du lit.
« Mes enfants, je suis votre mère,
» N'ayez pas peur, dit une voix;
» Vous avez prié tant de fois !
» J'assisterai votre misère.
» Mais de vous dépend mon pouvoir:
» Un seul regard me met en fuite,
» Et si vous cherchez à me voir,
» Soudain, pour toujours je vous quitte ! »
Elle disparut.... Les enfants
L'un contre l'autre tressaillirent;
Ils étaient heureux, triomphants,
De la nuit ils ne s'endormirént;
Mais ils se répétaient tout bas :
« Bonne mère, tu reviendras ! »

IV.

Depuis ce temps, une ombre blanche
Parut souvent dans ce réduit,
Timide étoile de la nuit,
Qui, sans nous éclairer, se penche.
Les enfants étaient radieux ;
Il ne passait pas de semaine
Sans qu'un présent ou quelque aubaine
Dans la nuit ne leur vînt des cieux.
On n'est plus triste, opiniâtre ;
Chacun se fait sage et soumis,
On ne boude plus au logis ;
On aime presque sa marâtre.
S'il arrivait que méchamment
On punît la sœur ou le frère,
Ils subissaient le châtiment
En pensant à leur bonne mère.
« Oh ! disaient-ils, elle nous voit !
» Chaque peine qu'on nous inflige,
» C'est un baiser qu'elle nous doit :
» Bienheureux celui qu'on afflige !
» Mère, tu nous consoleras ;
» Tu l'as promis, tu reviendras ! »

V.

Les enfants grandissent en âge ;
Si bien, qu'ils vont, dans un moment,

L'un, partir pour son régiment,
L'autre, signer son mariage.
La mère alors leur apparut :
« Mon fils, dit l'aimable fantôme,
» Demain tu seras presque un homme ;
» Tu peux seul marcher vers ton but.
» Toi, ma fille, ailleurs on t'invite ;
» Ton cœur éprouve un tendre émoi :
» Va, tu n'as plus besoin de moi ;
» Reçois ma dernière visite. »
Entendant ces tristes adieux,
Les enfants fondirent en larmes.
« Moi te perdre !... Oh ! non, j'aime mieux
» Renoncer au métier des armes,
» Dit le frère ; plutôt mourir ! »
« Et moi, dit la sœur oppressée,
» Plus de mari !... Je veux t'offrir
» Ma couronne de fiancée.
» A ce prix, ne nous quitte pas.
» Mère, au revoir, tu reviendras ! »

VI.

« Non, reprit la voix attendrie,
» Votre mère, ce n'est pas moi ;
» Je surpris votre bonne foi :
» Pardonnez cette tromperie.
» A mes soins on vous désigna,
» Et plus tard, voilée et discrète,

» J'entrai par la porte secrète
» Que votre mère m'enseigna.
» Je ne suis qu'une pauvre femme,
» Rien qu'une sœur de charité !... »
Soudain une vive clarté
Dans la chambre jeta sa flamme,
Et la jeune fille put voir
La cornette, le grand rosaire ,
Et ce costume blanc et noir
Si connu de toute misère.
Mais le frère, fermant les yeux :
« Qu'importe que je te regarde !
» S'écria-t-il, tu viens des cieux;
» Ma foi me le dit, je la garde.
» Mère, le cœur ne trompe pas.
» Va ! c'est bien toi, tu reviendras !.... »



LA CHANSON DU GRÉBENTSYS (1),

BALLADE

Qui a concouru pour le Prix;

Par Mlle Clémence DE VERNÈDE DE CORNEILLAN.

Ma plume est mon pinceau quand je suis en voyage.

Varsovie, 184 .

« Vole, fier destrier à la sombre crinière ;
De l'horizon brumeux s'efface la lumière ;
La neige tombe à flots !... Malheur au cavalier !
Dans la steppe sauvage il n'est plus de sentier ;
Mais tu sais me guider, même en la nuit obscure ;
Au galop !... doux ami... sur ta croupe si sûre
Démons, orage, enfer, je saurai tout braver !...
Hurra ! le noir Kosak est pressé d'arriver.

» Olga pour son kaftan voulait une fourrure ;
Dans les bois, les ravins, j'ai cherché sa parure,
Et l'ai conquise un soir, au pied du mont Kasbek (2).
Hurra !... déjà l'aiglon sous l'aile a mis son bec :

---

(1) Les Grébentsys sont les Kosaks établis dans les steppes de la frontière du Caucase.
(2) Mont Kasbek, au Caucase.

Aléko, beau cheval, n'endors pas ta vaillance;
Tant que vivant tu cours, vivante est l'espérance!
Vois, la mort nous poursuit.... il nous faut la braver!
Hurra! le noir Kosak est pressé d'arriver...

» Du grand saint Népomuk (1) j'allumerai le cierge,
Je dirai trois Ave pour Madame la Vierge,
Si la tourmente passe ou nous laisse passer!...
Aléko, ne va pas, ne va pas te lasser!
Dans l'étable au toit blanc, sous la neige glacée,
De la paille pour toi toute neuve est placée;
Sauve ton maître, ami, car tu peux le sauver...
Hurra! le noir Kosak est pressé d'arriver! »

Ainsi chantait, la nuit, emporté dans l'espace,
Tel qu'un fantôme noir dont la mort suit la trace,
Le hardi Grébentsys... et les cris odieux
Des loups et des corbeaux l'escortent furieux!
Mais au loin apparaît comme une blanche voile
D'Olga le toit béni, du salut douce étoile:
Il s'arrête, il se tait... lui qui sut tout braver,
Il redevient craintif au moment d'arriver!

(1) Saint Jean Népomuk ou Népomucène est le patron de la Russie. — Il a un petit autel domestique dans chaque maison ou cabane, et dans les grandes occasions on le pare de fleurs, et on l'entoure de cierges allumés.



LA RONDE DES FÉES,

BALLADE

Présentée au Concours;

Par M. PROSPER BLANCHEMAIN, de Rouen.

.... Subita incautum dementia cepit amantem;
....
Immemor, heu! victusque animi respexit....
VIRGILE, Géorgiques, liv. IV.

Au couchant qui se décolore
Un dernier rayon luit encore
Et découpe en noir les coteaux;
La nuit monte sur les collines;
Un vieux berger, dans des ruines,
Rassemble en sifflant ses agneaux.

Dans son parc le troupeau se presse;
Ses clochettes vibrent sans cesse;
Leur bruissement argentin
Tour à tour meurt, s'éveille et tinte;
Et leur voix, lorsqu'elle est éteinte,
Chante encor dans l'écho lointain.

Qui passe, là-bas, dans la brume,
A travers le brouillard qui fume,
Sur la route qui mène au bois ?
C'est un fils du prochain village,
Répétant, sur un air sauvage,
Un chant d'amour à pleine voix.

« Où vas-tu, beau chanteur ? Écoute !
L'ombre est mauvaise pour la route,
Dit au jeune homme le berger ;
Crois-en ma vieille expérience :
A travers la forêt immense
Si tard ne va pas t'engager. »

« A qui va voir sa bien-aimée
Aucune route n'est fermée,
Répond le jeune homme au berger.
Voilà mon bâton de voyage ;
Je suis aimé, j'ai bon courage,
Et je n'ai pas peur du danger. »

« Imprudent, tu cours à ta perte.
La forêt, dans le jour si verte,
Est pleine de démons la nuit.
Le sylphe blanc, la goule brune
Y vont danser, au clair de lune,
Avec le follet qui reluit.

Sur l'homme le démon s'y venge.
Je sais plus d'un récit étrange
De maints voyageurs inconnus
Qu'on a trouvés morts sur la place ;
Et d'autres, partis pleins d'audace,
Qui ne sont jamais revenus.

Tu vas en haussant les épaules !...
Crains l'endroit où, sous les vieux saules,
La route se partage en trois.
Là, sans regarder en arrière,
Passe en répétant ta prière,
Et fais le signe de la croix. »

La nuit venait, brumeuse et sombre.
Il s'enfonça gaîment dans l'ombre,
En chantant plus haut sa chanson.
La lune, au travers de chaque arbre,
Dardant sur lui son œil de marbre,
Le suit de buisson en buisson.

A peine son pied solitaire
Froisse-t-il quelque feuille à terre :
L'écho ne répète aucun bruit
Que le sifflement de l'orfraie,
Dont la dolente voix effraie
Plus que le silence et la nuit.

A ce cri qui semble une plainte,
L'âme d'un effroi vague atteinte,
Il se détourne, il a pâli.
C'est l'endroit de la triple route,
Où le ruisseau fuit goutte à goutte
Sous les vapeurs enseveli.

A travers le brouillard d'opale,
Une apparition plus pâle
Que la pâle neige du Nord,
Du flot dormant où son pied plonge
Monte, incertaine comme un songe,
Et se tient debout sur le bord.

La lueur de l'astre nocturne
Éclaire son front taciturne
Et semble glisser au travers.
Un regard qui fascine l'âme
Sort, froid et pourtant plein de flamme,
De ses yeux fixement ouverts.

Nulle ombre à ses pieds ne s'étale;
Autour de sa taille idéale
Flotte un vaporeux vêtement;
Son front aérien se penche.....
On dirait une rose blanche
Qui s'entr'ouvre languissamment.

« Jeune et beau voyageur, dit-elle,
Où vas-tu, quand la nuit est belle,
Quand la lune argente les fleurs ?
Tu cours vers une folle amante,
Qui te séduit, qui te tourmente,
Et qui s'amuse de tes pleurs.

Je sais un amour plus suave.
Viens à moi. Cesse d'être esclave,
Lorsque tu pourrais être roi.
Viens danser sur l'onde azurée,
Dormir dans ma grotte nacrée;
Viens, beau voyageur, viens à moi! »

Alors son voile qui se lève
Laisse entrevoir, gracieux rêve,
Un sein tout palpitant d'émoi:
Sa bouche lascive et mutine
A l'insensé qu'elle fascine
Redit: « Viens à moi! Viens à moi! »

Dans une langoureuse ivresse,
De l'œil provoquant la caresse,
Elle glisse sur le chemin;
Et, plus prompte que la pensée,
Sa main, comme un serpent glacée,
Du villageois saisit la main.

Alors sortent d'entre les saules
Des willis aux blanches épaules,
Des nains hideux aux pieds velus;
Alors par dessus les ramures
Des géants aux sombres armures
Élèvent leurs fronts chevelus.

Sur la rive et le long des îles,
Des myriades de reptiles
Roulent leurs replis menaçants;
Des poissons inconnus dans l'onde
Dardent, de leur prunelle ronde
De longs regards phosphorescents.

Et tout à coup sans bruit commence
Une ronde rapide, immense,
Où le jeune homme est entraîné.
Séduit par un amour étrange,
Il avait renié son ange,
Et Dieu l'avait abandonné.

Vainement l'effroi le terrasse,
Vainement il demande grâce,
Emporté par des bras de fer
A travers la danse éternelle
Qui roule, enlaçant avec elle
Les mille démons de l'enfer.

Ses yeux se couvrent de ténèbres ;
Mais des ricanements funèbres
Le contraignent de les ouvrir,
Et toujours cette même femme
Lui sourit de son œil infâme,
De sa main le force à courir.

Jusqu'au moment où le coq chante,
Il suit la horde bondissante
Et roule dans l'orbe insensé ;
Et le matin les lavandières,
Traversant le bois les premières,
Découvrirent son corps glacé.

Un grand cercle d'herbe fanée
Dessinait la place damnée
Où les démons maudits de Dieu
Avaient dansé la nuit dernière ;
Et, mort faute d'une prière,
Le jeune homme était au milieu.



LA DOUAIRIÈRE, LE CHIEN GRIFFON

ET LA LEVRETTE,

FABLE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. Richard BAUDIN, de Baume-les-Dames
(Doubs).

Quid vetat ridendo dicere verum ?

Vieille et riche, une Veuve avait dans sa maison
Des animaux de toute espèce;
C'était sa cour : un Chien griffon
Était surtout l'objet de sa vive tendresse.
Qui pourrait m'expliquer les caprices du cœur?
La dame négligeait pour ce sot aboyeur
Sa gentille Levrette aux grands yeux de gazelle,
Aux souples mouvements, à l'air doux et rêveur,
Et sa Chatte angora si soyeuse et si belle,
Et sa Biche privée et ses jolis Oiseaux.
L'heureux Griffon mangeait les plus friands morceaux,
Pistaches, macarons, fins biscuits, crème exquise.
Il avait pour chenil un salon de marquise;
La nuit, il s'enfonçait dans le mol édredon;
La vieille poussait la sottise
Jusqu'à le dorloter dans son propre giron.

Despote du logis, nul n'osait lui déplaire :
Le favori pouvait tout faire,
Attaquer les mollets, déchirer le manchon,
Se livrer aux éclats de sa brusque colère,
Et, maître des fauteuils, s'y rouler sans façon.
Je l'aurais, je l'avoue, étrillé d'importance;
La Veuve applaudissait à tant d'impertinence :
Baisez-moi, cher espiègle! et vite du bonbon.
Plus il était méchant, plus il faisait bombance.
Aussi quel air de prince! et comme avec dédain
Le fat traitait les gens! — Un empereur Romain
Eût été plus poli. — La charmante Levrette
Dépérissait ; la Biche, au fond de sa retraite
Se cachait de dépit; chacun, jusqu'au Serin,
Oublié tout le jour dans son étroite cage,
Pâtissait du crédit de ce laid personnage ;
La Chatte, plus jalouse, en creva de chagrin.

Une aile est attachée aux pieds de la Fortune :
Le Griffon ne s'en doutait pas ;
Et quand il l'aurait su! la sagesse importune;
Des conseils qu'elle donne il eût fait peu de cas:
Le bonheur est aveugle. — Un jour que sa maîtresse
Le taquinait par trop dans leurs joyeux ébats,
Ce sot fieffé se fâche, et lui sautant au bras,
La mord avec fureur. Jugez de la détresse!
La Dame crie, appelle; on accourt, on s'empresse :
« Otez de là ce chien hargneux.
L'ingrate bête! il mord la main qui le caresse,
La main qui l'a nourri! Quel caractère affreux!
Qu'il s'en aille tourner la broche à la cuisine. »

Le favori chassé dut s'estimer heureux
De veiller au dîner sous les lois de Claudine.
La Levrette lui dit : Le ciel nous venge enfin :
Tu ne songeais donc pas, dans ton brillant destin,
Que tu n'étais rien par toi-même ?
Ta place était là-bas, aux pieds du marmiton;
Et tu pouvais te croire, en ta morgue suprême,
Le vrai maître de la maison!
Celle qui te choyait, aujourd'hui te rejette,
Postérité de Laridon :
Bien qu'on me dédaignât, j'étais toujours Levrette;
Tout-puissant, tu n'étais qu'un sale et laid Griffon.

Le peuple a quelque peu l'humeur de ma Douairière :
Pour nous représenter et nous donner des lois,
Son caprice souvent fait de singuliers choix;
Le sage est évincé, le sot mis en lumière.
Plus d'un Représentant, malgré sa mine altière,
Ses airs de Barbe-Bleue et de mangeur de gens,
Ressemble, trait pour trait, au Griffon de la Fable:
Parce qu'on l'a choisi, Monsieur se croit capable;
Il jappe, il interrompt les plus intelligents,
Et gare à nos mollets, si jamais il domine!
Mais le peuple s'éclaire et revient au bon sens:
Chassé malgré ses cris, ses efforts impuissants,
Le Roquet tôt ou tard retourne à la cuisine.



LA FOURMI ET LA CIGALE,

FABLE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. Siméon PÉCONTAL, de Paris.

A bon entendeur, salut!

Une Fourmi, sans doute peu frugale,
N'ayant plus un seul grain de sa provision,
S'en fut philosopher, et, le long d'un sillon,
Rencontra face à face une jeune Cigale.
Après mainte réflexion,
Elle en était venue au mépris des richesses.
Quand on n'a rien, on se croit le cœur bon,
Et l'on fait projet de largesses.
Aussi, bien loin que la Fourmi
Tourne le dos à la Cigale,
Du compliment le plus ami
Notre commère la régale.
— Bonjour, lui dit-elle aussitôt,
Je vous rencontre enfin! ma joie est sans seconde!
Où pouviez-vous être tantôt?

J'ai trotté, pour vous voir, une lieue à la ronde.
On me l'a raconté, mon aïeule, jadis,
Dont je blâme tout haut les gestes et les dits,
Refusa durement de secourir la vôtre.
Elle eut grand tort; il faut s'aider l'un l'autre.
Comptez sur moi : Quand viendra la moisson,
Je ferai votre part pour la froide saison.
Car aujourd'hui, de tout, comme vous, dépourvue,
J'attends que quelques grains tombent dans le sillon.
Soyez donc sans soucis et chantez sans vergogne ;
Chanter, c'est travailler; à chacun sa besogne;
Moi, je fais mieux la mienne au bruit d'une chanson. —

L'août passé, la bise venue,
Notre Cigale alla voir la Fourmi.
— Eh bien, le ciel n'est pas favorable à demi,
Lui dit-elle; je sais qu'une récolte immense
Vient de combler votre espérance.
Les Dieux en soient loués ! Oh ! qu'il me sera doux,
Ma chère, de tenir quelques bienfaits de vous !
— Quelques bienfaits de moi ! madame la chanteuse,
N'y comptez point; la saison est affreuse !
L'an dernier, j'eus grand'peine à joindre les deux bouts ;
Et si nous étions deux, que diable ferions-nous !
Pesez bien tout cela dans votre conscience.
Adieu donc; il fait froid; je rentre en mon logis.

Qu'il s'agisse de rendre un service promis,
La volonté finit quand le pouvoir commence.

L'ÉLÉPHANT ET LE HIBOU,

FABLE

Présentée au Concours;

Par M. SIMÉON PÉCONTAL, de Paris.

Qui pourrait, ô soleil...

DEVANT l'astre du jour, dont la clarté féconde
Anime et réjouit tous les êtres du monde,
S'inclinait en silence un superbe Éléphant :
Il voyait le soleil, comme un dieu triomphant,
S'élancer radieux, du vaste sein de l'onde !
En ce moment, un vieux hibou,
Au regard louche, aux cris funèbres,
Songeant à regagner son trou,
Où son œil luit dans les ténèbres,
Reconnut l'Éléphant. — Oh ! oh ! le bel état !
Lui cria-t-il; veux-tu te relever, béat?
L'Éléphant, prosterné, le front dans la poussière,
Adorant le soleil !.... Fi donc ! l'erreur grossière !
Je vois bien clairement que l'on avait grand tort
De te donner pour esprit fort.
Qu'on ne me vante plus ta haute intelligence:
Cet acte prouve trop quelle est ton ignorance.

Tout culte est préjugé : ma raison me l'apprit;
Et penser autrement est d'un vulgaire esprit.

Cependant le soleil poursuivait sa carrière,
Et bientôt la splendeur de sa vive lumière
Aveugle entièrement cet oiseau de la nuit.
Il enrage tout bas ; mais enfin il poursuit,
Plein de dépit et de colère.
— Tous mes raisonnements étaient bien superflus,
Dit-il, d'un air atrabilaire.
On ne fait rien entendre à des êtres obtus.
Tu trouves, toi, que le soleil éclaire ;
Et moi, je soutiens le contraire,
Car, à présent, je n'y vois plus.
— Pauvre Hibou, répond l'Éléphant, sans se plaindre,
A penser comme moi je ne puis te contraindre;
Ta raison s'obscurcit encor plus que tes yeux ;
Il faut voir et sentir pour croire au Roi des cieux.

LE COUTEAU QUI VEUT SE FAIRE UN MANCHE,

FABLE

Présentée au Concours.

A MM. LES MAINTENEURS DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

Messieurs, si la Sagesse a pris figure humaine
Et, dérobant d'un Grec la robe et le bâton,
Guidé le fils d'Ulysse en sa route incertaine,
Je l'ai vue, à mon tour, en veste de futaine,
En simple bonnet de coton.
Mentor, comme autrefois, n'était plus sans famille,
Etranger sur la terre et partout voyageur,
Non; devenu boiteux, il s'était fait tailleur,
Et donnait des leçons en tirant son aiguille.
J'étais son petit-fils. — Déjà plus qu'à demi
J'ai tracé son portrait et redit sa morale
En le montrant, naguère, à l'aube matinale,
Travaillant comme la fourmi
Et chantant comme la cigale.
Encore un trait pourtant : — Un matin je rêvais,
Poëte de dix ans couché sur mon pupitre,

Qu'au foyer de l'aïeul, dans un coin, je trouvais
Un anneau pastoral, une crosse, une mitre.
Le plaisir m'éveilla. Ravi de tant d'honneur
Et pressé d'annoncer ce que je devais être,
J'accourus chez Mentor ; le futur Monseigneur
Pour lui parler plus tôt entra par la fenêtre.
Le vieillard écouta : « — Voilà bien les humains !
S'écria-t-il en secouant la tête ;
Monter, grimper toujours et du cœur et des mains !
A la base personne, et tout le monde au faîte !
Aussi que voyons-nous ? Celui qui va cherchant,
Au mépris de la Providence,
Ces lots si peu nombreux, l'or, l'éclat, l'abondance,
S'il tarde à les saisir, change, et devient méchant.
Le bon homme ajouta maint précepte fort sage ;
Il vanta les vrais biens qu'on atteint sans courir :
Puis, il fit un récit qui me plut davantage,
Et que j'ai retenu, Messieurs, pour vous l'offrir.

Un vieux marchand de la Touraine,
Babylas, que vingt écriteaux
Nommaient pompeusement coutelier de la Reine,
Un soir, dans sa boutique, emmanchait des couteaux.
Plus absolu dans sa puissance
Qu'aucun monarque de naissance,
Depuis quelques trente ans, il dotait, à son choix,
Selon qu'il accordait ou refusait la gloire,
Celui-ci d'un manche de bois,
Celui-là d'un manche d'ivoire.
J'ai dit *manche de bois;* lisez manche de buis,
Ou de sapin ; — les bois ont aussi leur noblesse :
A la table d'une comtesse

L'ébène se faufile, et tranche du marquis.
Notre ami Babylas était donc à l'ouvrage,
Besicles sur le nez, adaptant de son mieux
Habit modeste ou précieux
A chacun des couteaux rangés sur l'étalage.
Or, un de ces couteaux, poli, bien affilé,
Et relégué dans la montre commune
Au poste le plus reculé,
A sa manière accusait la fortune :
« — O honte ! disait-il, ô misère ! ô douleur !
Cent autres ont un lot qui leur donne du lustre,
Et pas un manche de valeur
Ne s'est trouvé pour moi sous la main de ce rustre !
Babylas me trahit : le rebut des forêts,
Bois de sabots ou d'allumettes,
Tout me convient sans doute !... Et je m'abaisserais
A bénir humblement les stupides arrêts
D'une Providence en lunettes !
On me verrait, lorsque mes compagnons,
Favoris d'un seigneur, d'une dame à fontanges,
S'enivreraient de jus d'oranges,
Me résigner au jus d'ognons !...
Jamais ! — Je tiens au rang suprême
Autant que mes voisins. Fait du même métal,
Je suis leur frère, leur égal,
Et je veux cette nuit prendre un manche moi-même. »
Le révolté se tut. De la cloche du soir
On entendait au loin le salut angélique,
Et Babylas, sans rien prévoir,
Rentra sa montre, et quitta sa boutique.
C'était l'heure propice : « — Allons ! » dit le Couteau,
Et par un bond hardi s'élançant de sa place,

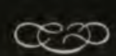
Droit sur le manche le plus beau,
Il ronge, mord, lime, tracasse,
Et dispute l'ivoire au premier possesseur.
Celui-ci tenait bon : « Fine-lame, ma sœur,
Criait-il à son adversaire,
Cet ivoire est à moi ! que prétendez-vous faire ? »
Fine-lame mordait. « — Ah ! ce que je prétends ?
Du progrès social je recule la borne.
Justice aux malheureux, aux pauvres ! Il est temps
De prêter mon secours aux couteaux mécontents ;
De supprimer le buis, le sapin et la corne ! »
Là-dessus, grand vacarme. On lutte, on se débat.
Le manche disputé résiste comme un diable.
Mais, voyez l'accident ! au plus fort du combat,
L'ambitieux se fait une brêche effroyable.
Le voilà désarmé, vaincu... — Supposez-vous
Qu'il retourna contrit à sa première place ?
Au contraire; Messieurs, sa nouvelle disgrâce
Le privait d'un beau manche, il voulut nuire à tous :
Corne, ébène, sapin, il frappe à l'aventure,
Et ceux dont tout-à-l'heure il se disait l'appui,
Moins forts contre ses coups, ne reçurent de lui
Qu'une plus large égratignure.

Ici finit l'histoire. — En ce siècle qui bout,
Creuset mystérieux, au-dessus d'un cratère,
L'un croit à l'Icarie, un autre au Phalanstère,
Un autre à la Triade, — et moi je crois surtout
Aux fabliaux de mon grand-père.
Aussi, Messieurs, lorsque j'ai rencontré
Ces courtisans du peuple, au langage doré,
Dont la pitié perfide irrite la souffrance,

Droit sur le manche le plus beau,
Il ronge, mord, lime, tracasse,
Et dispute l'ivoire au premier possesseur.
Celui-ci tenait bon : « Fine-lame, ma sœur,
Criait-il à son adversaire,
Cet ivoire est à moi ! que prétendez-vous faire ?
Fine-lame mordait. « — Ah ! ce que je prétends
Du progrès social je recule la borne.
Justice aux malheureux, aux pauvres ! Il est tem
De prêter mon secours aux couteaux mécontents
De supprimer le buis, le sapin et la corne ! »
Là-dessus, grand vacarme. On lutte, on se déba
Le manche disputé résiste comme un diable.
Mais, voyez l'accident ! au plus fort du combat,
L'ambitieux se fait une brèche effroyable.
Le voilà désarmé, vaincu... — Supposez-vous
Qu'il retourna contrit à sa première place ?
Au contraire; Messieurs, sa nouvelle disgrâce
Le privait d'un beau manche, il voulut nuire à t
Corne, ébène, sapin, il frappe à l'aventure,
Et ceux dont tout-à-l'heure il se disait l'appui,
Moins forts contre ses coups, ne reçurent de lui
Qu'une plus large égratignure.

Ici finit l'histoire. — En ce siècle qui bout,
Creuset mystérieux, au-dessus d'un cratère,
L'un croit à l'Icarie, un autre au Phalanstère,
Un autre à la Triade, — et moi je crois surtout
Aux fabliaux de mon grand-père.
Aussi, Messieurs, lorsque j'ai rencontré
Ces courtisans du peuple, au langage doré,
Dont la pitié perfide irrite la souffrance,

J'ai trouvé bien souvent un avis éclairé
Dans les simples récits qui charmaient mon enfance.
« Petit-fils, me disait alors au fond du cœur
Le souvenir du vieux tailleur,
Prends garde ! chaque jour ne peut être un dimanche !
Travaille, prie, attends : ce flatteur éhonté
Qui promet la richesse et la félicité,
C'est le couteau qui veut se faire un manche. »



AMOUR ET GRANDEUR DE MARIE,

HYMNE A LA VIERGE

Qui a remporté le Prix;

Par M. JEAN-MARIE DAURIAC, de Toulouse.

Hinc meritò dicent te sæcula cuncta beatam;
Hinc populi matrem te dominamque colunt.
HYMNE.

MUSE des saints parvis! Muse à la voix touchante!
Toi qui sais inspirer de célestes accords,
Prête-moi tes accents; Muse divine! chante
L'objet de mes transports.

Partout des Hymnes saints la voix harmonieuse
S'élève avec amour jusqu'au plus haut des cieux;
Viens aussi, viens mêler à la foule pieuse
Tes chants mélodieux.

Célèbre dignement cette Vierge immortelle,
Arche des temps nouveaux où tout vient s'abriter,
Sanctuaire divin où la Gloire éternelle
Un jour vint habiter.

Salut, humble Marie! Eve régénérée,
Type immortel d'amour, de beauté, de pudeur!
Soutien du malheureux dont la voix ignorée
Te prie avec ardeur!

Salut, tendre colombe aux ailes maternelles,
Qu'un long et triste deuil accompagna toujours!
Vierge, qui soupiras des angoisses mortelles
Jusqu'à tes derniers jours!

A toi, la voix du cœur qui te prie à toute heure;
A toi, le lis sans tache et la rose des champs;
A toi, les vœux du pauvre et du faible qui pleure
Et te nomme en ses chants.

A toi, les sons bénis de l'airain qui promène
Son Angelus du soir dans les airs d'alentour;
A toi brise et parfums s'élevant de la plaine
Avec l'Hymne d'amour.

A toi, surtout, à toi, les suaves cantiques
Des vierges au cœur pur, aux accents les plus doux,
Qui dans le mois des fleurs, sous des voûtes antiques,
T'honorent à genoux.

Dans les champs, les cités, les palais, les chaumières,
Toujours un pur hommage, ô Vierge! t'est rendu;
Mais l'humble infortuné t'adressant ses prières
Est le mieux entendu.

L'orage éclate en mer; une sombre tempête
Menace le navire abri des matelots;
Ils t'invoquent : voilà que l'ouragan s'arrête;
Le ciel sourit aux flots.

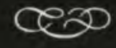
La mère en deuil, hélas! qui gémit isolée,
Aux pieds de tes autels court répandre des pleurs;
Et son âme à l'instant par ta voix consolée
Sent calmer ses douleurs.

A l'orphelin qui vient, dans sa tristesse amère,
Te murmurer un nom qu'il soupire en tous lieux,
Tu dis : « Je veillerai sur toi comme ta mère,
Enfant, du haut des cieux! »

Ainsi, toujours propice à la voix qui t'implore,
Ta divine pitié jamais ne se dément;
Et ton amour répond, comme un écho sonore,
A tout gémissement.

Que n'ai-je un luth divin! épris de tes louanges,
J'exalterais ton nom dans l'univers entier;
Mais il ne fut donné de te chanter, qu'aux Anges;
A nous, de te prier....

Je te devais ces vers, offrande légitime;
O Vierge! accepte-les comme un gage de foi :
L'obscur enfant qui prie et le chantre sublime
Sont égaux devant toi.



DISCOURS

Qui a obtenu une Églantine réservée ;

Par M. Gabriel de BELCASTEL, de Toulouse,

SUR CETTE QUESTION PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE :

CARACTÉRISER LA DOUBLE ACTION QU'EXERCENT SUR L'HOMME LA FORCE DE L'HABITUDE ET L'AMOUR DE LA NOUVEAUTÉ, ET EXPLIQUER LEUR INFLUENCE RESPECTIVE PAR RAPPORT A LA LITTÉRATURE, AUX MŒURS, ET A L'ÉTAT SOCIAL.

La vérité toujours ancienne et toujours nouvelle, semée au commencement des temps, se développe et se mûrit tous les jours.

M. de Bonald, *Législ. primitive.*

Messieurs,

Nous traversons dans la vie du monde une de ces heures solennelles où l'on entend bruire dans toutes les âmes un frémissement douloureux. Est-ce un travail de vie ou un symptôme de mort? Qui nous le dira? Tandis que quelques fronts audacieux s'élèvent au-dessus de la foule, elle marche, plongée dans l'ombre et environnée de rumeurs.

Hélas! disent les uns, la mort est triste! Autour de nous tout tombe et se décompose. Quelle race remplacera la nôtre? Quel monde va surgir de nos débris?

Ne craignez rien, disent les autres ; ces jours mauvais sont des épreuves dans lesquelles la société se retrempe et se fortifie. Lorsqu'elle est appelée à de nouveaux destins, Dieu préside lui-même à cette œuvre nouvelle, et les générations se transmettent

l'une à l'autre un ordre meilleur, fruit d'un laborieux enfantement.

Messieurs, je suis de ceux qui espèrent ; je crois à la Providence et au pouvoir de la vérité. L'abus que font les hommes des meilleurs principes ne m'arrêtera pas dans leur défense ; entre l'obstination de l'habitude et l'esprit mesuré de progrès, je n'hésiterai pas.

Le premier, c'est trop souvent l'indolence et la mort ;

Le second, c'est la loi chrétienne du travail appliquée aux civilisations ; c'est leur principe nécessaire et vital.

Quand je parle de l'indolence, je veux dire une langueur morale, un instinct des chemins frayés, une aversion du labeur public, qui endort des âmes, sincères d'ailleurs, dans une mortelle inertie. Elle prodigue ses séductions à l'homme dont le regard se laisse prendre à la nouveauté. « Insensé ! lui dit-elle, quel démon te pousse à troubler ton repos ? Quelle fureur de changement t'agite ? N'est-il pas plus doux de dormir sur l'oreiller de ses pères, de suivre avec respect le sillon qu'ils ont tracé, que de courir à l'aventure cherchant des routes inconnues ? Si quelque chose est grand et splendide ici-bas, c'est l'ordre, l'harmonie et la longue paix ; c'est la stabilité des choses, des lois et des mœurs longuement maîtresses des peuples ; ce sont ces vieux et majestueux empires dont le calme tempérament leur assure des jours sans nombre ! Apprends qu'innover ce n'est pas fonder, mais détruire. L'oracle des jours antiques l'a dit : Rien de nouveau sous le soleil. Dieu a posé sur des bases éternelles le monde et la société, dont seul il est l'auteur. Respecte le travail divin, homme présomptueux, et repose-toi ! »

Ces dangereux conseils ont plutôt la molle harmonie d'une sirène que le grave accent de la vertu. J'aime

mieux la voix sévère qui nous crie : « Hommes déchus, relevez-vous ! Depuis le grain de blé qui germe sous les pas du laboureur, jusqu'au pain le plus noble de l'intelligence, préparé par les veilles du génie, tout relève de votre activité, tout vous impose la loi du travail. L'ordre social aussi, Dieu vous l'a confié pour le travailler et pour le mûrir. Vous n'atteindrez jamais le bien absolu, ni dans vos lois, ni dans vos mœurs, ni dans vos rêves de beau idéal : mais votre devoir est de le poursuivre ; car vous ne savez pas jusqu'où le doigt de Dieu, secondant vos libres efforts, peut élever vos destinées. Rien n'est si grand que l'ordre, l'harmonie et la paix ! Mais l'ordre, ici-bas, ce n'est pas le repos; le repos, d'ailleurs, ne saurait exister : ce qu'on appelle de ce nom n'est que la dérive insensible qui nous entraîne vers le mal. L'ordre, c'est le combat de la raison contre cette molle insouciance, la fin de tout être moral cherchée avec effort, la marche éternelle de l'homme vers la justice. Cette décevante harmonie qui endort les âmes, n'est qu'un funeste accord de la liberté humaine et du mal qui l'entraîne; car la véritable harmonie, l'amoureuse et tranquille étreinte du bien suprême ne se trouve qu'après la vie. La paix voit souvent sa place usurpée par un fantôme indigne de ce nom. La paix, la paix, a dit l'impie; le ciel répond : Il n'y a point de paix. Qui n'a rencontré des malades souriant et rêvant de longs avenirs au dernier embrassement de la mort? Qui n'a vu des cœurs souillés par le crime se comparer de bonne foi aux âmes les plus pures, et s'endormir dans un redoutable sommeil? Qui ne connaît les grands coupables de l'histoire, surpris par l'arrêt de mort dans la fausse sécurité de leurs plaisirs? Il est un calme plus désirable, la paix de l'âme, fleur d'une pure conscience. C'est elle qui rayonne sur le

visage macéré des saints ! C'est elle qui resplendit sur le front souffrant de l'humanité, quand elle marche dans les voies de Dieu ! A ces empires immobiles, qui trompent pendant de longs siècles l'espoir de la tombe, et n'échappent à la faux du temps qu'en simulant la mort, Dieu préfère, croyez-le bien, ces peuples généreux dont l'ardeur ne s'éteint jamais, qui cherchent la gloire et non le repos, qui veulent à tout prix réaliser sur la terre la loi de la justice et de la vérité, et poursuivent sans cesse un idéal qui recule toujours. Honorez vos ancêtres; mais pour les honorer, imitez leur œuvre; et comme ils vous l'ont préparée, préparez la voie à vos fils. D'ailleurs, malgré les dons inestimables que nous a légués leur sagesse, hommes qu'ils étaient, ils ont pu se tromper; ce n'est pas pour suivre aveuglément des guides mortels que l'homme a reçu la raison et la liberté. Dieu a posé le monde sur des bases éternelles : oui, sans doute, Dieu a mis dans son sein, comme un germe, d'inviolables vérités; mais ce germe doit grandir sous les sueurs du genre humain. Sans jamais saper les lois primitives, il faut les développer sans cesse, et, partant d'un premier principe, arriver de jour en jour à de nouvelles déductions. Que la vérité soit au milieu de vous comme un arbre unique et immortel ! Par son pivot natal qu'il puise la vie aux sources du genre humain; par ses rameaux toujours plus féconds et plus étendus, qu'il réserve à vos derniers jours plus d'éclat, plus d'ombrage et plus de fruits. »

Ainsi semble retentir à mon oreille le langage de la raison chrétienne; et l'esprit de progrès obéit à ces mâles préceptes.

Ce rapport même est si marqué, que le seul peuple innovateur du paganisme, la Grèce, se crée par ses œuvres une immortelle jeunesse; par son Platon elle

pressent l'Évangile, et, fatiguée de ses faux dieux, élève un autel au Dieu inconnu. L'Égypte, terre des longues habitudes, s'enfonce de plus en plus dans ses basses adorations. Sa littérature est une énigme; ses arts sont un problème, et le plus puissant effort de son génie est un triple tombeau, chef-d'œuvre d'immobilité.

Par l'habitude je n'entends pas le beau culte des souvenirs qui oblige les fils aux vertus de leurs pères, ni les traditions immuables de la société et de la foi. Ce que je condamne, aussi bien faut-il le définir, c'est cette force instinctive et presque animale qui courbe l'homme sous le joug des coutumes par cela seul qu'elles existent, sans examiner leur valeur, sans vouloir y rien ajouter, y rien soustraire. Eh bien! n'est-ce pas un funeste penchant, celui qui nous livre au poids naturel de l'habitude comme un corps à la loi de gravité, qui nous matérialise et nous enlève le mouvement libre, caractère spécial des intelligences? n'est-ce pas une force impuissante, celle qui, dans les meilleures conditions, n'est que la résistance au flot du mal et une halte dans le bien? Le vrai dominateur des mers, est-ce l'écueil ou le vaisseau?... Qui dit résistance passive, dit chute inévitable. Les mœurs et les croyances défendues par l'habitude seule, se dissolvent à l'action du temps; en sorte que, pour ne pas les perdre, il faut sans cesse les développer. L'habitude est donc un esprit de décadence; souvent même, sans le vouloir, un esprit de révolution. On se résignerait peut-être à l'embaumement prématuré d'un peuple, qui le maintiendrait à l'état de momie pendant de longs siècles et le garantirait de violentes catastrophes: se pétrifier par degrés, ce n'est ni de la douleur ni du sang, et pareil genre de mort n'effraye pas les âmes timides. Mais ne nous flattons pas:

malgré elles et malgré nous, il gronde sourdement au sein de l'humanité une force indéfinissable et toute-puissante, quelquefois captive, non vaincue, qui n'est jamais plus terrible qu'en brisant sa chaîne. La terre est pour le genre humain un vrai lit de douleur, où malade et haletant d'une éternelle fièvre, il se tourne et se retourne sans trouver de repos. Si on tente de l'endormir, les plus effrayantes secousses sont la suite de ces compressions momentanées. L'homme d'état qui veut la santé, la paix et la vie sociales, doit, sans jamais l'affaiblir, diriger vers le bien cette puissante activité. L'homme est déchu, me dira-t-on; ses désirs inquiets sont les rêves de son orgueil. L'homme est déchu? mais il est racheté! c'est le secret de sa force et le gage de ses espérances. Le bien absolu n'est son rêve que parce qu'il est sa fin.

Jusqu'à la venue du divin Réparateur, la terre et les hommes, entraînés par le poids d'une première faute, s'en allaient d'un pas rapide vers l'erreur et la mort; ou plutôt, je me trompe, ils étaient assis à l'ombre de la mort, car le propre de l'erreur, c'est d'arrêter et d'endormir. Mais ce sommeil n'était lui-même qu'une chute effrayante et perpétuelle, et pendant quatre mille ans le monde, averti par un instinct mystérieux que la vérité résidait à l'origine des choses, se rattachait éperdûment aux traditions. Amoureux du cri des oracles et de la parole des vieillards, le temps néanmoins l'emportait toujours, et il tomba dans un affreux désordre, tombeau de toute vérité. Alors des peuples, et c'étaient des peuples de sages, adoraient des légumes et des crocodiles; alors les plus honteuses passions bravaient les regards du soleil et se légitimaient par des rites sacrés; alors l'esclavage et la tyrannie, poussés jusqu'aux derniers excès, brisaient violemment l'unité de la race humaine. La terre,

altérée du sang de la grande victime, buvait avec frénésie les fleuves de sang humain qui coulaient sur les champs de bataille et dans les temples des faux dieux, sous la verge du maître, au signal du despotisme paternel, sous le couteau du sacrificateur. Un cri universel de douleur et d'attente déchirait les entrailles du monde. Mais Dieu a entendu ce cri; le Verbe a été envoyé !... Quand le sang du Christ a rougi le Calvaire, le monde régénéré a tressailli d'espoir; la *Vérité* suprême, en descendant parmi nous, n'a pas en vain allumé son impérissable flambeau. Depuis cette Rédemption à jamais bénie qui a changé le crime de l'homme en une fortune inespérée, le genre humain, dégagé de son antique servitude, remonte le sentier qu'auparavant il descendait; une vertu surnaturelle le ramène aux lois naturelles de son être, qui sont des tendances à la perfection. Sans parler des merveilles opérées dans la morale des individus, quelle transformation du sentiment public! quelle marche dans l'état social! quels changements d'homme à homme, de peuple à peuple, d'homme et de peuple à Dieu! Partout où le christianisme a pénétré, les sacrifices sanglants ont été abolis. La guerre, ce terrible et inexplicable fléau, cet immense sacrifice expiatoire où le genre humain, victime et bourreau tout ensemble, se déchire avec le fer qu'il a forgé, la guerre elle-même s'adoucit. A ce progrès lent mais continu, à ces majestueuses oscillations qui de siècle en siècle relèvent la postérité d'Adam, une immense joie fait palpiter mon âme. Il me semble voir le saint livre de l'Évangile, éclairé par le phare de l'Église, ouvert sans cesse aux regards de l'humanité. C'est toujours le même livre et la même parole, mais chaque siècle en passant tourne un feuillet, chaque peuple épelle une ligne, chaque génie à son tour puise une

vérité à cette inépuisable source. Eh quoi! parce que de nos jours des passions et des utopies mènent la société aux abîmes en usurpant la bannière du Christ, faut-il refuser à notre foi la gloire des véritables progrès accomplis dans le monde? faut-il s'écrier avec les impies que son action est morte, et qu'elle n'a plus rien à nous inspirer? Loin de nous cette injustice et ce désespoir! Par les bienfaits passés, jugeons des bienfaits à venir; soyons croyants et calmes. L'auteur divin du Christianisme, en réparant les forces vitales de l'homme, en le blessant au cœur du mal de l'infini, savait bien qu'à cette ardeur plus vive, il fallait une règle et un point d'appui. Aussi, pour l'ordre spirituel a-t-il laissé sur la terre un interprète vivant de sa doctrine, et pour l'ordre temporel, a-t-il imposé aux consciences le respect de l'autorité. Ces principes sont la sauvegarde et le frein du monde: que le monde ne l'oublie jamais. Si l'esclavage est aboli, n'en bénissons pas Spartacus révolté, mais les maîtres devenus chrétiens.

Nos Lettres et nos Arts, tourmentés du même souffle, ont à la fois du malaise et de la grandeur. Si l'art antique est irréprochable, c'est que les Homère et les Phidias, n'ayant dans leur âme que d'étroits horizons, les retraçaient avec un calme lumineux. L'idée et la forme sont en parfaite harmonie dans leurs œuvres, et cet accord en fait la beauté. Mais l'infini, comment le traduire? Peindre Apollon, homme divinisé, c'était l'œuvre des hommes; peindre le Christ, vrai Dieu, comme nos cœurs le sentent, est au-dessus de Raphaël. Et néanmoins l'art moderne dépasse l'antique de toute la hauteur chrétienne. Ce qui fixe, en effet, le rang d'une œuvre, c'est plus la pensée que son expression, plus le type que la forme. L'art n'est pas un vain assemblage d'harmonies; c'est le reflet des

civilisations; il en exprime l'idée, il en partage les destins. Les sociétés marchent vers le vrai absolu, sans jamais l'atteindre; l'art poursuit le beau idéal qui est la splendeur du vrai.

Est-ce à dire que par un infaillible courant l'humanité soit poussée vers le bien? que tout mouvement désordonné soit un pas en avant? que tout éclair nouveau soit un astre à saluer? Non, ce fatalisme de la fièvre mènerait à la mort, aussi bien que celui du sommeil. Car le genre humain n'a pas en lui la vérité; il n'est que libre de la suivre, libre aussi de ne la suivre pas. Mais, en vertu de son unité, soumis aux mêmes lois que l'individu, il doit sans cesse avancer vers le bien! Qu'on ne flétrisse pas du nom de fol orgueil cette marche indéfinie de l'humanité, ou qu'on flétrisse en même temps l'effort d'une âme vertueuse qui s'épuise à modeler en elle le type divin de la perfection. L'une et l'autre, humbles de leur misère, confiantes dans l'appui divin, n'ont qu'un même but et un même devoir.

Notre pensée, je l'espère, est assez éclaircie. L'esprit de progrès, nous le croyons du moins, est essentiellement catholique, et la force de l'habitude est toute païenne. Marche devant moi le cœur pur, disait Dieu à Abraham, et c'est le pieux François de Sales qui en fait la remarque; c'est-à-dire, ne te repose pas dans la voie du bien, mais avance toujours. Aussi le progrès dans la vertu est-il une règle de la vraie religion, et jamais loi pareille ne fut écrite dans les symboles de l'erreur. Le vieux monde avait pour l'habitude un si grand respect, que le prosélytisme y était inconnu ou proscrit. Le monde chrétien est expansif et propagateur; il s'abreuve de vérités, et les répand sur l'univers. Partout la flamme, le mouvement et la vie dans le catholicisme; partout l'indiffé-

rence, la léthargie et la mort dans l'idolâtrie. Autant les civilisations modernes sont progressives et ascensionnelles, autant étaient immuables et rétrogrades les sociétés antiques. Leurs sages avaient entrevu quelques éclairs de vérité; mais, loin de propager ce feu bienfaisant, ils le concentraient dans le cœur de rares disciples. Du reste, le vulgaire suivait les coutumes et la religion de sa patrie; les novateurs étaient l'objet de son dédain, Socrate était sa victime, et l'immobile Terme était son Dieu.

Si j'ouvre une dernière fois l'histoire, deux nations frappent mes yeux, diamétralement opposées de mœurs, de sentiments et d'idées. L'une, vaste et immémoriale pétrification; l'autre, théâtre mouvant de la nouveauté. De la France et de la Chine les destins sont bien différents.

Aux derniers horizons de l'Asie, abrité de nos souffles changeants par les déserts et les montagnes, dort depuis trois mille ans un peuple dont le nom est symbole d'immobilité. Le temps n'a mûri pour lui aucun fruit nouveau. Il se nourrit du génie de ses pères. Eh bien! qu'arrive-t-il? Ce peuple idolâtre, et d'heure en heure plus stupide, depuis longtemps n'invente rien, ou s'il invente, ces bienfaits du hasard sont frappés d'infécondité; non-seulement il ne grandit pas, mais il dégénère. La poussière insensible du temps s'est déposée sur ses traditions et les a effacées, et dans ses paresseuses mains, par le courant des jours, la vérité est devenue erreur. Pareil à ces faux dieux des nations tant méprisés par le Prophète, pareil aux dieux de bois, triste objet de son culte, depuis trois mille ans il a des yeux et ne voit point, il a des oreilles et n'entend point, il a un gosier et n'élève point de voix. Puisse leur ressembler quiconque les adore! s'écriait David dans son indignation; et ce terrible

anathème pèse de tout son poids sur ces infortunés. En vain la nature et le verbe intérieur de leur âme leur parlent un langage accessible à toute intelligence; ils n'ont jamais su lire ni dans la science des corps, ni dans la science des idées. Le flambeau de la civilisation s'est approché de leurs rivages, ils l'ont repoussé comme un incendie. L'Evangile a traversé leurs campagnes, et leurs campagnes ne l'ont point compris. Ce peuple antisocial et impénétrable comme la matière, qu'on a cru si doux et qui n'est que timide, a conservé des supplices atroces; il martyrise ses femmes pour les rendre esclaves, il vend ses enfants au berceau, il tue l'étranger qui aborde à ses rives. Abruti par un fétichisme grossier, il adore le pouvoir, non en Dieu dont il est l'image, ce qui serait légitime; mais dans l'homme qui en est revêtu, ce qui est une bassesse. Par habitude et par lâcheté, il courbe la tête sous le plus despotique des gouvernements. Sa littérature ne consiste qu'en formules; la vie s'est retirée de ses arts; ses monuments et ses peintures, dépourvus d'inspirations sérieuses, n'aboutissent qu'à un bizarre coup d'œil; de tous les points du céleste Empire s'élève une vapeur de mort, qui engourdit les âmes, et semble même répandre sur les physionomies la pâleur du tombeau.

Au bout de l'autre hémisphère, éclairée d'un plus vivant soleil, l'Europe, libre et chrétienne, poursuit ses orageuses destinées. Son Dieu n'est pas une idole immobile : c'est le mouvement infini d'une éternelle pensée. Animé de cette foi féconde, là respire un peuple généreux qui a reçu du ciel une mission d'apôtre. Depuis le jour où le fier Sicambre a su changer ses dieux, et courber sous les eaux saintes son front de barbare, la prodigieuse énergie de ce peuple l'a poussé sans cesse en avant. Innovateur et catholique

par essence, son drapeau, toujours à la tête de la chrétienté, qu'il s'appelle oriflamme, ou fleur de lis, ou trois couleurs, qu'il soit béni par saint Bernard ou par Pie IX, est le plus glorieux des étendards : est-il un progrès dont il n'ait enseigné la route ? est-il une idée qu'il n'ait portée dans ses plis ? Charlemagne devance de cinq siècles la renaissance des Lettres, Louis-le-Gros émancipe les communes ; Saint Louis, dans le chaos du moyen âge, rend la justice aux pauvres; les États généraux, mieux que les Cortès d'Espagne et les Jurys d'Angleterre, donnent à l'Europe le spectacle révélateur des gouvernements libres ; Louis XIV constitue par ses guerres, par sa diplomatie, par la splendeur des Lettres, la grande unité française ; il est à son tour complété par le génie du Consulat et de l'Empire. Certes, si le mouvement devait vieillir un peuple, le nôtre ne serait qu'une cendre refroidie, et cependant il a toujours en réserve des trésors de vitalité. Des jours de honte et de sang ont pesé sur lui, et Dieu veuille en effacer la hideuse tache ! mais le plus aimé du ciel n'est pas celui qui commet le moins de crimes ; c'est celui qui accomplit les plus belles œuvres ! Quatorze siècles de grandeur croissante ont plus de poids dans la balance qu'une heure de sanglante impiété. Et aujourd'hui encore, Messieurs, permettez-moi de vous le dire après une voix pleine d'éloquence et d'autorité (1), la foi de saint Louis circule dans les âmes françaises. Ecoutez leur murmure intérieur, posez la main sur ces milliers de cœurs généreux qui battent dans l'ombre, comptez les pulsations rapides de tant de bras jeunes et dévoués, vous ne douterez plus de vous-mêmes. Chaque

(1) Mgr. l'Evêque de Langres, dans la discussion de la loi sur l'enseignement.

jour s'élancent du milieu de nous de jeunes hommes inspirés, nos fils, nos frères, nos amis, qui vont verser au Nouveau Monde la surabondance de notre foi : admirable équilibre aux missionnaires de la barbarie, aux apôtres de l'athéisme et de l'insurrection, hérésiarques du progrès, qui, pour presser l'éclosion d'un monde, en tuent les principes générateurs ! Ce qui épouvante, c'est qu'on ébranle les racines de l'arbre social; ce qui rassure, c'est qu'elles plongent dans un sol chrétien. Oui, si j'en crois mon cœur et les vôtres, si j'en crois cette préoccupation universelle qui fixe tous les regards sur le secret des jours à naître, si j'en crois même ce malaise qui nous tourmente et qui n'est que le besoin de vivre, la France ne décline pas ! Dégageant la vérité de l'erreur, elle vivra dans l'avenir, reine prédestinée du monde moderne par l'intelligence et la civilisation.

Qu'elle s'en souvienne toutefois ! S'il faut avancer toujours, c'est par la persuasion et non par la violence, par l'autorité et non par la révolte, par ceux qui gouvernent et non par ceux qui conspirent. Le devoir des chefs est d'être progressifs; le devoir des peuples est d'être patients. S'il faut avancer, c'est sur un terrain connu; et de là suit une nécessité perpétuelle d'efforts pour l'étudier. Il faut des veilles au sage pour découvrir une vérité, des veilles au politique pour l'appliquer à l'état social, des veilles au poëte pour créer une œuvre nouvelle. Pour tout dire en un mot, l'esprit d'innovation ne doit pas être le dédain irréfléchi des coutumes, mais l'étude sérieuse et calme des progrès à réaliser. L'homme est un être enseigné, qui reçoit tout du passé jusqu'à la puissance de préparer l'avenir. Jetée dans la durée des âges entre le siècle écoulé et le siècle qui la suivra, comme le père entre l'aïeul et l'enfant, chaque génération doit respecter le premier et travailler pour le second; il faut innover

sans relâche, parce qu'il y a toujours un bien nouveau à faire, des réformes à opérer, des vices à guérir; il faut innover avec sagesse, car le but à poursuivre, ce n'est pas la nouveauté, mais la vérité.

Laissez-moi, Messieurs, vous rappeler encore une loi divine, et m'inspirer d'un souvenir qui en demeure à mes yeux le symbole. Un soir de mai, j'étais allé sur les sentiers des collines, respirer les joies du printemps; la nature étalait l'orgueil de sa force; des flots de chaleur et de lumière réveillaient partout le sang et la sève assoupis; un vaste écho d'amour et de liberté se répondait d'un horizon à l'autre, et montait vers le ciel comme l'hymne imposant de la vie. Au milieu de ce triomphe universel, j'aperçus dans un champ sans verdure deux taureaux dont la tête s'affaissait sous le joug; les puissants captifs n'avaient point part à la commune ivresse : haletants sous l'ardeur du soleil, saignant aux blessures de l'aiguillon, ils se fatiguaient à ouvrir la rude écorce de la terre.

Disons-le, Messieurs, telle est notre tâche ici-bas! Point d'essor téméraire, mais un labeur docile et régulier. Pour faire croître l'épi sacré, pour mûrir des fruits de sagesse, il faut de longs soleils et bien des fougues maîtrisées. Depuis l'aurore des jours, l'humanité traîne un soc douloureux dans le sillon de la pensée, pendant que Dieu, le grand laboureur, guide sa marche à travers les siècles, et la poursuit sans relâche de son éternel aiguillon.



RECUEIL DE 1850.

Seconde Partie.

DISCOURS ET RAPPORTS

DE MM. LES MAINTENEURS.

REMERCIMENT DE M. CAZE,

PRONONCÉ

Dans la Séance publique du 28 Mai 1849.

MESSIEURS,

S'il est vrai que les institutions humaines portent en elles-mêmes, avec les conditions de leur durée, le principe de leur décadence et de leur chute, il en est qui, semblant échapper à la loi commune, accumulent les années sans vieillir, et recueillent, à travers les siècles, de nouveaux éléments de vie et de prospérité.

Quand l'édifice social s'ébranle autour d'elles, que des ruines s'entassent, et que dans son vol rapide, le temps emporte les générations et leurs œuvres, ces créations privilégiées survivent; elles restent comme ces monuments antiques au milieu de la solitude, qui appellent la vénération des âges, et perpétuant les traditions et les souvenirs, avertissent le monde que l'homme finit, mais que l'humanité ne meurt pas.

Telle est, Messieurs, l'institution qui, par une chaîne non interrompue dont le premier anneau se perd dans une obscurité mystérieuse, vous a été transmise avec sa virilité première, son prestige et ses gracieuses traditions.

C'est qu'elle fut dotée en naissant, non de ces qualités artificielles qui tiennent à des pouvoirs contestés, non de ces avantages d'emprunt que donnent et qu'enlèvent les événements ou le caprice ; mais de cette vitalité puissante qui s'alimente aux sources fécondes de l'intelligence et de la moralité humaine : c'est qu'elle s'adresse à la partie immatérielle et impérissable de notre être, qu'elle initie aux jouissances pures de l'esprit, et donne l'essor à ces intimes aspirations de l'âme vers l'idéal qu'elle poursuit.

Réveiller ainsi les plus nobles instincts de notre nature ; exciter aux luttes pacifiques de l'intelligence par l'éclat des tournois littéraires ; appeler dans la lice les poëtes et les orateurs ; montrer les chances diverses du combat, les conditions du succès, le prix flatteur de la victoire ; rester, dans ces jeux tour à tour aimables et brillants de l'imagination, les gardiens fidèles de la dignité du langage ; maintenir enfin l'inviolabilité de ces règles éternelles du goût, qui associent les Lettres aux progrès de la civilisation, et forment pour l'homme un titre de grandeur et de gloire : telle est la tâche que vos fondateurs se sont proposée.

Ces souvenirs, ces traditions et ces lois sont placés sous l'égide et le patronage d'une vierge dont l'image plane sur les destins de son œuvre comme un mythe vénéré ; et quand revient la saison des fleurs, vous placez à ses pieds le tribut accoutumé de votre reconnaissance, comme pour renouveler, par ce touchant hommage, l'engagement de conserver et de transmettre intact le dépôt qui vous fut confié, de perpétuer ces préceptes de bon ton littéraire, cette délicatesse d'expression, cette discrétion de formes, et comme cette chasteté de parole, qui sont la gloire et l'ornement de vos fêtes.

Il n'y a, Messieurs, ni arbitraire, ni exigence im-

portune dans cette autorité disciplinaire qui vous est réservée, dans ces conditions que vos statuts vous imposent. C'est parce qu'elle obéit à la loi de sa fondation, que l'Académie du *Gai-Savoir* n'est pas descendue de cette hauteur d'estime et de renommée qui l'environnèrent toujours. Vos devanciers ont compris, comme vous, que le bon était inséparable du beau dans les ouvrages de l'esprit ; que si des lueurs trompeuses, ou des feux éblouissants font pâlir quelquefois la clarté morale que les Lettres sont destinées à répandre parmi les hommes, ces météores rapides s'évanouissent bientôt pour faire place à une lumière plus douce et plus pure.

Il est dans le monde intellectuel, comme dans le monde moral, des règles et des lois dont le mépris ou l'oubli devient, dans les périodes diverses de l'histoire des Lettres, le signe précurseur de leur décadence. Car les lois, pour employer l'expression d'un grand publiciste, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, que j'insiste sur ces idées ; j'y ai bien quelque intérêt, puisque je leur dois sans doute l'honneur de vous appartenir. Mes titres à cette précieuse distinction, où pourrais-je les trouver, si je ne les cherche dans mon attachement de conviction à ces doctrines littéraires qui ont leur principe dans la nature bien comprise du cœur humain, et fondent leur autorité sur l'efficacité même de leur concours au perfectionnement moral et intellectuel des peuples.

Je ne puis en effet vous offrir comme un tribut digne de vous, et comme témoignage de ma reconnaissance, ni palmes, ni trophées littéraires : et pourtant, lorsque vous avez bien voulu m'admettre à vos travaux, mon respect pour vos jugements m'interdit de penser

que votre choix n'ait pas une juste cause. Je deviendrais ingrat pour être trop modeste, et ce n'est pas en ce moment que je voudrais révoquer en doute une infaillibilité qui me protége.

Oui, Messieurs, c'est le dévouement, c'est l'application à une science dont l'objet est le culte du juste et du vrai, que vous avez voulu encourager, honorer, en m'accordant vos suffrages. Les Sciences et les Lettres, comme un rayonnement prolongé du flambeau divin, découlent de la même origine; parcourant des voies diverses, elles se rapprochent et se confondent dans leurs fins.

Connaître est le but et le besoin de l'intelligence : mais il ne suffit pas à l'esprit humain de savoir; il veut aussi distribuer et répandre le fruit de ses découvertes : la force d'expansion est dans sa nature, ainsi que le don de comprendre. La parole suit la pensée, comme le jour suit la lumière; ou plutôt la parole n'est que la pensée extérieure, la pensée qui prend un corps, une forme sensible, en s'épanchant au dehors; et c'est à ce moment que commence l'office du langage : véhicule de la pensée, la parole en propage l'empire et la puissance.

Voilà comment les Lettres envahissent chaque jour le domaine des connaissances humaines, qu'elles conquièrent partout droit de cité : qu'on les accueille, non comme un auxiliaire exigeant et ambitieux; mais comme un hôte ami qui porte bonheur. Les Lettres font, pour ainsi dire, faire à la science ses humanités.

Mais si elles la dépouillent de la rudesse et de l'austérité des formes : par un juste retour, elles prennent part à ses richesses.

La science du Droit et la culture des Lettres se plaisent surtout dans cet échange de bons procédés; elles aiment à mettre en commun leurs productions et leurs conquêtes. Ce que l'une enseigne, l'autre le décore,

suivant les temps et les lieux, de l'élégance du langage, de la magnificence de l'expression.

L'essence du Droit, c'est le respect de ses semblables concilié avec le respect de soi-même; ce sentiment d'équité naturelle qui, garantissant à chacun ce qui lui est dû, assure l'inviolabilité de tous; cette probité courageuse d'intention et de fait qui constitue la justice dans son acception la plus large et la plus philosophique.

Telle est la source des nobles sentiments, des grandes pensées; tel est le mobile des dévouements et des sacrifices. Allumer cette flamme au fond des cœurs, imprimer à l'âme ces ardeurs vives, ces mouvements généreux, n'est-ce pas accepter une noble tâche, accomplir une œuvre sociale?

Voilà pourquoi les grands Poëtes sont appelés des chantres divins; pourquoi l'antiquité leur donnait le nom de Prophètes, comme s'ils avaient reçu la mission de faire pressentir et de hâter l'heureux avénement du vrai, du juste, du saint sur la terre; comme si par l'effet de leur enthousiasme, devait se réaliser un jour cet idéal, qui est tout à la fois le principe et le but de leurs sublimes inspirations.

L'historien n'est pas seulement le narrateur des faits et des événements qui marquent la vie des peuples; mais encore et surtout l'investigateur des causes morales qui les ont produits, l'apologiste du juste, le censeur sévère des actes réprouvés par le sentiment de l'honnête.

Parcourez, Messieurs, toutes les branches de la Littérature; partout vous retrouverez le même principe, l'élément invariable et constant de l'idée du Droit; et pour saisir immédiatement la forme la plus élevée des Lettres, celle qui agit avec le plus de puissance sur les hommes et sur les événements, l'art oratoire, n'a-t-il pas pour fondement essentiel l'honnête: et cette alliance intime de l'éloquence et de la probité, il appartenait

au premier des orateurs, qui était en même temps un profond interprète des lois, de lui donner la consécration de son génie, quand il définissait l'orateur : *Vir probus dicendi peritus.*

Le lien de cette solidarité ne se brise jamais impunément : l'esprit humain est frappé de déchéance, lorsqu'il veut s'affranchir des règles du juste et du vrai. Comme deux branches nourries de la même sève, élevées sur la même tige, le Droit et les Lettres se prêtent un mutuel appui, et prennent dans un aliment commun la force et l'éclat. La même lumière les éclaire et les échauffe : les ténèbres qui envahissent le domaine de celles-ci, laissent l'autre stérile et languissant.

La dépravation du goût suit ou précède inévitablement la dépravation de la conscience. Les temps d'ignorance se confondent avec les époques de barbarie. L'anarchie intellectuelle est le principe ou le signal des antagonismes violents et des catastrophes sociales : *Quippè ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbem.*

Les Lettres ne peuvent vivre sous les étreintes du despotisme ou dans les convulsions de l'anarchie. L'idée du Droit prépare la civilisation ; les Lettres complètent son ouvrage : leur développement progressif marque les grandes phases des nations.

Périclès donna son nom à l'époque la plus brillante de la Grèce ; le temps d'Aristide fut pour Athènes le siècle d'or : l'un était le plus éloquent des citoyens, l'autre le plus juste des hommes.

La décadence de l'Empire Romain sembla s'arrêter lorsque Justinien proclamait que la dignité impériale devait être appuyée non-seulement sur la puissance des armes, mais encore sur la majesté des lois. A l'une des plus glorieuses périodes de notre histoire nationale, le premier des orateurs chrétiens, du haut de la chaire

évangélique, disait au plus puissant des monarques, que les rois n'étaient jamais aussi grands que lorsque au titre de maîtres du monde ils joignaient celui d'esclaves de la loi.

La loi, c'est la manifestation du juste; c'est la conscience vivifiée par le sentiment du beau et du vrai : c'est dans l'ordre intellectuel la conformité des mouvements, des actes de l'esprit, à ces types immortels, préexistants à l'œuvre de l'homme, et vers lesquels tendent sans cesse les efforts de son intelligence.

Toutes les facultés de l'organisation morale sont unies par un lien intime comme les éléments du monde matériel : une déviation dans l'une des parties de ce vaste ensemble, en compromet la marche et l'harmonie. Il y a aussi réciprocité d'action dans les modes divers par lesquels se produit le travail de l'intelligence humaine.

C'est ce qui fait dire à l'un de nos profonds moralistes que le *style c'est l'homme*. On pourrait ajouter, en étendant la pensée sans altérer sa justesse, que le langage accepté par un peuple à telle époque de son histoire, est le peuple lui-même.

Quand la règle est méprisée dans les œuvres littéraires en possession de la faveur publique, la loi dans l'ordre civil ne tarde pas à perdre de sa puissance. L'exagération du langage conduit à l'exaltation des idées, et la violence des actes matériels est toujours précédée de l'emportement et de la violence dans les paroles ou dans les écrits.

Que Dieu nous garde de la métaphore, disait Louis Courier, cachant sous cette plaisanterie fine, une juste appréciation philosophique.

L'Abbé Raynal battait sa poitrine et demandait grâce au monde des amplifications de sa rhétorique et de ses formules déclamatoires : il s'accusait d'une sorte

de complicité morale dans les excès révolutionnaires, que sa conscience lui reprochait d'avoir provoqués par les excentricités de sa plume, l'oubli des convenances du langage et des règles du goût.

Ce n'est pas à dire, Messieurs, que le respect pour la règle soit une hostilité systématique aux modifications et aux progrès que peuvent apporter dans le langage les développements successifs de la pensée.

Si le beau idéal dans l'ordre intellectuel possède un type fixe et invariable, les formes en sont variables à l'infini ; mais il n'appartient qu'aux élus de la gloire d'ouvrir des routes nouvelles dans ces hautes régions de l'esprit humain. Les génies créateurs n'apparaissent que de loin en loin sur la scène du monde ; et comme quelque ombre toujours vient se mêler aux plus magnifiques tableaux, les productions les moins imparfaites portent cependant la marque indélébile de l'infirmité humaine.

Voilà le côté dangereux des innovations ; on veut ressembler aux grands hommes, ne fût-ce que par leurs faiblesses ; et lorsqu'on croit s'élever jusqu'à leurs qualités éminentes, des efforts impuissants n'ont abouti qu'à saisir les défauts du modèle : c'est la foule des copistes médiocres et des méchants faiseurs de portraits qui compromet, dans l'admiration publique, les beautés de l'original.

Naguère, Messieurs, vous entouriez de vos regrets des emblêmes de deuil, réunis par vos soins comme un pieux hommage à l'une des renommées les plus éclatantes de notre époque. L'illustre écrivain dont le nom décore la liste de vos athlètes vainqueurs, a marqué la Littérature contemporaine du cachet de son génie. Eblouis, enivrés au contact de cette nature ardente dont les jets vigoureux s'échappaient quelquefois en rameaux luxuriants et trop touffus, de téméraires disciples ont prétendu puiser à la même sève, et

cueillir les mêmes fruits ! faudra-t-il rendre l'harmonieux et brillant modèle responsable des fautes, des travers ou des faiblesses de ses imitateurs?

Telle est la condition de l'intelligence et de la moralité humaine, que les causes de grandeur et de gloire peuvent devenir des occasions de chute et de honte !

La pensée engendre souvent le mensonge ou l'erreur; mais parce qu'elle peut avoir ses égarements et ses souillures, dirons-nous, avec le philosophe de Genève, que l'homme qui pense est un animal dépravé ?

Ces accès maladifs d'une âme qui se perd dans les contemplations mystiques des destinées humaines, ne conduisent-ils pas aux paradoxes impies? Ces plaintes exaltées, ces sombres douleurs d'une intelligence qui se révolte contre sa propre nature, ne s'adressent-elles pas à Dieu même? N'est-ce pas vouloir sonder les abîmes de ses desseins, et lui demander compte des motifs de ses œuvres, du secret de sa création, et des apparentes iniquités de sa Providence?

Un sentiment plus réfléchi des conditions de notre être, nous rappellerait que la vie est un combat; que dans la profondeur intime de la conscience, se trouve le type impérissable de nos pensées et de nos actions ; qu'il faut un travail incessant pour la découvrir et s'y conformer.

Dans une exagération de misanthropie, l'esprit de sophisme peut bien proclamer la déchéance de l'homme, et blasphémant la civilisation, apercevoir dans l'état sauvage le degré extrême de la perfectibilité humaine. Les lumières vives et pures de l'intelligence dissiperont ces ténèbres, et réhabiliteront dans la conscience universelle la civilisation calomniée.

Tandis que Rousseau prononce anathème contre les premiers auteurs de la société, disait, dans une chaire d'éloquence française, l'un de nos Orateurs les plus

diserts et les plus érudits ; tandis que par amour de l'indépendance, il veut arracher les premières bornes qui, posées autour d'un champ, furent le symbole du Droit naissant avec la propriété, Montesquieu fonde le bonheur sur la justice, affermissant les droits de chacun par l'indépendance de tous. A ses yeux, l'âge de la liberté, c'est l'âge de la justice présidant au maintien des intérêts civils, à la sainteté des contrats, à l'équité des échanges, à la perfection de la vie sociale, c'est-à-dire au respect de tous les droits consacrés par elle.

S'il était vrai, Messieurs, que les titres du genre humain fussent perdus et que Montesquieu les ait retrouvés, faut-il être surpris qu'en les recherchant il ait rencontré sous ses pas les conditions du beau dans les produits des arts ? La main qui élève un monument à la sainteté des lois, caractérise le goût et en trace les règles : double couronne qui, placée sur la même tête, montre que l'idée du juste et l'idée du beau sont étroitement unies, et qu'on puise à la même source les inspirations qui font le grand écrivain et le grand publiciste.

C'est ainsi que, sous bien des rapports, le génie des Lois se confond avec le génie des Lettres, et qu'ils concourent ensemble, par un harmonieux emploi de leur puissance, au perfectionnement des idées et des mœurs publiques.

Chose remarquable, le développement et le progrès de la science du Droit correspondent au développement et au progrès de la langue. Il n'y a point de Droit national dans un pays où la langue nationale n'est pas encore formée. Lorsque, vers le milieu du xvi[e] siècle, la barbarie de nos glossateurs, comme dit Pasquier, commençait à faire place à un beau latin parfumé de fleurs ; lorsque le docte et élégant Cujas faisait passer

dans la substance de ses œuvres, les abondantes moissons de l'antiquité classique, ces profonds interprètes de la science préparaient tout à la fois l'avénement prochain de notre langue et de notre Droit français.

Jusqu'alors le Droit apparaissait comme une science enveloppée d'arcanes et de mystères, dont le secret, accessible à un petit nombre d'adeptes, se dérobait au culte de la multitude, comme une lumière cachée dans le fond du sanctuaire et soustraite aux regards profanes.

C'est par l'élaboration de l'idiome national, la perfection du langage, l'influence de la parole, que la science du Droit a brisé ses entraves, que sa lumière bienfaisante a rayonné au loin, qu'elle a pénétré dans tous les rapports de l'existence, rendu possible l'émancipation des peuples, légitimé le commandement et ennobli l'obéissance.

Les Lettres ont pris toutes les formes pour vulgariser le Droit; et le faisant circuler en quelque sorte, comme une liqueur vivifiante, dans les veines du corps social, elles participent ainsi à la mission glorieuse d'éclairer la marche de l'esprit humain, et de le conduire, par un mouvement régulier et progressif, vers l'accomplissement de ses mystérieuses destinées.

N'en doutons pas, Messieurs, c'est l'idée du Droit propagée sans cesse par la diffusion des lumières, la culture de l'intelligence et le secours des Lettres, qui conjurera les orages dont l'ordre social est si souvent menacé.

Que le monde des idées, comme l'horizon littéraire, soit traversé, obscurci quelquefois par des ténèbres épaisses; que la dépravation du goût dans les œuvres de l'esprit, suive ou précède l'altération du juste et du vrai dans les âmes, il faut assister à ces décadences passagères, à ces éclipses de la raison pu-

blique, sans trop s'alarmer et se plaindre. Malgré la violence des vents contraires, l'intelligence humaine a fait trop de conquêtes pour qu'elles puissent être submergées dans un naufrage.

Telle est d'ailleurs la loi providentielle de toute marche ascendante et de tout progrès, que l'épreuve et le sacrifice en sont à la fois le principe et la condition nécessaire.

Si l'ardeur dans la recherche du bon et du beau donne droit à des récompenses, l'orgueil humain ne doit-il pas avoir ses expiations ?

Les périls ou la défaite d'un jour ne sauraient ébranler la confiance dans la force de la vérité, la foi dans l'avenir. La lutte, il faut l'envisager sans crainte et l'accepter avec courage. Aux hommes d'intelligence et de cœur, de défendre pied à pied le terrain des saines doctrines, de combattre avec des armes courtoises, mais avec énergie et persévérance. Le succès ne faillira pas à leurs efforts, et celui-là ne coûtera ni du sang ni des larmes. Les vainqueurs ne crieront point : *Væ victis*, car les vaincus prendront part aux bienfaits et aux joies de la victoire. Cette victoire ne sera que le triomphe du juste et du vrai, la conformité des volontés et des esprits à ces règles immuables qui, dans l'ordre moral comme dans l'ordre intellectuel, sont à la fois l'apanage et l'honneur de la nature humaine.

Ces idées et ces espérances étaient celles du regrettable confrère dont je viens occuper la place parmi vous. La science du Droit et la culture des Lettres se partageaient sa vie ; il réunissait en sa personne les qualités morales qui font l'honnête homme, les dons précieux de l'esprit qui ennoblissent l'existence et prêtent tant de charmes aux relations privées.

Mûr avant l'âge, Gaston Cabanis apprit de bonne

heure, dans la contemplation des beautés morales et dans les inspirations du sentiment religieux, que l'idée du juste et du vrai, quand elle a pénétré dans une âme, la dispose aux tribulations et aux sacrifices. Il sut bientôt, par sa propre expérience, que l'homme condamné aux dévorantes inquiétudes du pouvoir, trouve dans le témoignage intime de sa conscience, de nobles consolations, et un abri contre les attaques injustes ou les amères déceptions de la vie publique.

Mais cette fragile existence, si prématurément moissonnée, ne devait pas donner aux Lettres le temps de payer la dette dont elles s'acquittent si généreusement envers ceux qui demeurent fidèles à leur culte.

Lorsque la vieillesse ou ces désenchantements anticipés qu'amène le flot rapide des événements, ouvrent à l'homme fatigué du monde ou répudié par lui, un port tranquille et une carrière de loisirs, c'est dans le doux commerce des Lettres qu'il trouve une seconde vie : *Otium sine Litteris mors est.*

Dans cet exercice constant des facultés intellectuelles, l'homme ne se sent pas mourir, et les derniers entretiens de son âme ne sont qu'une aspiration confiante vers ses immortelles destinées.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. CAZE;

Par M. l'Abbé SALVAN, Modérateur.

MONSIEUR,

En vous recevant aujourd'hui dans son sein, l'Académie des Jeux Floraux a voulu recueillir un nouvel élément de vie et de prospérité; et le choix qu'elle a fait de vous pour remplir le vide laissé par une jeune et noble existence, justifie hautement le désir qui l'anime de remplir la tâche que ses fondateurs lui ont imposée. C'est en associant à ses travaux des hommes tels que vous, dans lesquels se trouvent réunis l'élévation de l'esprit, la délicatesse de la pensée et le goût de la bonne et saine Littérature, qu'elle est assurée de réaliser le bien moral et intellectuel qui est l'objet de son institution et des règles qui lui ont été données.

Nous aimons à le reconnaître, le monde littéraire, comme le monde social, ne saurait exister sans les lois qui le dirigent et le protégent; et de la même manière que lorsque les lois sont ébranlées, la société est tout entière en péril, ainsi périrait à son tour la Littérature, si elle voulait s'affranchir des préceptes qui lui ont été imposés par la nature même des choses. Et c'est là que se trouve le lien qui unit la Jurisprudence à la Littérature, le magistrat à l'homme de lettres. Libre à votre modestie de croire que ce seul lien a pu vous attirer à

nous et vous apporter nos suffrages. Sans doute nous savons apprécier en vous le magistrat intègre dont la haute impartialité fait trembler le crime et rassure l'innocence; mais les richesses que votre esprit a produites ne nous sont pas inconnues, d'autant plus dignes d'être admirées, que vous avez su corriger l'aridité naturelle des sujets par l'élégance du langage, et réaliser ainsi vous-même cette vérité que vous venez de proclamer d'une manière si frappante dans cette enceinte, que les Lettres et la science du Droit ont entre elles une merveilleuse affinité, et que le génie des unes et de l'autre concourt par une admirable harmonie aux progrès de la civilisation et des mœurs publiques.

Chargé, en 1844, par la Cour dont vous êtes un des membres les plus distingués, de faire un rapport au Garde des sceaux de France, sur quelques parties essentielles de notre législation (le régime hypothécaire), vous apportâtes dans l'examen de ces graves questions, cette hauteur de vues qui atteste vos connaissances profondes dans cette partie de la science du Droit qu'on pourrait appeler la philosophie de la jurisprudence. Ennemi des innovations qui sont presque toujours dangereuses, vous repoussâtes tout changement essentiel dans les questions proposées, affirmant avec autant d'élégance que de vérité, que pour ajuster quelques pierres à l'édifice, il ne fallait pas courir le risque de l'ébranler.

Votre Précis historique sur la législation forestière peut être regardé comme un véritable chef-d'œuvre d'ordre et de clarté. Toutes les périodes de cette législation, depuis l'origine de la monarchie française jusqu'à notre siècle, se déroulent sans effort sous votre plume, et nous aimons à vous voir payer un juste tribut d'éloges au sage Ministre du plus grand des Rois, qui par son ordonnance de 1669, arrêta les déplorables causes qui auraient infailliblement amené la ruine

totale des forêts, ces sources fécondes de la prospérité matérielle des peuples.

Parmi les nombreuses dissertations dont vous avez enrichi la Société d'Agriculture, votre ouvrage sur l'esprit d'association dans ses rapports avec l'agriculture elle-même, montra à cette Société combien elle avait été heureuse de vous appeler à partager ses utiles travaux.

Nous ne saurions passer sous silence les considérations si remarquables que vous avez publiées sur une question qui intéresse la société tout entière (les réformes à établir dans le régime pénitentiaire). Vous avez bien mérité de la Religion et de la foi de vos pères, quand vous avez déclaré que l'introduction de l'élément religieux dans la discipline intérieure et la pratique des détenus, a modifié les habitudes mauvaises et imprimé une direction régulière et sûre à la marche des améliorations physiques et morales qu'on peut réaliser auprès d'eux.

Tout en appréciant la vaste érudition du jurisconsulte, l'Académie s'est principalement arrêtée au mérite littéraire qui distingue les travaux que vous avez exécutés sur les lois. Ce mérite l'a frappée, et quelque soin qu'ait pris votre modestie pour le dérober à ses yeux, elle a su le reconnaître, et elle aime à le proclamer aujourd'hui.



ÉLOGE

DE M. DANTIGNY,

PRONONCÉ

En Séance publique, le 28 Mai 1849;

Par M. DU MÈGE, l'un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

Si, naguère, au milieu des pompes de cette fête poétique, qui se renouvelle chaque année, un homme vénérable, aux traits vieillis, à la démarche pesante, était venu s'asseoir parmi vous, et qu'après avoir promené de longs regards sur l'assemblée, il eût dit : « La place que je viens reprendre dans cette enceinte me fut accordée par vos devanciers. J'ai, moi aussi, partagé les douces joies des luttes littéraires; moi aussi, j'ai acquitté ma dette envers la Bienfaitrice des Jeux du Gai-Savoir; moi aussi j'ai, par quelques essais, payé mon tribut à l'Académie. Ce n'est point sans éprouver une émotion profonde que je revois cette blanche statue, élevée par la reconnaissance, et ces Fleurs brillantes, nobles prix offerts aux talents Vos pères m'ont aimé. Les archives publiques, et celles de vos familles, con-

servent les preuves du peu de bien que j'ai fait et de celui que j'aurais voulu faire. » A ces mots, chacun de nous aurait interrogé les souvenirs de sa jeunesse, et le nom de M. Dantigny aurait été prononcé.

Mais ce nom, qui ne fut pas sans retentissement dans Toulouse, nous ne pouvons le rattacher à une biographie bien complète. Etranger au Midi de la France, M. Dantigny ne parlait jamais de son origine, et ne croyait point devoir raconter les divers incidents d'une vie, toujours modeste. Ainsi, privés des documents qui auraient pu servir à un Éloge historique, nous ne pourrons considérer ici notre confrère que comme homme de lettres; et, hâtons-nous de le dire, ce titre est le plus noble que l'on puisse porter parmi nous.

M. Pierre-François DANTIGNY, chevalier de la Légion d'Honneur, naquit à Versailles le 18 septembre 1762. Son père faisait partie de la maison du Dauphin, fils de Louis XV, et notre confrère fut élevé près des Enfants de France, dont souvent il partagea les jeux. De brillantes études, faites au collége de Louis-le-Grand, développèrent en lui les qualités les plus précieuses. Il avait alors, pour compagnons et pour émules, une foule d'hommes devenus depuis célèbres, et, dans le nombre, on comptait et Camille-Desmoulins, dont la mort tragique n'expia point les fautes, et Chauveau-Lagarde, dont la courageuse éloquence combattit plus tard les bourreaux qui s'étaient revêtus des insignes de la justice. La révolte ayant porté ses armes jusque dans la demeure de nos rois, M. Dantigny perdit tout espoir de remplir à la cour une charge importante qui lui avait été promise, et, pour se soustraire aux persécutions qui atteignaient, en ce temps, tous ceux dont on redoutait l'attachement à l'ancien ordre de choses, il entra dans l'un de ces bataillons que le gouvernement

jetait vers nos frontières, partout envahies. En peu de temps il parvint au grade de capitaine. Mais le métier des armes contrastait trop avec ses habitudes paisibles. Blessé deux fois, il obtint la faveur d'entrer dans la carrière diplomatique, et il accompagna à la Haye, comme secrétaire d'ambassade, M. Noël, envoyé de France près du nouveau gouvernement hollandais. Après plusieurs années de travaux obscurs, mais utiles, il allait obtenir un emploi plus digne de ses talents, lorsque l'événement du 18 brumaire vint lui ouvrir les portes de l'administration de nos provinces, et, dès les premiers jours de la création des préfectures, il fut nommé secrétaire général de celle de la Haute-Garonne.

A l'époque où le conquérant de l'Égypte renversa le gouvernement institué en 1795, la France n'offrait aux regards attristés qu'un chaos informe, sur lequel planait le spectre de l'anarchie. Il fallait donner une vie nouvelle à ce corps, mutilé par une longue série d'erreurs et de crimes; il fallait reconstruire l'édifice social. L'homme illustre, qui avait saisi d'une main assurée les rênes du pouvoir, atteignit, avec un rare bonheur, le but qu'il s'était proposé. Ce ne fut point, néanmoins, sans rencontrer des obstacles; mais il sut en triompher, en s'occupant, avec persévérance, de la prospérité de l'État. Aux temps les moins contèstés de sa gloire, Louis XIV avait demandé aux Intendants, départis dans les provinces, des notions sur chacune d'elles, afin de bien connaître leur agriculture, leur industrie, leur commerce, leurs ressources, et surtout leurs besoins. Bonaparte imita le grand Roi. Les Préfets reçurent l'ordre de faire rédiger des statistiques départementales, et M. Dantigny dut composer celle de la Haute-Garonne.

En se conformant au programme gouvernemental,

en n'y ajoutant rien, l'auteur aurait présenté à ses chefs un Mémoire, très-utile sans doute, sous le rapport administratif, mais d'une désespérante sécheresse. Il conçut le projet de faire mieux ; et, sous le titre obligé de *Statistique*, il écrivit une description du département. Les montagnes qui bornent notre horizon furent visitées par lui ; il en retraça les sites, tour à tour gracieux ou sévères, les bruyantes cascades, les vallées fertiles. Il sut d'ailleurs agrandir son ouvrage par de nombreux détails historiques, et aussi par des remarques archéologiques, toujours dignes d'intérêt, toujours importantes. Il croyait, et avec raison, que pour améliorer le présent, pour féconder l'avenir, il fallait interroger le passé. Il recueillit surtout, avec un soin extrême, de nombreuses anecdotes sur les mœurs, sur les coutumes des habitants du Languedoc et du comté de Comminges avant nos troubles civils, et cette partie de son travail offrirait aujourd'hui, par sa singularité, l'attrait de ces compositions romantiques, où l'imagination la plus pittoresque multiplie les effets et déploie toutes ses richesses..... Mais on ne lira point ces pages, si dignes de la curiosité publique ; elles sont, ou perdues, ou ensevelies pour toujours dans les poudreux cartons d'un ministère.

Dans cette *Statistique*, M. Dantigny n'avait pas seulement montré les connaissances et les vues profondes de l'homme politique, il avait prouvé qu'il possédait le talent de l'écrivain formé à l'école des bons modèles. Sa plume, élégante et facile, s'était d'ailleurs depuis longtemps exercée dans divers genres. Appartenant, par son âge, à ce siècle frivole pendant lequel, suivant l'un des plus grands magistrats dont la France puisse s'honorer (1), on avait contracté l'habitude de parler de tout,

(1) M. Daguesseau.

sans avoir rien étudié, de ne douter que des vérités éternelles, de n'habiter, en quelque sorte, que les dehors de son âme, de n'en cultiver que la superficie, de savoir plaire sans savoir se faire estimer, M. Dantigny ne partagea point les funestes erreurs du plus grand nombre de ses amis. Cédant seulement à la mode, il fit beaucoup de vers. Chacun voulait alors être poëte : entraîné par l'attrait du plaisir, on chantait, et l'on n'entendait pas gronder au loin les mugissements prolongés de l'orage qui devait engloutir et l'autel et le trône, et les libertés provinciales et la paix des familles. En ce temps, les moyens de publication étaient très-rares : ce que l'on appelle aujourd'hui la plus précieuse des libertés, celle de la presse, n'existait pas ; la France était heureuse, et cela suffisait à nos pères. Deux ou trois cents journaux n'offraient point, chaque jour, leurs longues colonnes aux écrivains, avides de renommée. Les *Affiches* hebdomadaires étaient, pour les beaux esprits, éloignés de la capitale, le seul moyen de faire connaître et leurs épigrammes, souvent trop acérées, et leurs innocents couplets. Alors, comme à présent, on n'obtenait qu'avec peine l'avantage d'être cité dans les Gazettes publiées à Paris ; et l'homme destiné à illustrer la France par son noble caractère, par son génie et par ses écrits, Châteaubriand, ne parvenait qu'après beaucoup de démarches, au singulier honneur de voir quelques-uns de ses vers imprimés dans un Recueil, que l'on nommait, je crois, l'*Almanach des Muses*. Cependant, le flot poétique montait, montait sans cesse; chaque ville, chaque bourgade même, avait, sous le titre de *Musée*, une réunion littéraire. « A Paris, on connaissait, disait Rivarol, les moyens d'arriver à l'Académie ; on ignorait ceux qui pouvaient préserver du *Musée*. » Et, chose digne de remarque, presque tous ces hommes dont l'histoire contemporaine raconte les fureurs, et qui ne s'of-

frent à la pensée que sous l'aspect le plus sinistre, recherchaient alors une réputation littéraire, par de doucereux Madrigaux, par de plaintives Élégies. Mais, pareilles aux feuilles de la Sibylle, les *Affiches* provinciales étaient promptement dispersées, et l'on chercha le moyen d'assurer, dans de petits livres, décorés avec tout le luxe typographique de ce temps, une longue durée aux fleurs écloses de l'imagination de plus de cinq cents Poëtes, fleurs qui se fanaient, dans les *Affiches*, entre le texte d'un arrêt et l'annonce de la vente d'un domaine. Ces petits livres, rares aujourd'hui, furent connus sous des titres que maintenant l'on trouverait, apparemment, très-ridicules (1). Là vinrent s'ensevelir, avec les interminables signatures de leurs auteurs, un nombre immense de pièces, depuis le Distique prétentieux jusqu'au Bouquet à *Iris*, depuis le Quatrain jusqu'à la Chanson, et même jusqu'à l'Épître. M. Dantigny se mêla dans la foule; mais ses opuscules méritèrent d'être distingués par la sagesse de la pensée et par la constante harmonie des vers.

Devenu habitant de Toulouse, il sentit se réveiller en lui son ancien goût pour les arts de l'esprit. Un Mainteneur, dont la mémoire nous est chère, M. Poitevin, avocat, qui, selon Rivarol, avait mis l'Ordonnance criminelle en vaudevilles, mais qu'un autre critique (2) a vengé, engagea ses confrères à donner, en M. Dantigny, un successeur à M. de Panat, homme justement chéri, justement regretté, et qu'une mort prématurée avait frappé sur la terre étrangère. L'élection eut lieu en 1812. Le *Discours de réception* du

(1) Les *Etrennes lyriques*, les *Étrennes d'Apollon*, le *Chansonnier des Grâces*, etc.

(2) L'Abbé Geoffroi.

nouveau Mainteneur eut beaucoup de succès. Aperçus judicieux, sentiments élevés, clarté dans l'expression, éloquence vraie, voilà ce que l'on remarqua dans cet ouvrage. En ce temps de restauration des idées conservatrices de l'ordre, on croyait à la perpétuité des saines doctrines, défendues par des écrivains consciencieux. « Félicitons-nous, disait le récipiendaire, félicitons-nous de voir aujourd'hui la Littérature préservée de tous les genres de corruption, qui prennent leur source dans les désordres de la société. Si les faux systèmes dans l'art d'écrire sont enfantés par les faux systèmes en politique et en morale, la puissance publique, en proscrivant ceux-ci, a pour jamais garanti la réforme des autres. » Hélas! peu d'années allaient s'écouler encore, et la Littérature, dégradée par l'abus des idées modernes, par ce que l'on nomma le *Progrès*, par la proscription des saintes et nobles habitudes de nos pères, par l'innovation, et par de chimériques espérances, devait donner le funeste exemple du mépris de toutes les règles de la morale, de toutes les lois du goût, et accélérer la chute des institutions politiques.

Le talent de style que M. Dantigny avait montré dans son *Discours de réception*, se retrouve dans *l'Eloge de Clémence Isaure*, prononcé par lui en 1813, et dans la *Semonce* qu'il lut l'année suivante.

Il voulut montrer aussi à nos prédécesseurs, qu'appelé à juger les Poëtes, il n'était pas étranger à l'art des vers. Il en donna des preuves en offrant à l'Académie ses *Études sur Lucain*, écrivain énergique, auquel on a reproché de l'enflure et des habitudes déclamatoires, mais auquel, cependant, personne ne saurait, je crois, refuser du génie.

Montaigne a dit : « *J'aime Lucain et le pratique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur*

propre. » Je n'ignore point que beaucoup de gens, qui ne le jugent que d'après la traduction, toujours ampoulée, souvent infidèle de Brébeuf, lui ont attribué les défauts de son copiste; mais, comme l'a très-bien fait observer Marmontel, cette enflure, ce faux sublime n'appartiennent pas toujours au Poëte latin; ce n'est, le plus souvent, qu'une image très-belle, ou un vers sublime, que le traducteur amplifie ou dénature en les exagérant. M. Dantigny, frappé des beautés de *la Pharsale,* lut quelquefois dans les séances particulières de l'Académie des fragments de ses *Etudes sur Lucain*. Il croyait que ce Poëte avait fait agir et parler ses personnages avec noblesse, avec à propos, avec convenance, et que César et Pompée, Brutus et la fille des Scipions, jetés dans ce grand drame, y tenaient la place qui leur était assignée par le goût et par la raison. Aristote avait dit que *l'Epopée n'est autre chose qu'une Tragédie en récit;* M. Dantigny croyait que Lucain avait parfaitement justifié la définition du savant rhéteur.

Reçu, comme on l'a vu, en 1812 à l'Académie des Jeux Floraux, M. Dantigny dut, trois ans plus tard, remplir successivement les fonctions de Sous-préfet dans plusieurs petites villes, où son séjour ne fut que momentané. Il obtint enfin, et comme une récompense de ses longs services, le même titre à Doullens, petite ville de l'ancienne Picardie. Là, devenu l'objet des soins affectueux de quelques parents, et de l'amitié de ses administrés, il a passé, dans les travaux auxquels il était accoutumé, et dans les délassements que procurent les Lettres, plus de vingt-six années, regrettant Toulouse et nos Jeux, et les amis qu'il ne devait plus revoir. Là, il remplit cette prescription de l'Orateur romain, qui après avoir conseillé de traiter la vieillesse comme une maladie, contre laquelle il faut lutter, ajoutait : « Pourvoyons aussi aux besoins de l'esprit autant et plus qu'à

ceux du corps. C'est une lampe qu'il faut munir d'huile, sans quoi la vieillesse s'éteint sans espoir. » M. Dantigny pourvut à ce besoin en pratiquant tous les préceptes d'une Religion sainte. Il avait longtemps vécu et il connaissait tous les devoirs qu'impose une existence prolongée au delà des bornes ordinaires. Dans sa retraite, et chaque année, le Recueil académique venait d'ailleurs lui apprendre la mort de quelques-uns des Mainteneurs du Gai-Savoir. Il a pu lire les Notices nécrologiques de tous ceux qui l'avaient admis dans cette compagnie, et de presque tous les Académiciens qui leur avaient immédiatement succédé. C'étaient de solennels avertissements que le temps et le ciel semblaient lui donner, et il a pu dire avec un Poëte anglais : « L'homme naît ; étonné de vivre, il jette un regard autour de lui ; partout ses yeux rencontrent les épitaphes pressées de ceux qui l'ont précédé, et chaque jour il voit s'élever de nouveaux monuments funéraires..... Mais l'instant marqué pour sa fin arrive ; il subit le sort imposé à tous les hommes... Pleurer les autres, être pleurés nous-mêmes, l'instant qui suit, voilà notre partage. »

Notre confrère mourut à Doullens, le 9 avril 1846.

Pour nous consoler de sa perte, vous avez choisi, Messieurs, l'un de ces hommes, jeunes encore, sur lesquels Toulouse fonde l'espoir de son avenir. Le nom de sa famille est, depuis plusieurs siècles, inscrit dans les fastes de la cité, dans les annales de la haute magistrature et dans celles de l'Académie. En l'appelant parmi vous, vous avez cédé à la voix publique. Les villes ne peuvent, en effet, subir les destinées que les lois imposent quelquefois aux simples particuliers ; leurs titres de noblesse sont à l'abri des coups du temps et des passions des hommes, et ces titres se composent, non-seulement des événements glorieux de leur histoire, mais aussi des belles ac-

tions et des vertus de leurs citoyens. Toulouse a conservé le souvenir de ce bailly de Rességuier, qui employa un grand talent à chanter les immortels défenseurs de Rhodes, qui furent, en quelque sorte, les derniers héros des guerres saintes ; elle s'honore, aujourd'hui, des succès de cet autre Rességuier, revenu parmi nous, après une trop longue absence, et qui a laissé, dans Paris, et des regrets unanimes, et le souvenir de ses compositions légères, si spirituellement colorées, où la grâce s'unit toujours aux charmes de la pensée, à la délicatesse du style, à la pureté de la forme, au bonheur de l'expression. Le nouveau Mainteneur apportera, parmi nous, cette sage appréciation des hommes et des choses, qu'il a puisées dans de longs voyages, et cette connaissance approfondie des littératures étrangères qu'il a étudiées dans leurs sources mêmes. Ainsi l'Académie verra perpétuer dans son sein, avec des noms honorés, l'amour des saines études, et de tout ce qui assure aux institutions littéraires une influence marquée sur la société contemporaine, et les souvenirs de la postérité.



REMERCIMENT

DE M. FERNAND DE RESSÉGUIER,

PRONONCÉ

Dans la Séance publique du 28 Mai 1849.

MESSIEURS,

Lorsque votre voix m'invite à siéger au milieu de vous, dispensez-moi de la tâche difficile de rechercher en ma mémoire et d'exposer à vos regards ce que j'ai pu faire pour mériter cet insigne honneur. Vous avez cru que quelques années employées à l'observation des gouvernements européens et à l'étude des Littératures étrangères, pouvaient être un titre à vos suffrages, et vous avez pensé qu'un encouragement donné à de premiers efforts, serait un puissant stimulant pour mon émulation. Merci, Messieurs. Je suis heureux de la part que vous me faites, fier du droit que vous m'accordez, et je sens mon cœur s'épanouir sous la chaleur d'une reconnaissance sans bornes.

Mais à ces mouvements que fait naître en moi la conscience de la mission que vous m'invitez à remplir avec les hommes les plus éminents de notre cité, vient se mêler un profond sentiment d'insuffisance ; et si je ne me voyais encouragé et soutenu par la bienveillance infinie que vous venez de manifester à mon égard et

par la noble ambition de rester fidèle aux traditions littéraires que je trouve dans ma maison, comme les hôtes du foyer et comme un culte sacré dans ma famille, je n'oserais, je l'avoue, entrer dans cette Académie, célèbre dès sa fondation, et qui n'a point un seul instant cessé de justifier sa brillante renommée. Ce sera, en effet, la gloire éternelle de nos Jeux Floraux, d'avoir posé la première pierre du grand édifice littéraire élevé dans les temps modernes, d'avoir traversé tous nos règnes, bravé nos trop nombreuses révolutions, restant, comme le cœur de Clémence Isaure, purs du contact des écoles perverses, et vierge au milieu des entraînements passionnés de nos plus mauvais jours!...

Vous, qui depuis longtemps veillez à la conservation de ce feu sacré, vous savez mieux que moi ces titres éclatants; vous êtes la vivante continuation de cette histoire si gracieuse, qu'elle est à elle seule une fleur toute parfumée du printemps de la poésie; mais vous n'avez peut-être point eu tous, comme moi, le privilége doux et consolant d'aller recueillir au loin tout ce que notre poétique légende a laissé de souvenirs dans les pays étrangers; le culte que les amis des Lettres rendent, dans toute l'Europe, à cette institution, et la reconnaissance que la patrie du Dante, que l'Allemagne littéraire gardent à notre Clémence Isaure. Pour moi, je me rappellerai toujours l'impression que je ressentis lorsque quittant, à l'âge de dix-huit ans, le toit paternel, et m'élançant avec toute l'ardeur de la jeunesse vers la belle Italie, je retrouvai partout sous mes pas, le souvenir pieusement gardé de nos premiers Poëtes, couronnés dans les Cours d'amour du Midi de la France. Les regrets que m'inspirait la patrie abandonnée se dissipaient, je me sentais pénétré d'orgueil, en retrouvant ainsi dans la gloire des autres nations, l'influence de mon pays, et en constatant cette puissante action

civilisatrice que nos Lettres, nos exemples et nos mœurs ont exercée dans le monde.

Ce sont là les jouissances intimes du voyageur, mais surtout du voyageur français; c'est là qu'il va puiser, en comparant les hommes et les choses, un nouvel amour de son pays, une compréhension plus étendue de sa glorieuse mission, et qu'il sent se ranimer en lui ce besoin d'amasser et de connaître, mobile de toutes les grandes entreprises, espérance de tous les cœurs bien nés, rêve réalisé ou déçu de toutes les âmes vigoureuses.

J'étais loin de songer, en ce temps-là, lorsque ma pensée se reportait avec amour vers les âges où la lumière rayonnait de la Provence sur l'Italie, — j'étais loin de songer qu'un jour viendrait où les descendants de nos troubadours voudraient au bonheur du retour dans la patrie, aux épanchements retrouvés de la famille, ajouter le lien d'une douce confraternité, et où pesant le bagage rapporté par le pèlerin, ils jetteraient dans la balance de Clémence Isaure leur bienveillance et leur suffrage, pour la faire pencher en ma faveur, m'attachant ainsi au culte et à l'amour de tout ce que cette reine des Lettres aima et sut rendre aimable.

L'œuvre à laquelle vous m'appelez, Messieurs, est, je le sens, une œuvre grande et sérieuse. Ce n'est pas seulement au maintien des saines traditions du style et du langage, aux encouragements que vous donnez aux Lettres, à la pompe de vos solennités littéraires, que vous me conviez; c'est bien aussi à l'observation de l'esprit de nos temps, à la direction des idées qui travaillent le siècle, à la répression des doctrines qui éteignent le goût, ébranlent les principes religieux, font disparaître l'amour du beau et de la vertu, et contristent jusque dans son for intérieur, l'homme croyant, l'homme poëte, l'homme savant, l'homme

enfin impatient de féconder aux sources innombrables de la civilisation, la loi rigoureuse du travail qu'il reçut, en naissant en ce monde, des arrêts de son Créateur.

A aucune époque, peut-être, votre mission ne fut plus difficile; jamais les enseignements que vous devez donner aux promoteurs de la pensée humaine, ne furent plus nécessaires, plus impérieusement réclamés, car jamais l'esprit du temps ne fut plus désireux de secouer tout frein, de repousser toute contrainte, d'abandonner tous les errements suivis et de proclamer l'abolition des lois éternelles qui régissent les idées et les choses. Quel est le cœur vivement épris de l'amour du beau qui ne se sente ému? quel est l'esprit habitué à trouver sa nourriture, son travail ou son délassement dans les méditations de la philosophie, dans les profondeurs de la science, dans les extases de la poésie, ou dans les jouissances intimes que procurent les Belles-lettres, qui ne soit effrayé du spectacle qui s'offre à nos regards? Qu'est devenue cette autorité morale de l'esprit humain, dont nous avions conquis le glorieux privilége? Le foyer des idées du monde se serait-il donc éteint? Cette chaîne si éblouissante de grandes intelligences, qui retenait l'univers attentif aux pieds du génie de notre France, se serait-elle donc rompue? Travaillée d'un mal obstiné, la société voit une des sources les plus abondantes de sa vitalité presque tarie, et nous nous rassemblons ici pour fêter une solennité littéraire, dans un temps où la Littérature épouvantée reste à peu près muette en présence du désordre enfanté autour de nous.

A quelle cause attribuer un semblable résultat? Qui faut-il rendre responsable de cette cessation des forces littéraires, qui ne s'est produite dans l'histoire de l'humanité qu'aux époques de sa plus grande décadence?

Ce silence auquel sont condamnés les organes les plus intelligents de la pensée humaine, est un symptôme assez grave, pour que, triomphant de l'émotion et de la tristesse qui nous dominent, nous en recherchions attentivement le principe. Comme un médecin qui veut guérir une plaie, nous devons nous rappeler notre mandat tutélaire, et, comme lui, nous devons sonder avec courage la profondeur et la nature du mal, pour décider dans le recueillement quels sont les baumes réparateurs qui peuvent le combattre et le guérir.

Jetons un coup d'œil rapide sur les rapports qui unissent les Lettres à la destinée du monde; et voyons si, obéissant à un de ces mouvements indisciplinés qui entraînent quelquefois l'homme lui-même dans son adolescence, la Littérature n'a point puisé des excitations dangereuses à des sources corrompues; si, infidèle aux lois qui doivent régler son développement, elle n'a point aiguisé elle-même l'arme tranchante qui pouvait lui donner la mort.

Nous trouvons dans l'homme deux éléments fondamentaux, dont la lutte éternelle reparaît dans tous les moments de son histoire; tandis que, par son intelligence, il est appelé à sonder les choses surnaturelles et à embrasser tout un monde idéal, nous le voyons, par son être matériel, accessible à toutes les influences qu'exercent sur lui la nature extérieure et le monde des faits.

S'il hésitait entre ces tendances, si, entre ces deux forces dont l'une lui dit de s'élever alors que l'autre le ramène incessamment vers la terre, il se sentait incertain, la conscience de sa destinée lui dirait qu'il ne peut satisfaire toutes les aptitudes élevées de sa nature qu'en acceptant une loi supérieure, et qu'il ne peut atteindre le plus haut point de perfectibilité morale, auquel seul il peut prétendre entre tous les êtres créés,

qu'en soumettant les tendances matérielles et passagères de son être, à la suprématie et à la discipline des lois qui lui sont révélées par les élans irrésistibles qui l'entraînent vers le beau, vers le bien, vers l'infini!...

Et maintenant, si après avoir pris l'homme individuellement, nous généralisons le principe que nous venons de signaler, si nous considérons l'humanité tout entière, ne devrons-nous pas retrouver dans toutes les causes qui agissent sur sa destinée cette force moralisatrice que nous savons être indispensable à l'individu? Ne devrons-nous pas exiger que toutes les lois qui hâtent son développement soient empreintes de cette tendance idéale hors de laquelle il y aurait pour elle déviation du but qu'elle doit fidèlement poursuivre?

Au premier rang, parmi ces causes puissantes qui travaillent et gouvernent le monde, apparaît la Littérature. Elle est appelée, non point à être seulement l'expression d'un siècle, mais encore à en être la boussole. C'est elle qui porte l'idée, et c'est elle qui doit la répandre en instruisant et moralisant. C'est elle qui ranime et qui vivifie; — ce serait donc elle qui pourrait corrompre, éteindre et détruire.

L'expérience, d'ailleurs, s'est chargée de nous apprendre que le déclin et la décadence des peuples arrive à mesure que l'idée s'obscurcit. Lisons l'histoire des nations, et comptons les grands siècles par les grandes Littératures. Ne nous laissons point éblouir par les grandes agitations des César et des Napoléon. Ce qui s'est accompli de grand et de durable sous ces conquérants s'est produit sur le terrain de l'intelligence ou de la pensée, tandis que tout ce qui s'est réalisé sur le terrain des faits et des choses n'a eu qu'une durée passagère. Les conceptions de leur politique guerrière ont passé avec eux. Les délimitations de leurs empires étaient tracées sur un sable mouvant, et il n'a souvent

fallu qu'une seule vague révolutionnaire pour que l'œuvre à laquelle ils avaient consacré tant d'efforts fût brisée. Ne les avons-nous pas vus condamnés quelquefois à contempler, de leur vivant même, la ruine de leurs fondations éphémères?

Tandis que les travaux de l'esprit de l'homme qui se sont accomplis au contact de leur influence ou de leur action protectrice, ont été empreints d'un caractère de permanence et de grandeur indestructible, alors qu'ils ont puisé leurs inspirations aux sources immuables du goût et de la vérité. Nous trouvons donc dans la substance des œuvres qu'a enfantées et conçues l'esprit humain, le fil mystérieux qui nous guide; car, à toutes les époques de sa force et de sa vigueur, la race humaine, conduite par le génie des Lettres, ajoutait un anneau à cette chaîne de traditions éclatantes qui unit Moïse à Châteaubriand, et augmentait ce précieux héritage qui, légué de génération en génération, devait servir à éclairer la marche du monde.

Quel attachant et magnifique spectacle nous offre le développement des peuples lorsque l'idée les vivifie, lorsqu'une foi ardente embrase les cœurs d'une pénétrante chaleur, et que la matière asservie n'est plus que l'organe des élans de l'intelligence! On voit alors la lumière paraître, et par mille canaux divers arriver l'idée fécondée; elle s'incarne, pour ainsi dire, dans les œuvres multiples qui peuvent servir de cadre à la pensée humaine, et, comme sur une toile fidèle, les enthousiasmes, les croyances, les passions qui ont travaillé l'époque viennent se poser et se fixer, témoignant du principe moralisateur qui la régit et la gouverne.

Les arts eux-mêmes, cette alliance de la partie la plus élevée de notre âme avec les matières les plus précieuses que le Créateur a placées sous notre main, de-

viennent dans leurs monuments et leurs chefs-d'œuvre une expresssion éloquente de tous les sentiments qui inspirèrent le siècle ; et ce n'est pas trop de rattacher les tendances que poursuit l'écrivain, les problèmes dont le savant recherche la solution, les croyances qui exaltent l'imagination du poëte, non-seulement aux influences qui guident le pinceau du peintre, le ciseau du sculpteur, le niveau de l'architecte, mais encore de les envisager comme étant la base de l'ordre social tout entier.

Mais plus nous reconnaissons la puissance de l'idée, plus nous constatons qu'elle agit comme une fécondante chaleur qui fait fleurir et fructifier tous les germes qui se tiennent cachés dans l'homme, plus aussi nous ferons grande la responsabilité qui pèsera sur elle ; lui imputant les tendances de notre société, nous lui demanderons si, à toute heure, elle a donné une impulsion salutaire, un conseil éclairé, une direction droite, et si dans les enseignemeuts incessants qu'elle a fait entendre parmi nous, elle n'a point manqué à sa providentielle destinée. Nous l'interrogerons sévèrement ; car, après avoir été la gloire et la lumière durant les jours de paix, elle a dû être aussi l'arme de la défense à l'heure du combat ; et dans le naufrage qui nous menaçait, elle devait briller comme un phare, nous montrant l'écueil et dirigeant notre marche.

Et quand, posant cette question, nous considérons attentivement le mouvement d'une partie de la Littérature, ne sommes-nous point forcés de répondre, qu'abandonnant sa mission protectrice, la Littérature de nos jours s'est servie de sa puissance pour activer, par sa complicité, le mouvement destructeur de toutes choses qui vient de se manifester. Fuyant le poste avancé qu'elle devait défendre, la sentinelle de tous les intérêts moraux a déserté, et par sa trahison la car-

rière de civilisation progressive que devait fournir le genre humain a été interrompue.

Toutes les forces ont été concentrées vers le même but : ébranler les colonnes qui soutenaient l'édifice sous le toit duquel nous devions vivre heureux. Semblables à l'oiseleur qui tend ses filets, les Lettres ont tendu autour de nous un réseau dans lequel nous devions tomber un jour.

Assimilant les règles du goût, vérités formulées en immuables axiomes, aux formes et aux institutions qui s'élèvent et qui s'écroulent au milieu des secousses révolutionnaires, l'esprit nouveau commença ses attaques par une suite de campagnes entreprises contre les traditions les plus incontestées, sous l'influence desquelles avaient fleuri les Lettres de tous les peuples et et de tous les âges.

Rappelons-nous ces temps. Une révolution venait de passer sur la France, révolution si terrible qu'elle avait touché à toutes les formes de la société, — qu'elle n'avait rien laissé dans le cœur des hommes qu'elle n'eût remué. Après avoir, comme dit un écrivain célèbre, *dressé l'échafaud à l'abri de la tente, et mis la hache sous la garde du glaive*, elle avait fatigué le pays de sa terreur, comme Napoléon sut le fatiguer de sa gloire; — et après d'effrayantes commotions, elle l'avait laissé haletant, se reposant un instant dans la monarchie.

Quelle action ne devait point avoir sur une société qui venait d'assister à ces cataclysmes successifs la parole de ceux qui, sceptiques dans leurs doctrines, allaient faire monter le doute qui régnait dans les masses, au point de vue politique, dans les régions de la Littérature. Au lieu de raffermir le terrain qui tremblait sous nos pieds, nous vîmes les novateurs l'ébranler encore. En vain des voix éloquentes montraient la

véritable route. La France ne les suivait point ; — elle marchait derrière les hommes qui, profitant des instants de répit que le besoin de repos, ressenti dans les masses, laissait à la Littérature, s'emparaient, eux, de la pensée révolutionnaire et la faisaient entrer dans la république des Lettres.

Cette pensée se résumait tout entière dans une tendance générale vers le doute, dans une haine implacable contre le principe d'autorité, une complaisance facile envers les passions humaines et les égarements qui en sont la conséquence.

Ainsi, tandis que d'un côté les aptitudes du cœur étaient négligées, un effort suprême était fait à tous les degrés de l'échelle littéraire pour surexciter le levain matériel de l'homme, de manière à faire reculer partout le principe derrière le fait, l'idée derrière la chose. La philosophie, éprise d'un panthéisme latent ou avoué, rajeunissait les formules usées de l'erreur, en les empruntant aux écoles allemandes. Désavouant peut-être les excès repoussants des écrivains de la fin du dernier siècle, elle essayait d'ouvrir une voie entre un appel fait aux sensations de l'homme et les préceptes d'une religion qui, combattant ouvertement les sens, reporte toutes ses ardeurs vers une félicité à venir. Mais souvent dans ce chemin, tracé à mi-côte entre la vérité et l'erreur, les horizons s'ouvraient pour laisser entrevoir d'irrésistibles séductions. Les conseils de prudence et de modération étaient alors impuissants pour contenir des ambitions et des convoitises allumées dans le cœur d'adeptes auxquels on annonçait que le plaisir est le véritable lien qui unit l'homme à l'existence. D'autres encore, logiciens plus hardis et plus audacieux, proclamant le matérialisme dans toute sa nudité, déchiraient la charte des droits et des devoirs que la morale concède et impose à l'humanité. Là, des

cœurs mal faits, appliquant l'envie à l'impossible, rêvaient, dans leurs égarements, non-seulement des égalités irréalisables, mais encore des harmonies contre lesquelles les passions et les instincts de l'homme ne cesseront de lutter.

Tel nous apparaît le mouvement qu'une partie de l'école philosophique imprimait à la société française. Plaçons maintenant en regard de cet enseignement les exemples que l'histoire lui proposait.

On a souvent remarqué que c'est une tendance de l'esprit humain de diriger ses recherches vers les travaux historiques aux époques de grande transformation sociale. On dirait que l'homme éprouve dans ces moments comme un besoin de demander son chemin aux générations qui l'ont précédé. Il semble, d'ailleurs, que le spectacle des faits et le contre-coup des événements le porte naturellement vers l'étude des causes et des principes qui les ont enfantés. Notre siècle est resté fidèle à cette loi ; mais si le nombre des œuvres historiques est grand de nos jours, si la Littérature française s'est enrichie d'une série d'ouvrages où la science le dispute au mérite de la forme, force nous est aussi de reconnaître que bien clair-semés sont ceux où l'idée philosophique a été mise en regard des événements. Le plus souvent l'histoire a retracé nos annales comme une suite de conséquences fatales qu'elle a constatées sans blâme et sans louange. Nous ne voyons plus, comme à l'époque de Bossuet, à chaque nœud du récit quelque principe fortement posé revenir frapper le temps et comme marquer les heures. L'historien n'est plus que le courtisan complaisant des vicissitudes de l'humanité, et il montre une bienveillance égale aux choses et aux principes qui, après s'être successivement combattus, se sont tour à tour renversés. Mais souvent aussi, il descend lui-même dans l'arène des partis, et sa voix

fait retentir à nos oreilles l'apologie du crime ou l'apothéose des assassins; l'histoire, qui devrait luire devant l'humanité comme une colonne de feu pour guider les nations, n'a pas craint de devenir la torche incendiaire qui pouvait brûler le monde. C'est elle qui, applaudissant aux sanguinaires excès qui ont obscurci la gloire de notre France, est venue exciter les masses à des luttes fratricides et à de nouveaux bouleversements.

Avec quelle autorité pouvaient se produire, en présence de ces irrésistibles appels faits aux passions de l'homme, ces faibles accords de poésie qui célébraient encore l'amour de la vertu et de l'idéal ? — Voix perdues au milieu de la tempête. — Ici d'ailleurs, comme partout, nous retrouverons une école rivale. Elle aussi aura oublié que le poëte ne doit chanter qu'aux accords d'une lyre, dont chaque note sera l'écho des plus intimes croyances du cœur. Réfléchissant dans ses images, dans ses enthousiasmes, les brûlantes passions qui fermentent dans le cœur des hommes du XIXe siècle, alors qu'elle ne les appellera point ouvertement à la sensualité, elle ne les entretiendra que des croyances qu'elle n'a plus, que des illusions qui lui manquent, ou que des lassitudes qu'elle ressent.

Voilà donc la Philosophie, l'Histoire et la Poésie marchant d'un même pas vers le même but. Voilà les défenseurs naturels des grands principes sociaux qui tournent leurs armes contre la société elle-même. Que demander maintenant aux troupes légères, si le gros de l'armée abandonne ainsi le combat ? Quel secours pourrons-nous prétendre de la Littérature dramatique ou des romans dans lesquels vont se refléter d'une manière plus vive, tous les faux principes qui sont en circulation dans les masses ? Car, si la Littérature a son action sur le monde, le monde lui aussi a son ac-

tion sur la Littérature. Tandis que d'un côté le dogme est donné, de l'autre il se fait dans la société un travail qui n'est que la mise en action des idées qu'elle renferme. Lorsqu'ici nous voyons la cause, là nous voyons l'effet. Dans ces œuvres légères si propres à l'attaque, l'esprit français deviendra l'expression de la pensée du siècle. Elle se montrera surtout avec aisance et facilité dans les romans, qui joueront dans cette guerre un rôle inconnu jusqu'à nous. Elle sera le pivot sur lequel tournera le sujet de l'écrivain; tout sera sacrifié à la faire triompher. Si jusqu'ici le théâtre et le roman ont conseillé ou amusé les hommes en puisant des enseignements dans les infortunes, les grandeurs, les vertus, les fautes ou les ridicules du genre humain, nous allons les voir se donnant la main pour les corrompre, en faisant l'apologie de la débauche élégante, de la bassesse des sentiments dissimulés par la grâce de la forme et de l'incrédulité politique et sociale. Toutes les idées vraies seront faussées; toutes les conditions du beau seront changées, comme si le beau ne puisait point dans la vérité, dont il est la plus haute puissance, un caractère de durée qui défie toutes les innovations. — Ce sera chose nouvelle et attrayante pour les écrivains engagés dans ce mauvais sentier que de découvrir des charmes inconnus à la laideur. Ce sera chose ingénieuse que de reconnaître que, sous le vice et la débauche se cache encore la chasteté; que le crime peut bien garder aussi quelque probité ou la fange exhaler quelque parfum. Et ce sera chose systématique chez eux, et plan arrêté d'avance, d'attaquer tous les modèles que l'humanité considère encore avec foi, amour et reconnaissance, et de présenter à son adoration et à sa convoitise la puissance de l'or et la satisfaction de toutes les passions.

Dans cette croisade déloyale, entreprise contre tous

les soutiens de la société, remarquons surtout cette guerre plus spécialement déclarée aux représentants du principe d'autorité les plus augustes ou les plus humbles. La plume qui les flagelle les montrera sans cesse aux prises avec les passions humaines, aux entraînements desquelles elle les fera succomber, et travestissant leur véritable caractère, elle les dégagera de tout le prestige qui les environnait, pour les livrer au ridicule, à la haine ou au mépris.

Et en regard de ces tableaux chargés de couleurs fausses ou exagérées, les caractères que la pénalité de nos codes flétrit et que de tout temps la morale publique a repoussés avec dégoût, nous seront dépeints comme étant les victimes d'une combinaison machiavélique dont la société tout entière sera complice. Une législation inique, une fausse distribution des biens d'ici-bas, seront les seules causes de leurs crimes, et chaque honnête homme sera en définitive conduit à conclure qu'il porte sur sa tête une partie de la responsabilité et de la honte qui pèse sur l'organisation vicieuse du genre humain.

Bientôt la lutte, resserrée jusqu'ici sur le terrain des principes généraux, va étendre son mouvement, multiplier ses champs de bataille, et formuler un enseignement philosophique, politique et industriel, qui proposera de modifier la base sur laquelle la société a reposé jusqu'ici.

A la prédication des libertés déjà conquises et des affranchissements obtenus, on ajoutera la prédication de l'affranchissement du corps; après avoir reconnu l'union indissoluble de ce dernier avec l'âme humaine, on nous dira qu'il y aurait folie ou cruauté à réclamer la liberté absolue de l'un sans exiger celle de l'autre, et la nécessité d'abolir cette double servitude sera proclamée. Puis des logiciens plus subtils encore, reniant

la supériorité de l'esprit sur la matière, nous entretiendront avec complaisance des influences puissantes de cette dernière. Ils nous diront que l'esprit s'énervant dans un corps flétri, la satisfaction des appétits et des jouissances matérielles doit être notre première sollicitude. Etalant à nos regards le spectacle déchirant des maux qui sont le partage de l'humanité, ils nous montreront ses gémissements prolongés montant inutilement vers le ciel, les enseignements consolateurs mis à la portée de l'homme, insuffisants pour réparer cette chute corporelle et propager la doctrine étrange d'une réhabilitation toute puisée dans les plus mauvaises passions de notre nature, jusqu'au jour où, obéissant enfin à cette impulsion criminelle, la société, soulevée dans sa partie la plus souffrante et la plus éprouvée, poussera un cri menaçant non-seulement de liberté, mais encore de vengeance.

Eh quoi, c'est la Littérature, génie de paix et de civilisation qui, prenant en main la défense d'une décevante doctrine, fait à la haine et à la convoitise des uns cet appel néfaste ? C'est elle qui affaiblit les croyances que le peuple conserve encore, et qui l'aident à supporter ses douleurs ? C'est elle qui, voulant régénérer le monde, réparer toutes les inégalités, adoucir toutes les misères, et faire fleurir le calme et la justice, déchaîne tous les désirs, et livre le monde à toutes les ambitions surexcitées par ce mirage trompeur ?

Elle a donc oublié que l'âme humaine ne saurait rencontrer dans la satisfaction brutale de ses passions, ce bonheur absolu vers lequel elle éprouve une invincible tendance en vertu de son origine céleste ; et elle paraît ignorer que, semblable à ce tonneau de l'enfer des païens, que l'on remplissait sans cesse et qui restait toujours vide, le cœur humain trouve dans la

réalisation matérielle de ses désirs les plus impérieux, une déception qui devient le germe d'un nouvel et plus irrésistible entraînement !

Ce serait une tâche trop laborieuse que d'analyser ici les œuvres qui ont été empreintes de ce caractère. Mon intention était simplement d'exposer dans un rapide examen, les points de contact qui ont existé entre les idées propagées par la Littérature contemporaine et celles que l'école qui se dit socialiste aujourd'hui, a présentées à l'humanité.

Mais cette pensée serait stérile et incomplète. C'est peu d'indiquer le mal, il faudrait savoir proposer le remède ; il faudrait pouvoir montrer à quels principes ramener les écrivains égarés, auteurs parfois involontaires du grand scandale moral signalé. Car il est une autre doctrine dans le monde qui s'est, elle aussi, préoccupée exclusivement du bonheur de l'humanité ; qui, frappée des maux qui naissaient sous ses pas, a envisagé avec amour la destinée de l'homme.

Cette doctrine renferme tous les principes qui sont nécessaires à l'équilibre des sociétés et au développement le plus étendu de l'esprit humain. La première, elle nous a appelés aux douceurs de la liberté ; la première, elle nous a réunis en nous nommant du nom de frères, et en nous ouvrant, pour nous régénérer, la voie sublime du repentir et de la résignation ; seule, elle nous a montré dans l'avenir la réparation de toutes les inégalités d'ici-bas.

Qu'il y a loin de la beauté de cet édifice philosophique sous lequel le monde fatigué dans l'antiquité par le principe de la force et de la violence, est venu s'abriter et se reposer, — à ce champ ouvert à toutes les tentations de la jouissance et de la satisfaction illimitée !

Combien meilleur conseiller de l'homme fut celui

qui, tenant compte des aspirations absolues qu'il ressent, lui en montra la réalisation complète dans sa destinée future! et qu'il fut aussi ami intelligent et passionné des hommes, celui qui, leur donnant une loi d'obéissance et leur imposant la nécessité d'asservir la matière à l'esprit, leur donnait, par là même, un dogme politique et littéraire plein de paix et de civilisation!

C'est à la défense de cette loi sacrée qu'il est important d'appeler la Littérature actuelle.

Saisissant dans leurs ramifications étendues les conséquences qui découlent des grandes vérités chrétiennes, je voudrais que l'armée littéraire tout entière prît à tâche de réparer les maux qui ont été la suite de ses entraînements, et que, s'inspirant des saintes croyances de notre patronne Clémence Isaure, elle vînt, par une résistance héroïque sur les barricades des idées, faire oublier qu'elle fut complice un jour d'un mouvement destructeur.

Celle qui dans son cœur gardait la foi vive, celle qui appelait à une même fête les poëtes qu'elle aimait à couronner et les pauvres qu'elle aimait à nourrir, ne nous disait-elle pas, par son institution prophétique, que la Littérature doit, d'un œil vigilant, suivre les destinées du peuple, calmer ses souffrances et le ramener de ses égarements? et ne nous disait-elle pas encore, en mettant ses Fleurs sous la protection de la Religion, que les Lettres doivent réfléchir dans leur action ces grands principes de morale, hors desquels la société ne saurait trouver ni progrès ni bonheur?

Appelé par vous, Messieurs, à servir la cause qui fut celle de Clémence Isaure, je crois de mon devoir de lui engager ici solennellement ma foi.

S'il suffisait, pour être digne de porter son drapeau, d'un dévouement sans bornes, je trouverais dans

ma conscience de quoi suppléer à mon peu de mérite ; mais votre présence dans ce sanctuaire proclame bien haut qu'il faut à toutes les ardeurs de la conviction, unir encore le talent et le génie. Je ne saurais donc avoir la confiance de combler le vide qu'a laissé parmi vous le Mainteneur honorable dont vous venez d'entendre un éloquent éloge. Je me borne à nourrir l'espérance qu'un jour viendra où, conseillé par vos sages exemples, je sortirai du rang de simple soldat, et mériterai sur le champ d'honneur la récompense que vous venez de me décerner.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. FERNAND DE RESSÉGUIER;

Par M. l'Abbé SALVAN, Modérateur.

MONSIEUR,

Vivement impressionnée par le discours qu'elle vient d'entendre, l'Académie ne peut que s'applaudir elle-même de vous avoir appelé à partager ses travaux. Sans être encore initiée dans les secrets de votre âme, elle pressentait ce qu'il y avait en vous de noble, d'élevé, de généreux; vous venez de réaliser toutes ses espérances, et ce que vous lui donnez aujourd'hui, la rend déjà heureuse de tout ce que vous pourrez lui donner encore. Le nom que vous portez, et qui se rencontre entouré de tant de gloire dans nos annales académiques, vous imposait des devoirs que vous avez su remplir avec une fidélité qui vous honore. En entrant dans le sanctuaire d'Isaure, vous vous trouvez en quelque sorte au sein de votre famille. Loin de vous, des souvenirs; près de vous, un gracieux modèle, viennent, par une fraternité littéraire, resserrer les liens si doux que la nature a déjà formés.

Sans doute vous aviez reçu d'inestimables dons; mais les soins paternels qui ont été prodigués à votre première jeunesse, en développant toutes ces belles qua-

lités de l'esprit et du cœur, vous préparaient un brillant avenir. Une mère attentive à seconder les heureuses dispositions que le ciel vous avait départies, vous initia elle-même à toutes les beautés de cette langue rivale de la nôtre, et qui a produit le plus beau peut-être des Poëmes épiques des temps modernes, le Paradis perdu de Milton.

Obéissant à une voix qui vous est si chère, vous quittâtes alors votre patrie; et l'université de Prague vous compta, à peine âgé de dix-sept ans, au nombre de ses élèves les plus distingués; les examens publics que vous soutîntes en langue allemande, en attestant les connaissances variées que vous aviez acquises en une seule année dans la littérature de cette nation, étonnèrent tous vos rivaux.

Une nouvelle carrière s'ouvre devant vous; celle de la diplomatie. Attaché pendant sept années à l'ambas sade d'Autriche près de la cour de Naples, vous pûtes vous approcher des hommes les plus distingués que possédait alors l'Italie dans ses villes les plus florissantes; et lorsque la cour de Turin vous donna, à l'âge de vingt-quatre ans, une distinction flatteuse, elle voulut reconnaître un mérite qui éclatait de toutes parts, et rendre hommage aux sentiments religieux dont vous avez hérité de vos ancêtres.

Des bords riants de l'Italie, vous fûtes tout à coup transporté au milieu des froides contrées du Nord. Votre titre de Secrétaire de légation à Berlin, vous fit pénétrer dans les pensées les plus intimes de la politique de toutes les cours de cette partie de l'Europe. En jetant les yeux sur les combinaisons diverses qui pouvaient diviser ou unir certains gouvernements européens, vous mesurâtes toute la gravité des circonstances. Votre situation devenait délicate; vous alliez vous trouver dans une opposition malheureuse avec vos affections

et votre patrie. Conduit alors par un de ces sentiments généreux qui décèlent une âme profondément honnête, vous envoyâtes votre démission, heureux de sacrifier votre avenir à votre patriotisme.

Après treize années d'une longue absence, vous êtes venu réjouir le foyer paternel. Il nous est permis aujourd'hui de nous mêler à ces douces joies de la famille. Appelé à partager désormais nos travaux, vous pourrez nous parler de vos impressions de voyage, et de cette histoire, et de cette littérature étrangère dont vous connaissez toutes les richesses.

Ami consciencieux et éclairé du vrai et du beau, vous venez de flétrir, dans un langage plein de verve et d'énergie, cette mauvaise littérature qui, au mépris du goût, des traditions et des règles, voudrait anéantir dans une ruine commune tout ce qu il y a de grand, de juste et d'honnête.

Tout en partageant vos craintes et vos douleurs, il nous sera permis d'espérer encore que la Littérature, éclairée sur ses véritables intérêts, saura accomplir la belle mission que le ciel lui a donnée, celle de guider l'esprit humain dans la recherche de tout ce qui peut conduire la société à une amélioration morale et intellectuelle tout ensemble.

Vous venez de nous dire que dans vos lointains voyages, vous avez rencontré partout sur vos pas, et dans l'Italie et dans l'Allemagne littéraire, le souvenir des Jeux d'Isaure. Ainsi sur la terre étrangère avez-vous pu respirer le parfum des fleurs qui croissent dans la patrie.

Si dans les relations de l'amitié que vous avez dû conserver encore au milieu des belles contrées que vous avez parcourues, vous annoncez à ces hommes qui n'ont pu vous connaître sans vous aimer, qu'à votre retour, Isaure vous a ouvert les portes de son sanc-

tuaire, et qu'elle a inscrit votre nom sur la liste de ses gais Mainteneurs, notre Académie leur apparaîtra digne encore de sa renommée ; et si, comme nous ne saurions en douter, elle acquiert à leurs yeux un nouveau mérite, ce mérite vous appartiendra tout entier.



ÉLOGE

DE M. DESCLAUX,

Lu en Séance publique, le 28 Mai 1849,

Par M. Jules DE RESSÉGUIER, un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

Le principe protecteur de toute institution humaine, c'est l'union et la réunion; c'est ce qui fait l'industrie et le commerce; ce qui fait l'armée; ce qui fait la famille; ce qui fait l'Académie, autre famille, dont chaque membre est comme un enfant adopté, un frère de cœur, un parent de l'intelligence.

Et voilà pourquoi lorsque la mort enlève à l'Académie un de ses membres, elle prend le deuil, et fait entendre des paroles solennelles de regrets et d'éloges pour exprimer hautement sa douleur, et justifier en public le choix qu'elle avait fait dans ses délibérations particulières.

C'est ce juste et dernier hommage que je suis aujourd'hui chargé de rendre à la mémoire du Magistrat notre confrère, qui vécut une longue vie pour les graves devoirs et les saints exemples; une vie trop courte pour l'Académie.

Je raconterai cette double vie: — le récit sera simple,

et paraîtra exagéré ; — il sera vrai, et paraîtra flatteur. Une existence aventureuse prêtera peut-être quelquefois sa physionomie romanesque à l'histoire toujours scrupuleusement fidèle.

Pour l'homme dont la carrière a été noblement parcourue, dont chaque pas a été un pas en avant vers le devoir, la biographie la plus exacte est le plus parfait éloge; et lorsque les faits sont plus éloquents que les réflexions, c'est à eux qu'il faut donner la parole.

PIERRE-BRUNO DESCLAUX naquit en 1784, à Villefranche-de-Rouergue : cette origine est déjà d'un bon augure; de nombreux et glorieux exemples nous prouvent que les hommes remarquables naissent facilement dans ce pays.

Il fit, comme on dit, de bonnes études; ce qui ne prouve rien : les maîtres et les livres développent l'intelligence sans la donner. — Honneur au vieil enseignement ! — Honneur à ces langues qu'on appelle mortes et qui renferment les idées vivantes ! Mais il ne suffit pas d'en savoir les sons et le mécanisme, il faut en comprendre le sens, l'harmonie et les images. — On peut avoir parfaitement appris le français, le grec, le latin, et être un sot en plusieurs langues, si les dons naturels n'ont pas été accordés. — Notre écolier eut tout en partage : maîtres, livres, intelligence; et l'étude développa rapidement tout l'esprit que la nature lui avait prodigué.

La noble profession du barreau tenta son cœur et son amour-propre; son cœur, par le bien qu'il y pouvait faire; son amour-propre, par le pressentiment des succès qu'il y devait obtenir.

Il fut reçu avocat à Toulouse avant d'avoir atteint sa vingt-unième année; et sans perdre un moment, il revint, avec sa tête blonde et sa robe noire, essayer ses arguments, sa voix, son geste au tribunal de sa ville natale.

Il débuta heureusement; et pour mériter le bonheur de cet heureux début, il plaidait, il écoutait, il travaillait, et recherchait les occupations utiles à cette jeune époque de la vie où l'on court vers les distractions frivoles; il donnait de sages conseils à cet âge où ordinairement on a tant besoin d'en demander.

Bientôt la ville natale, le Tribunal de 1re instance, les petits succès, les petits procès ne lui suffirent plus : il voulut aller plus loin et plus haut! Mais de quel côté? — quel chemin prendre? — où aller?... Il ne fut pas longtemps incertain, et vous ne l'êtes pas non plus. Paris l'attira; pourquoi? parce que Paris attire; Paris, cet insolent seigneur suzerain, ce grand accapareur de toute distinction, s'empara de lui. Résistant aux enivrements de la ville folle, il se livra aux enseignements de la ville studieuse; son jeune cœur déjà savait entendre la voix qui dit : Je donne la gloire; et non pas celle qui dit : Je promets le plaisir.

Il fut admis, en 1808, au nombre des avocats à la Cour de cassation et au Conseil des prises. Il se posa sur ce nouveau terrain avec avantage; sa parole grandit sur un plus grand théâtre. Il plaida; il gagna la cause des autres, et gagna la sienne aussi, c'est-à-dire, sa réputation d'homme de talent.

Désigné comme tel, l'Empereur l'envoya en Illyrie pour concourir à l'organisation de ces provinces conquises. Il s'acquitta de cette mission avec tant d'aptitude et de zèle, que, dès la première année, il fut nommé Procureur général près la Cour d'appel de Laybach, dans ce même pays qui avait été l'Italie, qui avait été

l'Autriche et qui était la France. Il y fut même élevé au rang des membres du Gouvernement, avec les baron Dunoyer et duc de Raguse ; et y exerça, à divers titres, une puissante et sage autorité jusqu'au moment où ces provinces furent rendues, par des traités, au Souverain qui, par des traités, nous les avait cédées. Il n'abandonna pas ce pays ; mais ce pays l'abandonna : — vous le voyez, Messieurs ; ce n'est pas moi qui fais des antithèses ; ce sont les événements.

C'était en 1814, époque des grandes commotions de l'Europe, où le Gouvernement de la France fut changé, et sa magistrature reconstituée. M. Desclaux continua sa carrière, et en quelque sorte la recommença. Il vit ses attributions se succéder sans règle, et l'ordre hiérarchique singulièrement, capricieusement interverti. De Procureur général à la Cour d'appel de Laybach, il devint Conseiller à la Cour royale d'Amiens ; — puis, Avocat général à la même Cour ; — ensuite, Procureur du roi à Châteauroux. — Président de chambre en Corse ; et rentrant enfin dans la France continentale et dans le ministère public, il fut Procureur général à Colmar, jusqu'aux trois révolutionnaires Journées qui engloutirent la Restauration, et fermèrent pour lui la carrière de la magistrature.

L'imagination se fatigue à le suivre pendant vingt ans dans toutes les fonctions qu'il a remplies et toutes les contrées qu'il a parcourues.

C'était le savant, attaché à des Comités d'instruction publique ; — c'était l'administrateur, appelé au sein du Conseil d'État pour l'examen de projets d'améliorations spéciales ; — c'était l'homme politique, nommé président de Colléges électoraux.

Et partout sa parole proclamait les devoirs sacrés de la religion, et les principes d'une sage liberté.

Lorsque, chef du parquet, dans les audiences solennel-

les, il s'adressait aux jeunes avocats, et leur recommandait d'être simples dans leur vie, austères dans leurs mœurs; de n'entrer dans les luttes du barreau qu'avec des armes loyales; de ne triompher que par le droit et jamais par la ruse; de combattre enfin avec vaillance et courtoisie; c'est comme s'il leur avait dit : Faites ce que je fais, et soyez ce que je suis.

Ce qu'il était, Messieurs? Il était homme de bonne volonté, homme d'énergie, homme de devoir; et il faisait céder les plus doux instincts de son cœur aux rigoureuses obligations de sa charge. — Par nature il excusait; — par devoir il accusait; et on l'entendit lui-même exprimer l'effort de cette double situation dans ces éloquentes paroles prononcées en audience publique :

« Nous jurons, disait-il, nous jurons devant Dieu et devant vous, Magistrats, d'employer tout notre zèle, toute notre activité et tous nos moyens pour découvrir les coupables; nous jurons de déployer contre eux toute la force de la loi; mais nous jurons également de courir avec la même ardeur à la découverte de l'innocence, de soutenir ses droits avec toute l'énergie de notre caractère, et de repousser toute suggestion, toute délation que l'esprit de parti pourrait faire naître.

» Puissions-nous par nos efforts communs atteindre sans obstacle le but qui nous est indiqué; puissions-nous concourir à cicatriser les maux passés, et assurer la gloire du Royaume! » — On disait Royaume alors, Messieurs, on dit aujourd'hui République; mais l'on dira toujours France et Patrie!

Une grande transformation s'était opérée dans l'État; une dynastie nouvelle avait pris la place de la dynastie ancienne. M. Desclaux se trouvait alors sans emploi, et ne faisait ni une démarche ni un vœu pour en obtenir.

Il ne put cependant pas échapper à sa réputation, et à l'impérieux besoin qu'il avait de se rendre utile. Appelé en Belgique, il y fut nommé Professeur de droit à l'Université; et dans ce royaume voisin, comme partout, il fit honneur à la France. Du haut de sa chaire il répandit des lumières beaucoup, mais pendant peu de temps. Une grave affection à la gorge ne lui permit plus de porter publiquement la parole; — l'éloquence avait fatigué sa voix.

C'est alors qu'il se décida à regagner pour toujours son pays, le pays du berceau, le pays qu'on aime; et où le corps vieilli se ranime en respirant l'air qu'on a respiré dans sa jeunesse. — Il s'établit à Toulouse; et vous savez quel unanime empressement accueillit son retour. Admis immédiatement au tableau des avocats de cette ville, on entendit un de nos célèbres compatriotes, Bâtonnier de l'ordre (1), dire dans une séance solennelle, qu'il était « heureux de pouvoir rendre en public un sincère hommage au noble caractère, aux lumières, au profond savoir de celui que le barreau de Toulouse comptait avec orgueil au nombre de ses membres. »

Chaque importante institution de cette généreuse cité lui offrit à l'envi une flatteuse adoption.

Notre Société d'agriculture, composée d'hommes si remarquables, voulut un homme remarquable de plus. M. Desclaux fut reçu dans ce corps savant et en devint Vice-président.

Il y développait de sages théories, dont il faisait l'expérience sur ses propres domaines, peu à peu, avec mesure, gardant en agriculture ce juste et fécond milieu, où la prudence marche entre le sommeil de la rou-

---

(1) M. Gasc.

tine et les rêves du progrès. On le voyait, dans son zèle désintéressé, mettre une activité ardente à améliorer la position des ouvriers qu'il employait; une activité paisible à perfectionner la culture du sol qui lui appartenait; et là, retiré, respecté, aimé, il goûtait, après tant de voyages, le bonheur d'être chez soi, et de faire du bien chez soi.

Comme lui, Messieurs, finissons-en avec les courses lointaines et les fonctions publiques. Quittons l'Administrateur, le Professeur, le Magistrat, et cherchons l'Homme de lettres; il nous sera doux et facile de le trouver.

Dans sa propre maison, auprès d'une femme aimable, instruite et laborieuse, il élevait lui-même ses enfants. Il donnait à son fils des leçons de latin; à ses filles des leçons d'histoire; à tous, des leçons de morale et de religion; et le livre étant fermé, la leçon inaperçue, mais réelle, continuait encore par la causerie, cette causerie variée, charmante, solide, dont plus que personne il possédait le secret.

Il avait passé une partie de sa jeunesse sur les bords de l'Adriatique, et se plaisait à dire Venise, ses fêtes, ses amours, et les octaves du Tasse chantées par les Gondoliers.

Il avait passé une partie de son âge mûr sur les bords du Rhin, et aimait à rappeler les souvenirs du fleuve, ses bienfaits, ses dangers, ses croyances, ses victoires françaises et ses légendes allemandes.

Il avait habité la Corse; et en peignant les mœurs de ce pays, ses générosités, ses vengeances, ses héros, ses brigands, il trouvait un naïf plaisir à raconter ses propres aventures. — En voici une; elle est fort connue; je la cite cependant; j'en choisis le récit le plus court, et je l'abrége :

« M. Desclaux s'étant égaré, le soir, aux environs

de Bastia, rencontra un homme armé jusqu'aux dents, et d'un aspect sinistre. Il fallut bien pourtant qu'il lui demandât sa route. Cet homme mit beaucoup d'obligeance à le bien conduire. — Arrivé à la vue de la ville, « Voici votre chemin, lui dit-il ; mais je n'irai pas plus loin. Vous ne seriez peut-être pas aussi généreux envers moi, que je l'ai été envers vous. Je suis un tel, que vous avez fait condamner à mort ! » — Comme M. Desclaux paraissait ému, — « Je ne vous en veux point, répartit son guide, vous avez fait votre devoir ; mais ma vengeance est pour les témoins qui m'ont fait condamner ; » et montrant sa carabine : « Soyez sûr qu'ils me le payeront. » — Après ces mots, le bandit disparut dans un makis, au milieu des myrtes, des laurier-tins et des bruyères qui couvrent une partie de l'île. »

M. Desclaux amusait ainsi ses enfants par une suite d'intéressants récits. Il savait une foule de bonnes et étranges choses. Ses pittoresques entretiens ressemblaient à ces ouvrages illustrés, où les gravures et les images placées à côté du texte, viennent au secours de la mémoire. — La vertu qu'il enseignait, il la pratiquait ; — le tableau qu'il expliquait, il l'avait vu ; — le pays qu'il décrivait, il l'avait parcouru : — sa conversation était, pour ainsi dire, voyageuse comme sa personne.

Il avait l'art de causer ; cet art tout français, qui à demi-voix, à demi-mot, fait tout entendre sans tout exprimer.

Je me souviens de l'avoir rencontré une fois à Paris, chez un homme que nous nommions M. Pinaud, et qu'il nommait son frère : tous deux très-instruits, tous deux très-spirituels, tous deux Procureurs généraux, tous deux pareils.

Je ne sais plus précisément ce qui se dit dans cette visite ; mais je sais que jamais rien n'a été mieux dit.

Cela dura un quart d'heure ; et ce quart d'heure dure depuis vingt ans… dans ma mémoire.

Les ignorants prétendent que les savants sont ennuyeux. Ce propos de leur part n'est pas désintéressé et n'est pas vrai. — Les savants sont les plus aimables gens du monde, quand ils le sont et quand ils le veulent ; — quelques-uns, malheureusement, ne le veulent pas toujours. — La science qu'ils ont et qui leur a coûté beaucoup d'étude, leur fait dédaigner l'esprit qu'il ont aussi, et qui ne leur a rien coûté. — M. Desclaux était fort savant, et consentait à être fort aimable.

Trop occupé, ou peut-être trop modeste pour se livrer à la composition d'un grand ouvrage, il a cependant laissé un certain nombre de fort bons écrits : — des *études historiques*, — des *traités d'économie politique*, — des *traductions de plusieurs pièces du théâtre italien*, — et *quelques pensées, quelques maximes ;* genre qui convenait merveilleusement à la disposition tout à la fois grave et mobile de son esprit. — En réunissant ces fragments épars, on ferait un ensemble charmant, comme avec des fleurs on fait un bouquet, comme avec des perles on fait un collier ; — et pour assurer la grâce et l'élégance de cet arrangement, il suffit de le confier au soin de sa famille.

Il avait une telle faculté de pénétration, qu'on eût dit qu'il possédait, comme certains bergers des îles occidentales de l'Ecosse, le don mystérieux d'une seconde vue.

Et à ce propos, encore un trait de la vie de M. Desclaux :

Un jour il rencontra dans je ne sais quelle administration, un jeune homme très-bien né, très-bien élevé, travaillant avec une admirable facilité, mais ne laissant supposer à personne, et ne soupçonnant pas lui-

même vers quelle région et à quelle hauteur son esprit était appelé. M. Desclaux s'en aperçut ; et pénétrant tout à coup au fond de cette intelligence inconnue, il y découvrit pour la science des lois une aptitude extraordinaire : ce fut comme un éclair qui lui montra l'avenir. Il s'attacha de cœur et d'enthousiasme à ce nouvel ami ; il lui révéla son propre génie, lui indiqua sa véritable route, et ne le quitta que lorsqu'il l'eut forcé à entrer dans la magistrature. — Peu d'années après, ce jeune homme était... un des plus grands magistrats de France (1).

On a dit spirituellement à ce sujet, qu'il avait *inventé* M. Troplong. — Noble et précieuse découverte, dont il était fier ; car, plein de modestie pour lui-même, il avait beaucoup d'orgueil pour le succès de ses amis. — Ses amis, quelques-uns célèbres, tous très-distingués, témoignaient de sa propre distinction. Il y a toujours quelque petite chose de vrai dans ce proverbe : « *Dis-moi qui tu hantes.* » Ses amis s'appelaient Alexandre Soumet, le plus harmonieux de nos poëtes, et Charles Nodier, le plus ingénieux de nos conteurs ; aussi était-il secrètement atteint de poésie. — Il faisait les vers à merveille ; il les faisait pour son délassement, et aurait pu les faire pour sa gloire.

Il faut, Messieurs, que je cherche ici une couleur un peu mystique pour pouvoir peindre plus fidèlement celui que je voudrais vous représenter.

Il était vraiment religieux ; et c'est pour cela qu'il était poëte.

La religion est la poésie de la poésie ; — c'est la source d'où jaillit l'éloquence des prophètes ; le foyer

---

(1) M. Troplong, Premier Président de la Cour d'appel de Paris.

où s'allume la parole des apôtres; le souffle qui fait vibrer les cordes de la harpe de David.

Ecoutez la prière ; écoutez le chant des litanies, dont chaque courte phrase retombant sur la même plainte, forme un rhythme harmonieux.

Ecoutez le bruit du chapelet, qu'on récite à voix basse, grain par grain... j'allais dire vers par vers; *ave* par *ave*... j'allais dire strophe par strophe, tant il y a de douceur dans ce pieux murmure.

Oh! que l'oreille serait frappée et ravie d'une délicieuse musique et d'une ineffable poésie, si l'on pouvait traduire par des notes et par des paroles, les élans d'une âme qui prie!

Eh bien! Messieurs, cette intime mélodie, quand il priait, il l'entendait.

C'était une de ces heureuses organisations que produisent les heureuses contrées du Midi; une de ces âmes fortes et douces; fermes jusqu'à l'inflexibilité, et tendres jusqu'à la faiblesse. — Homme pratique et homme d'imagination, pensant comme un philosophe, aimant comme une femme, jouant comme un enfant, il passait subitement de l'étude à la rêverie, et s'enivrait du charme de toutes les voix, de toutes les couleurs, de tous les parfums de la nature.

C'est ce vague et amoureux instinct qui lui donna l'enthousiasme des arts, et lui fit tant désirer et tant mériter d'être élu par vous membre de cette Académie, qui vit ses premiers poëtes, comme les oiseaux, chanter dans des jardins; qui a la Religion pour symbole, — une Vierge pour patronne, — et dont le nom charmant rappelle les jeux et les fleurs.

L'Académie était sa pensée chérie, son ambition, son but, le rivage où après la longue traversée il voulait aborder; il y aborda; il le toucha, et le salua d'un

cri d'amour et de reconnaissance qui a retenti sous cette même voûte, et qui est consigné dans vos annales.

Mais ce cri fut le cri du soldat grec expirant en annonçant la victoire.

Cet homme vigoureux, qui avait supporté avec une si grande énergie tant de fatigues, n'avait plus même alors la force de supporter le repos.

Il s'assit peu d'instants au milieu de vous, et tout à coup ne reparut plus à vos séances. — Vous vous en étonniez ; — vous interrogiez ; — vous vouliez qu'on vous parlât de son retour ; on vous parlait de sa maladie, de son affaiblissement, de sa résignation, de sa piété angélique.

Les nouvelles qui vous arrivaient sans cesse, c'était des dangers ; — c'était des craintes..... Ce fut, hélas! bientôt une certitude!

Il ne vivait presque plus de cette vie ; il vivait déjà presque de l'autre ; — et les souffrances dénouant un à un tous les liens qui l'attachaient à la terre, il passa avec confiance des bras de sa famille dans les bras de Dieu !

Nous resterons fidèles à une si chère mémoire ; nous n'oublierons pas notre douleur ; mais nous la ferons taire un moment, en présence de celui qui partage nos regrets, et qui vient cependant pour les adoucir.

Et m'adressant à vous-même, Monsieur (1), qui allez remplir par vos talents le vide que la mort nous laisse, j'ose vous répéter : — Oui, la perte que nous avons faite est grande, et c'est à cause de cela que vous êtes choisi pour la réparer.

---

(1) M. Benech, Professeur à la Faculté de Droit.

Je me félicite d'être le premier à vous tendre la main, et à vous dire : — Vous nous appartenez ; vous êtes des nôtres ; venez à nous ; et venez-y en toute assurance ; car vous devez compter sur un suffrage de plus que tous ceux que vous avez obtenus : votre prédécesseur non-seulement vous a donné sa place, mais encore il vous a donné sa voix, lorsque mêlant votre nom à des noms immortels que vous ne me permettriez pas de nommer, et votre autorité à des autorités incomparables, il a invoqué un de vos propres écrits pour montrer le littérateur se complétant par le jurisconsulte, et cet heureux accord de la Science des lois et de la Science des lettres, qui se résume si parfaitement en vous, comme professeur dans vos leçons, et comme écrivain dans vos ouvrages.

J'en atteste ces studieux jeunes gens qui chaque jour battent des mains à votre parole, et ce public éclairé qui va vous entendre et vous applaudir.



REMERCIMENT

DE M. BENECH,

PRONONCÉ

En Séance publique, le 28 Mai 1849.

MESSIEURS,

En m'appelant à prendre la place de M. Desclaux, l'Académie m'a décerné un honneur auquel j'attache un grand prix, et je hâtais de mes vœux le moment où il me serait permis de vous en témoigner toute ma reconnaissance. Je chercherais vainement les titres qui m'ont valu cette haute distinction. Je ne puis l'expliquer que par le désir que vous avez peut-être éprouvé de faire succéder à un ancien magistrat, à un ancien professeur de droit (1), un professeur en exercice, par une grande indulgence, par un encouragement accordé à mon amour pour les Lettres, à mon dévouement pour l'instruction de la jeunesse, à mon culte pour votre institution.

Je fus séduit, dès mes premières années, par l'éclat

---

(1) M. Desclaux était procureur général près la Cour de Colmar, en 1830. Il fut plus tard nommé professeur de droit en Belgique. Sa santé ne lui permit pas d'occuper longtemps cette dernière charge.

de vos fêtes, de vos tournois et de vos fleurs ; je sentais profondément tout ce qu'il y a de noble, d'utile et de généreux dans votre société littéraire qui est, depuis plus de cinq siècles, l'ornement de notre cité et une des illustrations du Midi de la France. Je n'aurais osé prétendre alors au privilége de m'asseoir un jour à côté de vous, et la faveur qui m'y convie en ce moment est venue dépasser toutes mes espérances.

Cette faveur d'une association intime à vos travaux, considérable dans tous les temps, grandit encore à mes yeux, en présence de l'état dans lequel le monde se trouve placé. La mission des corps littéraires est, sans doute, utile à toutes les époques. Quelle mission plus sérieuse, en effet, que celle de discipliner et d'épurer la langue, de maintenir les règles du goût, de faire éclore les vocations par l'éclat des récompenses académiques, d'exercer enfin sur le mouvement de la Littérature un ascendant salutaire ! Mais lorsque les nations sont condamnées par la Providence à traverser le temps de leurs plus rudes épreuves; lorsque la tempête, prête à déchaîner toutes ses fureurs, bat le fondement, non-seulement des institutions politiques et civiles, mais encore le fondement des institutions sociales ; lorsque, selon l'image énergique et brillante du Poëte, *Ilion apparaît tout en feu, et Troie renversée de fond en comble* (1), alors, Messieurs, la mission des corps savants prend aussitôt de plus larges proportions ; elle s'élève au niveau du danger ; elle offre aux doctrines menacées le concours de l'action à la fois la plus efficace et la plus légitime. Dans de semblables conditions,

---

(1) Traduction de ces vers de Virgile :
Tum verò omne mihi visum considere in ignes
Ilium, et ex imo verti Neptunia Troja.
ÆNEID. liv. II.

le culte des Lettres, qui n'est autre chose que l'étude critique des divers chefs-d'œuvre de l'esprit humain, en mettant ces chefs-d'œuvre en relief, en les propageant, en faisant rayonner au loin les lueurs bienfaisantes qui s'en dégagent, vient directement au secours des grands principes sur lesquels la civilisation repose.

Parmi ces grands principes, la liberté, c'est-à-dire la faculté pour l'homme de remplir les devoirs que Dieu lui a commandés et d'exercer les droits qu'il lui a départis, le droit de propriété qui en est la conséquence, les liens indestructibles et sacrés qui attachent l'homme à son pays et à sa famille, occupent, sans contredit, le premier rang. Emanation de la divinité, essentiellement inhérents à la nature humaine dont ils constituent une partie intégrante, ils sont éternels comme leur auteur. Aussi, les plus grands génies les ont-ils constamment défendus, protégés et glorifiés, dans tous les temps, chez tous les peuples civilisés, sous toutes les formes du langage.

L'histoire littéraire de la Grèce nous offre, la première, des résultats dignes d'être médités Tantôt c'est Démosthène qui, vengeur de la liberté vaincue à Chéronée, lance la vérité comme la foudre sur la tête de l'oppresseur Philippe; tantôt c'est Thucydide qui, racontant la guerre du Péloponèse, nous montre la cause de tous les maux de son infortunée patrie, dans la fureur de dominer de quelques chefs de parti. A côté d'eux Platon jette un immortel défi au sensualisme, restitue et raffermit les droits du spiritualisme et se prononce contre toutes les formes de gouvernement trop simples ou trop absolues.

Expose-t-il son système du droit de propriété ? Dans sa *République*, l'illustre philosophe propose, il est vrai, la communauté des biens et l'absorption des personnalités individuelles dans l'être collectif qui est l'État.

Mais ne perdons pas de vue que ce système, il le propose pour une cité nouvelle, ou un peuple vierge à constituer, pour une république imaginaire, pour une république où la politique se confond entièrement avec la morale. Aussi, lorsque dans *ses Lois*, il descend des hauteurs de l'idéal à un état pratique, lorsqu'il écrit pour l'humanité telle que Dieu l'a faite, non pour l'empirée, alors le disciple de Socrate ne reproduit plus les mêmes théories; il admet alors l'inégalité des fortunes privées, si bien qu'il applique toute son économie législative à un peuple divisé en classes graduées sur la différence des patrimoines (1).

C'est à ce dernier ordre d'idées qu'Aristophane donne toute son approbation, quand il crible de mille traits (2) la communauté de biens dont nous venons de parler, communauté rigoureusement possible pour des esclaves, moralement et sérieusement impossible pour des hommes libres. Ce que le spirituel satirique combat à outrance avec l'arme du ridicule, Aristote le ruine avec l'autorité de son irrésistible logique. Il démontre victorieusement dans sa *Politique* (3), que vouloir établir l'unité absolue et abolir la propriété, c'est abolir la société qui est essentiellement composée de multitude et de diversité, c'est détruire l'œuvre de la Providence, qui, en donnant à l'homme des passions généreuses, a voulu leur développement. Or, que deviendraient ces passions, l'activité, l'émulation, la bienfaisance surtout, si la propriété privée était anéantie, si l'individu, absorbé ou effacé dans la grande unité de l'État, n'était plus qu'un agent mécanique des volontés ou des besoins de celui-ci?

---

(1) Voir M. Cousin dans sa traduction de Platon. — *Des Lois*. — *Argument*.

(2) L'Assemblée des femmes.

(3) Liv. II.

Ainsi, les plus beaux génies de la Grèce militent tous en faveur d'une sage liberté, et, comme conséquence naturelle et nécessaire, en faveur du droit de propriété.

Rome ne nous apparaît ni moins grande ni moins libérale ; elle se personnifie tout entière dans Cicéron, ses doctrines et ses combats. Quel génie, Messieurs, et en même temps quel patriotisme ! Appelé à conduire le vaisseau de l'État au milieu des plus terribles orages, il saura le préserver des écueils où il semblait infailliblement destiné à périr. Les institutions de la République honnête étaient menacées de tous côtés et dans tous les sens ; menacées par un tribun audacieux et par des hommes pleins d'ambition qui aspiraient à établir leur tyrannie sur les ruines de la liberté ; il la défend et la sauve des attaques des uns et des autres. Le tribun Rullus veut tout remuer, tout bouleverser par son projet de loi agraire ; mais en bouleversant tout il veut aboutir à faire la fortune de Valgius, son beau-père (1) ; ce projet est rejeté par les tribus qui étaient directement intéressées à son adoption. Cicéron semble, au premier abord, venir combattre, lui nommé récemment consul par la faveur du peuple, un projet de loi populaire ; mais il saura distinguer la vraie popularité de la fausse (2), et donner à tous les courtisans, à tous les adulateurs intéressés de la démocratie romaine, une éclatante et salutaire leçon. Catilina ourdit une conjuration détestable qui devait avoir pour résultat d'ensevelir la cité dans les flammes et dans le sang ; cette conjuration est déjouée. Les décrets de César, devenu dictateur, portent une atteinte grave au

(1) *De lege Agrar. adv. Rullum*, III, 1 et 4.
(2) *Ibid.* II, 3 et suiv.

droit de propriété privée ; ces atteintes sont combattues avec la plus vive énergie, et les origines du droit de propriété sont nettement établies par Cicéron. Ce n'est pas, d'après lui, dans le droit civil que résident ces origines ; elles ont une source plus ancienne et plus sacrée ; elles sont antérieures à la fondation des cités ; les cités ont été formées pour protéger la propriété et non pour la créer (1).

Tels sont les principaux effets, les points de vue principaux de l'éloquence de l'orateur romain. Ce n'est pas encore tout ; il stigmatise la dictature de Sylla, ses spoliations infâmes, ses odieuses proscriptions, comme il flétrit les mêmes excès de la part de Marius. Les crimes de la démocratie sont placés, à ses yeux, sur le même plan que ceux de l'aristocratie. Publiciste éminent, ou plutôt fondateur de la science des publicistes dans son pays, il examine avec soin les différentes formes de gouvernement et s'élève contre les abus de la démagogie, contre la tyrannie d'une multitude égarée et sans frein, avec la même vigueur et la même conviction qu'il met à combattre les abus intolérables de l'oppression, quand elle est concentrée entre les mains d'un seul (2). Et après tant de nobles luttes, tant de nobles actions, comment couronne-t-il sa glorieuse carrière ? Il la couronne en démasquant les projets de Marc-Antoine (3). Voilà ses titres, voilà ses droits à devenir le martyr de la vraie liberté.

Horace, bien qu'il ait à faire oublier sa participation à la bataille de Philippes dans les rangs de l'armée de Brutus, bien qu'il soit l'ami de Mécène, le flatteur d'Auguste et le disciple d'Epicure, fait entendre quel-

(1) *De Offic.* II, 21.
(2) *De Republicâ, passim.*
(3) *Philippiq. passim.*

quefois des accents en faveur du stoïcisme (1) ; il donne aussi de sages avertissements en proclamant que la force sans prudence et sans modération, succombe bientôt sous son propre poids (2). Il déplore en termes peu explicites sans doute, mais pourtant significatifs (3), la perturbation qu'ont jetée, dans la propriété privée, les lois agraires d'Auguste. Il applaudit, avec l'élégance habituelle de son langage, aux réformes utiles que le prince introduit dans les lois, au profit des intérêts les plus chers de la famille et de la morale publique. Mais ce qui le touche et l'émeut le plus profondément, ce qui lui inspire les accords les plus mâles et les plus vigoureux, c'est le souvenir des guerres civiles, c'est le spectacle des ruines encore fumantes qu'elles ont amoncelées. Cette image sanglante se reproduit périodiquement devant son esprit, et vient troubler plus d'une fois ses rêves de bonheur, de plaisir ou de volupté. Il craint le retour du siècle de Pyrrha et de son cataclysme affreux (4) ; il tremble de voir à chaque instant l'Italie submergée par le flot d'une invasion barbare, et son sol si poétique et si beau, occupé une seconde fois par les bêtes féroces (5) ; il ne peut supporter cette pensée que Rome en possession de si hautes destinées, Rome devenue la reine du monde, victorieuse des peuples les plus braves de l'univers, illustrée et polie maintenant par les arts et la civilisation de la Grèce, n'ayant plus

(1) *Justum et tenacem propositi virum, etc., etc.* (Liv. III, ode III.)

(2) *Vis consilî expers mole ruit suâ...* (Ode IV, livre III.)

(3) Satire II, liv. II, à partir de ce vers :
Sæviat, et novos moveat fortuna tumultus......

(4) *Terruit gentes, grave ne rediret*
Sæculum Pyrrhæ.... (liv. I, ode II.)

(5) *Barbarus, heu ! cineres insistet victor.....*
. . . .
Ferisque rursus occupabitur solum. (Epodes, ode XVI.)

rien à envier du côté de la grandeur et de la puissance, se détruise elle-même de ses propres mains. Ecoutez ce cri de douleur qui s'élance du fond de son âme déchirée : « Elle apprendra que nos concitoyens ont aiguisé contre eux-mêmes le fer qui devait frapper les » Perses redoutables ; elle apprendra nos guerres parricides, cette jeunesse romaine, trop peu nombreuse, » grâce aux fureurs de ses pères :

» *Audiet cives acuisse ferrum*
» *Quo graves Persæ meliùs perirent ;*
» *Audiet pugnas, vitio parentum*
» *Rara, juventus* (1). »

Je serais sans excuse, Messieurs, de rappeler ici ces fragments fidèlement gravés dans vos souvenirs classiques, si nous n'avions pas trop de motifs d'y découvrir des beautés qui étaient peut-être jusqu'ici restées inaperçues.

Avec plus de puissance et avec une harmonie d'une nature différente, Virgile, toujours égal à lui-même, toujours religieux, chante, dans toute la magnificence de l'épopée, l'immatérialité de l'âme, la justice, la piété, les récompenses et les châtiments de la vie future. Il gémit, à son tour, sur les malheurs de son pays, sur les discordes intérieures, sur le sort de ces pauvres laboureurs violemment dépossédés du champ paternel, obligés d'aller subir au loin toutes les rigueurs de l'exil (2).

La reconnaissance du poëte pour les bienfaits personnels qu'il a reçus du nouveau maître du monde, lui impose des devoirs et des ménagements ; mais le génie se souvient de son origine ; il retrouve toujours dans

(1) Liv. I, ode II.
(2) *En quò discordia cives, etc., etc.* (*Eclog.* I.)

sa course un essor indépendant, et Virgile qualifiera Brutus de *vengeur;* il le glorifiera d'avoir immolé ses propres fils pour l'établissement d'une liberté honorable (1); il infligera les supplices allégoriques de l'enfer à ce citoyen impie *qui a vendu sa patrie au poids de l'or, qui lui a imposé le joug d'un maître puissant,* qui, au poids de l'or aussi, a *fait et défait les lois* (2).

Dois-je, Messieurs, mentionner ici tous les grands écrivains qui ont suivi ceux dont je viens de parler : Tacite, Juvénal; Perse, Lucain et tant d'autres ? N'ont-ils pas, dans des formes différentes, avec plus ou moins d'éloquence ou de vertueuse colère, mais toujours avec un grand bonheur, exprimé la haine que nourrissent tous les cœurs bien nés contre la violence matérielle ou morale, contre toutes les variétés de l'oppression, contre les misères d'un peuple dégradé ou corrompu par la servitude, contre les jeux aveugles de la fortune, les succès ou les triomphes immérités ? N'ont-ils pas proclamé l'autorité, l'inviolabilité de la conscience et de la pensée, relevé les âmes faibles et défaillantes, imprimé en même temps une terreur salutaire à tous les hommes injustes, en sauvegardant les titres du genre humain, en appelant des malheurs et des iniquités d'une vie périssable à l'action réparatrice d'une vie meilleure et impérissable ?

Ce sentiment d'indépendance et d'indignation, ce besoin de résister au joug odieux qu'une politique ombrageuse et jalouse faisait peser sur l'humanité, se communique à toutes les âmes généreuses. Il ne faut donc pas s'étonner, Messieurs, si nous voyons des femmes

---

(1) *Vis et Tarquinios reges animamque superbam*
Ultoris Bruti, etc., etc. (Énéide, VI.)

(2) *Vendidit hic auro patriam, etc., etc.* (Ibid.)

s'associer à cette résistance. Vous comprendrez aisément mes intentions, si je cède au plaisir de traduire ici de magnifiques vers échappés à la lyre d'une noble dame romaine qui vivait sous le règne de Domitien. J'aime à rappeler, dans ce sanctuaire consacré au culte d'Isaure, la part que l'illustre Sulpitia, l'Isaure d'un autre âge, prit à un mouvement inspiré par l'effroi de cette nuit profonde, de cette grande nuit prête à s'abaisser sur l'intelligence humaine. Animée d'une sainte indignation, elle s'écrie en s'adressant à la reine des Muses : « O Calliope ! que médite donc le père des » dieux ? Veut-il bouleverser la terre et les races hu- » maines ? Nous enlève-t-il dans notre agonie ces beaux » arts qu'il nous donna jadis, et veut-il que, silencieux » et privés d'intelligence, comme au premier jour où » nous sommes nés, nous allions nous incliner de nou- » veau pour le gland sauvage et l'eau pure des fon- » taines (1) ? »

J'ai résumé ainsi d'une manière rapide les services rendus par les Lettres latines à la cause de la société, de la liberté et de la dignité humaine.

Et si j'interroge maintenant l'action de la Littérature dans notre pays, je le dis avec orgueil, son rôle a été encore plus grand, plus généreux ; ses titres à notre reconnaissance sont plus éclatants encore.

---

(1) *Dic mihi, Calliope, quidnam pater ille Deorum*
Cogitat? an terras et patria sæcula mutat?
Quasque dedit quondàm morientibus eripit artes;
Nosque jubet tantos et jam rationis egenos,
Non aliter primo quam cùm surreximus ævo,
Glandibus et puræ prorsùs procurrere lymphæ!

(Sulpitiæ satira. —) M. Panckoucke, éditeur des classiques latins, l'a placée à la fin du volume qui contient les satires de Perse. — Sulpitia était femme de Calénus. Elle fit un poëme sur l'expulsion des philosophes, où elle attaque vivement Domitien, et le menace de la mort. (Rollin, *Histoire ancienne*, Poëtes latins.)

En prenant pour point de départ le déclin du moyen âge, ou plutôt cette époque qui n'est encore ni la fin du moyen âge, ni la renaissance proprement dite, mais qui sert de transition de l'un à l'autre, c'est-à-dire la dernière partie du 15e siècle, je fixe mon attention sur la production la plus notable et la plus originale de ces temps, les Chroniques de Philippe de Comines. Eh bien ! ce livre, écrit par un homme qui a été le ministre et le confident de Louis XI, c'est-à-dire d'un despote, par un homme qui a été mêlé à une politique et à une diplomatie des plus astucieuses, contient néanmoins, sur les droits des peuples et les franchises nationales, des idées qu'un publiciste beaucoup plus avancé ne désavouerait pas.

Dans le siècle suivant, celui où la langue se forme et tend à se fixer définitivement, les œuvres les plus importantes sont toutes conçues dans le même sens. La liberté civile se fait jour à la faveur et des combats que livre la liberté religieuse, et des troubles de la guerre civile. L'esprit humain, longtemps courbé sous la double discipline de la théocratie et de la féodalité, s'agite visiblement pour secouer et pour briser ses chaînes. Cette aspiration qui le travaille, anime les facéties de Rabelais, comme le scepticisme exagéré de Montaigne. Elle est encore plus nettement caractérisée dans le livre de la Boétie, cet ami que Montaigne a si sincèrement pleuré, dans les œuvres politiques de Bodin, dans la Satire Ménippée, et dans tous les écrits des jurisconsultes classiques de l'époque, dont quelques-uns, tels que Guy Coquille, Antoine Loisel et Etienne Pasquier contribuèrent puissamment, par l'énergie incisive et par la naïveté piquante de leur style, au progrès de la langue française.

Le grand siècle arrive : un magnifique spectacle vient ici se dérouler devant nos yeux ; un seul homme

va résumer en lui cette brillante époque; cet homme, c'est Louis XIV. Les troubles intérieurs ont cessé. Le monarque a vaincu la féodalité dans l'ordre politique, dompté les parlements, imposé l'unité dans les croyances religieuses. Sa volonté a brisé toutes les résistances, comme ses qualités ont enchaîné tous les cœurs; son pouvoir ne connaît aucune sorte de limites; l'État c'est lui. Qui donc, au milieu de ce prestige dont sa puissance est entourée, dans un monde fasciné par la séduction des splendeurs royales, osera stipuler dans l'intérêt des peuples et faire entendre encore des paroles de justice, de morale et de vérité? La Littérature et la Littérature seule, Messieurs. Je dis la Littérature seule; car, en l'absence des États-généraux, d'une tribune nationale, de la liberté de la presse, avec de grands corps judiciaires, respectueux jusqu'à être soumis, je n'aperçois pas d'autres organes et d'autres défenseurs de l'inviolabilité de l'esprit humain et des principes pour lesquels l'humanité a constamment combattu. Je ne veux pas abuser ici de la richesse de mon sujet et vous éblouir par l'éclat des noms et des autorités; il me suffira de faire quelques indications rapides au milieu de ce pompeux cortége de génies privilégiés.

Ici, c'est Corneille qui, dans sa tragédie austère, ranime le vieil esprit des institutions de Rome républicaine, ou fait triompher l'amour chrétien qui est tout combats, tout action. — Près de lui, Racine, docile aux tendres inspirations de la muse grecque, par sa peinture des passions, par ses tableaux de l'âme humaine succombant dans les luttes intérieures, mais bientôt repentante, relève, sous un jour nouveau, le principe de la liberté puisé dans ses sources les plus intimes, c'est-à-dire dans la psychologie. — Là, c'est Pascal qui, entre autres dogmes fondamentaux, consacre aussi la legitimité du droit de propriété. Non que ce dogme

ait été attaqué de son temps ; l'éclat de cet âge littéraire ne pouvait être terni par le contact des doctrines anti-sociales. Mais, dans un de ses fragments, il rencontre sur son chemin l'examen du principe, et il s'empresse d'en reconnaître le fondement (1). Penseur vigoureux, athlète invincible par sa défense des idées des solitaires de Port-Royal, sous la forme de controverses théologiques ou de discussions sur la grâce, il fait respecter tous les droits de la pensée libre.

Cette grande passion pour le maintien de la première des facultés de l'homme, respire à travers tous les écrits classiques de la même époque. Vous la saisissez avec des nuances plus ou moins accentuées, dans les Mémoires judiciaires de Pélisson, comme dans les Lettres parfois si Cartésiennes de Mme de Sévigné, dans les Fables de la Fontaine, comme dans les Comédies de Molière. Mais si le sentiment d'indépendance et les droits du génie éclatent quelque part avec plus d'autorité, si les enseignements utiles pour le bonheur des hommes, pour le respect toujours dû aux prérogatives sacrées qu'ils tiennent de leur nature, se retrouvent quelque part avec un caractère de grandeur inaccoutumée, c'est sans contredit dans l'éloquence sacrée. A ces mots vous avez tous nommé Bossuet. L'entendez-vous dans ses Oraisons funèbres d'une reine dont *le cœur autrefois élevé par une longue suite de prospérités, est ensuite plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes ;* d'une jeune princesse qui, parée de toutes les grâces de l'âge et de la beauté, *a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs ;* d'un grand capitaine dont la victoire a longtemps favorisé les drapeaux, rappeler au monarque absolu *que Dieu, en donnant la puissance aux rois,*

---

(1) *Discours et conversations,* tom. 1 *de l'édition Faugère*, pag. 342.

leur commande d'en user, comme il le fait lui-même, pour le bien du monde; .... que tous les hommes, de quelque et superbe distinction qu'ils se flattent, ont une même origine, et que cette origine est petite;.... que les plus grands rois n'ont, dans l'histoire, de rang que par leur valeur, et que, dégradés à jamais par la main de la mort, ils viennent subir, sans cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles ! (1)

Comme il sait humilier ainsi et confondre toutes les grandeurs et toutes les vanités, et en *versant* à la fois *des larmes et des prières* sur ces trois cercueils, en faisant retentir bien haut tous les *épouvantements de la mort*, en secouant fortement la poussière des royales sépultures, découvrir le néant de toutes les dignités, de toutes les distinctions, de toutes les gloires ! Mais comme il sait aussi peindre et censurer en même temps *la rébellion longtemps retenue et à la fin tout-à-fait maîtresse, l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté.... et le dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et la démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.....* Puis les erreurs et les hérésies qui se multiplient jusqu'à l'infini, *quand Dieu fait sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil;* et les funestes effets de la *confusion des langues, à la construction de la tour de Babel, confusion que le christianisme seul peut faire cesser;* ou bien encore *le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes, leurs paroles trompeuses, par suite de la diverse face des temps et des amusements des promesses !!* (2)

---

(1) Oraisons funèbres d'Henriette de France, reine de la Grande-Bretagne; d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et du prince de Condé.

(2) *Ibid.* — Jung. l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.

Un grand conflit s'était élevé depuis longtemps entre la cour de Rome et les princes temporels, au sujet des attributions respectives des deux pouvoirs. Bossuet est assez heureux, par l'énergie de ses convictions, la constance de ses efforts, l'inépuisable fécondité de sa science, sa prudence consommée et son ascendant personnel, pour faire consacrer définitivement les libertés de l'Église gallicane. Toutefois, s'il s'établit le modérateur des opinions ultramontaines imprudemment ravivées depuis les troubles de la Ligue, n'allons pas induire de là qu'il entende porter la plus légère atteinte à l'autorité légitime de la chaire de saint Pierre. Personne ne fit jamais mieux ressortir que lui la grandeur de cette autorité, la vénération à laquelle elle a droit, la majesté dont elle est environnée. Demander au nom de l'Assemblée du clergé de France, la conservation des anciens canons, du droit commun, de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, ce n'est pas se diviser d'avec le Saint-Siége; c'est, au contraire, *conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres qui tiennent les membres liés avec le chef, ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique. L'Océan même a ses bornes, et s'il les outrepassait sans mesure aucune, sa plénitude serait un déluge qui ravagerait l'univers* (1).

Enfin, dans tous ses écrits, dans toute sa polémique, dans toutes ses prédications, ce grand Évêque explique et illumine, avec un bonheur soutenu, les textes de l'Écriture où se trouve le palladium des droits les plus précieux, et notamment de l'inviolabilité du patrimoine de chaque père de famille. Je sais bien que, de nos jours, quelques hommes qui se sont

(1) Discours sur l'unité de l'Eglise.

improvisés théologiens, je me trompe, je dois dire, pour être vrai, quelques hommes qui se sont assimilés au Fils de Dieu, en ont pensé autrement. Ils me permettront toutefois de préférer encore l'opinion de Bossuet, bien que cette autorité ne soit que celle d'un simple mortel. Voici comment il s'exprimait dans sa *Politique tirée des propres lois de l'Écriture sainte* (1) :

« Il ne faut pas penser que les bornes qui séparent » les héritages des particuliers soient faites pour mettre » la division dans le genre humain, mais pour faire » seulement qu'on n'attente pas aux droits les uns des » autres, et que chacun respecte le repos d'autrui ; c'est » pour cela qu'il est dit : Ne transporte pas les bornes » qu'ont mises les anciens dans la terre que t'a donnée » le Seigneur (2). Et encore : « Maudit celui qui remue » les bornes de son voisin (3). »

Bientôt après il ajoutait : « Les peuples qui méconnaissent ces lois de la société sont peuples inhumains » et barbares, ennemis de toute justice et du genre humain ; c'est d'eux qu'il a été écrit : qu'ils sont sans » foi et sans alliance (4) ; » et sa conclusion naturelle est en faveur de la légitimité et de l'inviolabilité du droit de propriété (5).

Vous le voyez, Messieurs, rien n'est plus explicite que ce langage. Le saint docteur, qui de son vivant fut classé au nombre des *Pères de l'Eglise* (6), que l'on

(1) Liv. I, art. 5; *Conséquences des principes généraux de l'humanité.*

(2) *Deuteron.*, XIX.

(3) *Ibid.*, XXVII.

(4) *Roman.*, I, 32.

(5) *Politique tirée des propres lois de l'Écriture-Sainte*, liv. XIII, art. 2, 3e proposition.

(6) Labruyère, Discours de réception à l'Académie Française.

a souvent nommé depuis *l'interprète et le confident de la Providence* (1), retrouve les fondements immuables de la propriété privée dans les textes sacrés. Elle est donc, comme cet édifice dont parle l'Évangile (2), et qui avait été bâti sur le roc; les eaux du ciel, le courant des fleuves débordés, tous les vents de la tempête se liguèrent et se ruèrent contre lui; mais il résista. Savez-vous pourquoi? parce qu'il était fondé sur le roc, c'est-à-dire sur l'esprit de Dieu (3).

Telles sont les interprétations, telles sont les doctrines du XVII[e] siècle.

Dans le siècle suivant, Montesquieu, reprenant avec une ardeur nouvelle les études archéologiques de l'antiquité, compose sur le droit public, sur les lois, sur les institutions des peuples, un livre aussi admirable par la beauté de ses formes savantes que par ses vues d'économie politique, et qui contient les germes des réformes les plus judicieuses et les plus utiles.

Je ne citerai pas, pour le dix-huitième siècle, d'autre nom que celui de l'auteur de *l'Esprit des lois*, bien que cette époque soit des plus fécondes en écrivains du premier ordre. Leurs noms sont tous présents à vos esprits, et vous suppléez intérieurement à mon silence. Mais je ne les produis pas ici, quelle que soit mon admiration pour l'éclat de l'intelligence, la supériorité du génie, le mérite de la forme, l'étendue et la variété de l'érudition, parce qu'il est permis de passer sous silence ceux qui ont dépassé le but comme ceux qui ne l'ont pas atteint.

Je devrais m'arrêter ici, Messieurs, car je ne me

---

(1) M. Patin, *Éloge de Bossuet.*

(2) Matth. VII, 24. — Luc, VI, 48.

(3) *Et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam; et domus non cecidit, fundata enim erat super petram.* (Matth., *ibid.*)

dissimule pas que j'ai déjà retenu trop longtemps votre bienveillante attention sur des choses et des noms bien connus. Permettez-moi pourtant, et cela pour rendre un hommage mérité à la gloire de vos prédécesseurs, de ceux qui dans la France du Midi, sur cette terre classique de la poésie et de tous les nobles instincts, vous devancèrent dans le culte des Lettres, permettez-moi, dis-je, de constater que les troubadours ne furent pas moins utiles à la conservation des idées les plus justes et les plus généreuses. Ils se tromperaient, en effet, étrangement, ceux qui croiraient que ces chantres inspirés d'une civilisation qui n'est plus, épuisèrent toutes les mélodies de la langue romane, de cet instrument à la fois si sonore et si flexible, à chanter la vie intérieure du manoir féodal, et les brillants carrousels, et les guerres de barons ou de châteaux, et les cours d'amour, et les mille exploits merveilleux de la chevalerie du moyen âge. Protégés par un pouvoir plus régulier et plus doux que celui du Nord, entretenant avec l'Orient et sa poésie arabe un commerce des plus fructueux, les troubadours réalisèrent bien autre chose. — Ils se servirent de toutes les richesses de leur idiome pour faire vibrer dans les âmes les fibres de l'orgueil national; ils favorisèrent les croisades, ces expéditions gigantesques dont il ne faut apprécier ni le caractère ni l'influence avec nos idées modernes. Pleins de foi dans l'avenir et précurseurs de ses destinées, marchant, eux aussi, à la lueur d'une étoile radieuse, ils substituèrent autant que possible au règne de la force matérielle le règne d'une puissance morale; à l'autorité des gantelets de fer et des coups de dague, l'autorité du bon droit et de la raison; à l'immobilité qui était le fond de la société, un principe de mouvement, de progrès et de vie; un principe d'esprit public, indépendant, raisonneur, censeur satirique, mais impartial, des vices et

des abus des clercs, comme des vices et des abus des laïques.

Voilà ce qu'ils réalisèrent; et plus près de nous, sous notre beau ciel, au milieu de notre riche nature, sur ces plages embaumées de l'Occitanie, où venaient se réunir et se confondre les parfums du génie provençal et de la galanterie espagnole, s'ils chantèrent aussi la religion, les armes et l'amour, ils se constituèrent les champions de la tolérance religieuse et les adversaires d'un fanatisme odieux et persécuteur. Par leurs chansons et leurs *sirventes* devenus populaires, par toutes leurs harmonies pleines de verve et de feu, et où semblaient se refléter les flammes qui s'élevaient des bûchers funèbres, ils combattirent Simon de Montfort et s'associèrent à la cause des comtes de Toulouse (1).

C'est que, dans nos contrées, les conceptions brillantes et ingénieuses de l'imagination ont toujours concouru avec les idées sérieuses, vraies et patriotiques; c'est que la poésie y a constamment donné la main à la justice. Notre cité a été non-seulement la ville de Pallas, mais encore la ville de Thémis. A l'époque où s'y fondait définitivement le collége du Gai-Savoir (2), notre vieille Université, qui devait jeter un si vif éclat, y avait déjà proclamé son avénement (3), et attiré, plus particulièrement autour de ses chaires de droit civil et de droit canon, l'élite de tous les hommes avides de science. Le Parlement, ce sénat auguste qui fut la source d'où découlèrent, en leur pureté, les eaux vives de la justice, pour la plus grande partie de nos régions méridionales, y était devenu sédentaire (4); et plus tard,

(1) Voir le sirvente de Guillaume Figueras, analysé par M. Villemain, en son *Cours de Littérature française* (Littérature au moyen âge), page 183 et suivantes.

(2) En 1323.

(3) En 1215. — 1228.

(4) En 1302.

par une sorte de coïncidence non moins remarquable et non moins heureuse, presque au même moment où Isaure venait de s'éteindre au milieu d'une auréole de gloire et d'amour (1), Cujas recevait le jour (2) dans la modeste habitation d'un foulon, et le berceau de l'immortel jurisconsulte, du Papinien moderne, a pu toucher ainsi la cendre à peine refroidie de la *puissante* (3) Restauratrice de vos Jeux.

Ainsi, Messieurs, au moyen âge, comme dans les plus beaux jours de la Grèce et de Rome, à l'époque de la Renaissance, comme dans le grand siècle, les Lettres, disons-le à leur éternel honneur, se sont montrées constamment sympathiques à la conservation des plus nobles facultés de l'homme, de ses priviléges les plus précieux, de son droit de liberté défendu contre tous ses contraires, c'est-à-dire, contre toutes les entraves susceptibles de le gêner, quels qu'en soient le principe, la forme, l'instrument ou le but; de son droit de propriété; de tous les droits, en un mot, du père de famille et du citoyen. Quels enseignements, en effet, dans les divers monuments dont la Littérature se compose! Quelle indépendance dans ses opinions qui ne se laissent maîtriser ni aux événements, ni à la fortune! Quels trésors d'expérience pour les peuples agités! Quelles leçons au profit de la conservation de toutes les idées humanitaires et sociales!

La Littérature, qui tend constamment à épurer la politique, à la moraliser, rappelle sans cesse à tous les hommes qu'ils sont frères; elle le dit surtout pour ceux qui sont membres d'une même nation. Elle les

---

(1) Au commencement du XVI[e] siècle.

(2) Il naquit à Toulouse en 1522.

(3) *Poderosa Clamenca.* Ode (canso) présentée aux Jeux Floraux, en 1496, par M[me] de Villeneuve. — Poitevin-Peitavi, *Histoire des Jeux Floraux*, I, pag. 49 et 50.

éloigne de toute idée de guerre civile par les sombres tableaux qu'elle leur présente des résultats de ces collisions néfastes, et finit par déclarer qu'elle n'a pas de nom propre à leur donner; alors elle s'appelle Lucain (1). Que si ses vœux les plus chers sont méconnus, si la voix des sages est étouffée par le tumulte des passions en délire, si les frères en viennent encore à égorger leurs frères, pleine d'émotion et de larmes, elle inspire et recommande du moins aux vainqueurs un sentiment profond de clémence et de générosité envers les vaincus, heureuse qu'elle est d'invoquer l'exemple de César *qui fut clément jusqu'à être obligé de s'en repentir* (2). Elle flétrit à jamais ceux qui, abusant de leur victoire d'un jour, se livrent à de sanglantes proscriptions; elle les menace du jugement inflexible de la postérité; elle enseigne que le proscrit, ce n'est pas la victime, mais le bourreau, et parle ainsi par la bouche de Pline l'Ancien (3). — Aux ambitieux de tous les rangs et de toutes les écoles elle fait entendre de rudes vérités, et brisant sur leur front le masque hypocrite dont ils se sont couverts, elle leur adresse ces foudroyantes paroles de Tacite (4), qui ont eu naguère un grand retentissement. S'il en est qui aspirent à la tyrannie exercée par un seul, pour le malheur de l'humanité, elle les maudit d'avance, et emprunte à Perse cette terrible imprécation qui doit être leur plus cruel châtiment : *Qu'ils voient la vertu, et qu'ils soient consumés par le regret de l'avoir abandonnée* (5). Comme aussi, s'il s'en ren-

---

(1) Allusion à ce vers, le premier de la Pharsale :
Bella per Emathios plus quàm civilia campos, etc.

(2) Pline (l'Ancien). *Histor. natur.* VII, 25.

(3) *Ibid.* VII, 10. — Il s'écrie, s'adressant à Cicéron, en parlant de Marc Antoine : *Tu illum proscripsisti!*

(4) *Omnia serviliter pro dominatione.....* (*Histor.* I, 36.)

(5) *Virtutem videant, intabescantque relicta.* (Satire III.)

contre qui aient foi dans la démagogie, elle les avertit que leur règne ne saurait être durable, et que l'abus de la liberté mène droit à l'excès de la servitude; et alors elle s'abrite derrière l'autorité de Cicéron (1). Elle s'adresse à tous les novateurs imprudents, à tous les utopistes, à ceux qui rêvent le renversement du temple, au risque d'être écrasés les premiers sous ses ruines, à ceux surtout qui veulent la destruction des lois éternelles de la société, pour nous ramener *au gland sauvage et à l'eau pure des fontaines* dont nous parlait naguère Sulpitia; et s'armant des plus belles fictions de la poésie et de la mythologie antiques, elle rappelle que les Titans insensés qui entreprirent un jour de détrôner Jupiter furent précipités par lui au plus profond du Tartare, et cette fois elle brille de tout l'éclat du nom de Virgile (2). Enfin, à tous les adeptes du matérialisme, qui entendraient régenter les peuples par la violence ou l'intimidation, par la ruse ou la surprise, par une force de coaction ou de compression qu'il serait impossible à des troupeaux eux-mêmes de pâtir (3), elle dit que l'homme fait à l'image de Dieu ne doit être gouverné que par la justice, et *qu'il n'y a pas de droit contre le droit*, et dans ce cas, elle prend la parole et revêt la puissance de Bossuet (4).

La Littérature ne repousse sans doute aucun progrès légitime; bien loin de là, elle les provoque tous et y applaudit sincèrement quand ils sont réalisés; mais elle ne favorise pas les réformes qu'on voudrait opérer à l'aide de secousses violentes et profondes; elle ne croit

(1) *Nimia libertas in servitutem cedit* (*de Republica*, I, 44).
(2) *Hic genus antiquum terræ, etc.* (*Ænéide*, VI.)
(3) Cicéron a dit en parlant de la dictature et des proscriptions de Sylla : *Jam ista non modo homines, sed ne pecudes qui dem mihi passuræ esse videantur.* (*In Catilin.* II, 9.)
(4) Ve Avertiss., sur les Lettres de Jurieu, ch. 33.

pas que l'éruption des volcans puisse contribuer à la fécondation du sol.

J'ai caractérisé le rôle que la Littérature est appelée à jouer au milieu des crises sociales. Elle ne se contient pas alors dans les paisibles exercices de la critique ou d'une gymnastique intellectuelle, dans l'examen purement spéculatif ou contemplatif des questions d'art ou de forme, dans des controverses de linguistique ou de scolastique; elle ne se borne même plus à l'étude et à la culture de l'âme. Prenant possession de sa mission la plus élevée, elle présente à la société alarmée et le bouclier qui protége et le glaive qui frappe, mais qui éclaire avant de frapper ; car ce glaive, c'est celui que Dieu avait placé entre les mains de l'Ange préposé, après la chute d'Adam, à la garde de l'arbre de vie (1).

C'est ainsi, Messieurs, que vous comprenez le noble ministère, j'allais dire l'apostolat des Lettres, c'est ainsi que vous le pratiquez : il le comprenait et le pratiquait comme vous, l'estimable et docte Mainteneur qui m'a précédé à ce fauteuil. Ses titres à vos suffrages et à vos légitimes regrets ont été exposés, il n'y a qu'un instant, par une voix trop spirituelle et trop éloquente (2), pour que je me risque à vous entretenir encore du même sujet, quelque cher qu'il soit à vos cœurs et à vos souvenirs. Ces souvenirs, je n'espère pas, Messieurs, vous les faire oublier : trop heureux, si, par mon dévouement sans bornes à vos doctrines et à vos traditions, je ne me montre pas trop indigne de la haute faveur que vous m'avez accordée.

---

(1) Genèse, III, 24.
(2) L'éloge de M. Desclaux prononcé dans la même séance, par M. Jules de Rességuier, l'un des quarante Mainteneurs.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. BENECH;

Par M. l'Abbé SALVAN, Modérateur.

MONSIEUR,

Il n'a pas été difficile à l'Académie de trouver les titres qui devaient naturellement vous attirer ses suffrages ; votre renommée littéraire, l'éclat dont elle brille au milieu des nombreux élèves qui tous les jours écoutent vos doctes leçons, les savants ouvrages dont vous avez enrichi la Littérature et la Jurisprudence, le culte passionné dont vous entourez les institutions du passé, avaient déjà depuis longtemps marqué parmi nous votre place.

Jeune encore, vous aimiez et nos Fêtes et nos Fleurs : c'était un gracieux pressentiment qui semblait à vos yeux dévoiler l'avenir ; ces Fleurs, vous êtes appelé aujourd'hui à les distribuer ; ces Fêtes, à les maintenir. Quoique naturellement étrangères à la politique humaine, les Académies ont cependant une grande mission à remplir, surtout dans les temps orageux et difficiles, celle de diriger la marche de l'esprit humain dans la juste appréciation des choses ; car de la confusion du langage naît bien souvent le désordre dans les idées, et de là, il n'y a qu'un pas aux révolutions les plus désastreuses.

Vous venez de nous montrer d'une manière élo-

quente, vive, animée, l'action des Lettres humaines pour protéger les principes éternels d'ordre public sur lesquels repose l'existence des sociétés sur la terre; la liberté, ce don inestimable reçu de la main du Créateur; la propriété, qui n'est que le fruit du travail, ou de celui qui nous est propre, ou de celui dont un autre veut nous faire jouir. Un instant surpris quand vous nous avez montré l'immortel Platon proposant la communauté des biens et l'absorption des personnalités individuelles dans l'être collectif qui est l'État, nous avons cessé de l'être en apprenant de vous, que l'illustre philosophe ne parlait que d'une République imaginaire. Dans le tableau saisissant que vous avez offert du génie de la Littérature luttant à Athènes et à Rome aux temps anciens et aux temps modernes, pour défendre les libertés publiques et les propriétés privées contre les oppressions de la tyrannie et les excès de l'anarchie, un trait nous a frappés, c'est l'histoire du tribun Rullus qui veut tout bouleverser par ses lois agraires, mais qui n'a d'autre but que de faire la fortune de Valgius, son beau-père, et la sienne conséquemment. Voilà l'énigme des perturbations politiques expliquée; type original et singulier qui pourrait ne pas manquer de copies.

Appelé aujourd'hui à succéder à ces premiers Troubadours qui, sous les formes gracieuses de la poésie, défendirent avec tant d'énergie et de constance le vrai, le beau et le juste, vous vous montrerez toujours à la hauteur de votre nouvelle mission. Nous en avons pour garants ces excellents ouvrages qui déjà sont sortis de votre plume.

Au moment où parmi nous le suffrage universel exerce seul un souverain empire, votre écrit sur les élections romaines, dans lequel vos opinions sont appuyées sur les faits incontestables de l'histoire, est bien fait pour jeter de grandes lumières sur notre situation;

et l'on serait heureux de ne pas oublier que chez les Romains les élections étaient le triomphe d'un patriotisme bien entendu sur l'intérêt personnel ou l'esprit de caste et de parti, et que Rome ne dut sa grandeur qu'à l'esprit national qui l'animait.

Votre livre du respect des Romains pour la propriété, en offrant à nos regards l'ensemble des lois qui ont garanti les propriétés privées sous les trois périodes successives de l'existence de ce grand peuple, a porté jusqu'à la dernière évidence cette vérité, que ce ne sont point les lois civiles qui constituent le droit de légitime possession, mais bien la loi naturelle, qui ne demande aux institutions politiques que de protéger et de garantir l'exercice de ses droits.

Vos études sur Horace, appliquées au Droit civil romain, sont certainement une des plus curieuses et des plus intéressantes productions de notre époque ; et je crois qu'il est peu de livres qui puissent attacher le lecteur d'une manière plus utile et plus agréable. Toutes vos citations sont heureuses, vos aperçus ingénieux, vos principes clairement établis, vos conséquences bien déduites ; et après avoir lu cet ouvrage, on comprend toute l'influence que peut exercer sur l'étude du Droit romain, l'exploration des écrivains classiques de Rome.

Nommé, à vingt-quatre ans, Professeur à la Faculté de Droit de Toulouse, par la voie du concours, vous avez été appelé à succéder, dans la chaire du Droit romain, à l'un de nos plus gracieux Mainteneurs, dont l'aménité des mœurs et l'amabilité du caractère laisseront au milieu de nous d'impérissables souvenirs.

L'Université de Toulouse vous regarde comme l'un de ses membres les plus distingués ; aussi l'avez-vous noblement vengée de cette espèce de flétrissure dont on avait voulu ternir sa gloire, en l'accusant d'avoir, au

XVIe siècle, repoussé de ses concours l'illustre élève d'Arnaud Ferrier. L'ouvrage que vous avez publié sous le titre de Cujas et Toulouse, a lavé la tache que la critique avait voulu imprimer sur son front.

L'Académie, se reposant sur des antécédents si honorables, espère beaucoup de votre concours et de votre dévouement. La loyauté de votre caractère, l'ardeur infatigable qui vous anime au travail, lui assurent que ce concours et ce dévouement ne failliront jamais.



ÉLOGE

DE M. CABANIS,

Lu en Séance publique, le 17 Mars 1850,

Par M. DE TAURIAC, un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

En me conférant le triste honneur de payer en votre nom un juste tribut de regrets à la mémoire de M. Cabanis, vous avez prouvé, une fois de plus, avec quelle sollicitude vous maintenez dans toute leur sagesse et leur moralité, vos statuts académiques. Vous avez voulu montrer que la piété pour les morts est le sentiment qui vous guide dans l'éloge des confrères que vous pleurez, et que si l'accomplissement de ce suprême devoir peut être retardé involontairement en de rares circonstances, il n'est jamais méconnu ni oublié.

Vous avez raison, Messieurs, de soulager vos cœurs et de retremper vos esprits dans ces douloureuses et utiles appréciations de la vie et de la mort. Vous retenez ainsi de l'homme de bien que vous perdez la meilleure part de lui-même, le souvenir de ses services, de ses exemples ; et cette mémoire impérissable vit comme une seconde âme au milieu de vous.

Je m'attacherai, Messieurs, à retraeer simplement, sans autre attrait que celui de la vérité, ce qu'il y eut de pur, d'élevé, dans un homme aimé de tous, honoré des regrets d'une cité entière, dont la vie si courte et si pleine ne connut d'autre repos que la variété dans les devoirs, fut toujours dévoué à la pratique du bien, à la poursuite du vrai, et trouva sa force et sa grandeur dans la religion et la vertu.

Jean-Guillaume-Gaston CABANIS, ancien notaire, Maire de Toulouse, membre du Conseil général, député de la Haute-Garonne, Chevalier de la Légion d'honneur, et Mainteneur des Jeux Floraux, naquit à Toulouse le 4 mai 1813, dans une famille environnée de l'estime publique, et qui devait sa paisible et héréditaire illustration à l'exercice de ces vertus solides et voilées, qui font la grandeur de la vie privée.

Son enfance s'écoula sous la direction, mélange de douceur et d'austérité, d'un père et d'une mère profondément chrétiens, qui recevaient en respects et en soumission de leurs enfants, ce qu'ils leur donnaient en affection, en surveillance.

Après avoir passé ses premières années sous les salutaires influences de la vie de famille, et y avoir recueilli par le meilleur enseignement, celui de l'exemple, le germe d'une éducation morale et religieuse, le jeune Cabanis entra au Lycée de Toulouse, où il fit des études fortes et brillantes, sous des maîtres habiles, qui demeurèrent ses amis. Par la précocité de son intelligence, la continuité de ses succès, il montrait d'avance ce que pouvaient produire ses heureuses dispositions, développées par le temps et le travail.

Dans le début de la vie de l'homme, il est un moment de crise, d'hésitation, d'où dépend d'ordinaire son avenir : la préparation, le choix d'un état.

M. Cabanis cherchait dans la réflexion et la retraite le secret de sa destinée. Sorti pur d'une studieuse adolescence, quand vint le moment de franchir le seuil de la vie, d'aborder le monde, il se trouvait prêt pour cette solennelle et décisive épreuve, il était apte à bien faire choix d'un état. Cependant le dévouement, l'obéissance filiale plus encore que sa propre vocation décidèrent de sa carrière; il se résigne à continuer honorablement son père dans la charge du notariat, et à suivre les longues traditions de sa famille, vouée depuis plusieurs générations à cette grave magistrature. Par son rare désintéressement, la précocité de sa raison, son habileté à discerner les hommes et par conséquent à démêler leurs intérêts, il était à la hauteur des difficultés de cette tâche délicate.

Mais ce n'est pas sans bien des combats, sans bien de secrètes mélancolies que les âmes douées de poésie et d'ardeur sacrifient la jeunesse, les passions, les plaisirs à la pratique d'un austère devoir. M. Cabanis dut connaître ces luttes, et sut accomplir ces sacrifices. Il résista aux entraînements de l'âge, aux séductions de la fortune. Ces généreux efforts reçurent leur récompense, car ses passions réglées et contenues se changèrent en une force intérieure et vive, qui le porta avec élan et persévérance à l'amour de la vertu; il devint ardemment vertueux.

M. Cabanis joignait à ces nobles qualités le besoin du travail, le goût des Lettres. La Littérature était à ses yeux un instrument docile au service de la morale et de la vérité, dont la mission est de constater le mouvement des sociétés à mesure qu'il s'y révèle, de signaler les luttes et les transformations de la pensée. Cet esprit sérieux et méditatif cherchait avec prédilection, dans le commerce des grands écrivains, les règles et les modèles du juste et du beau, l'histoire fidèle des

développements et des phases de la civilisation et de l'humanité.

Bossuet et l'Imitation, Fénélon, saint Augustin, charmaient cette âme rêveuse, exaltée; il amassait ainsi, dans de fortes lectures, d'utiles et nombreux matériaux. Aussi, Messieurs, le trouvâtes-vous prêt à répondre à votre appel, et il se présenta dans vos Jeux, pour y disputer et obtenir le prix du Discours, dont le sujet était l'éloge de saint Bernard.

Par la vivacité de ses sentiments religieux, le naïf et chaleureux enthousiasme de son imagination, le jeune auteur devait embrasser avec ardeur et traiter avec succès cette vaste et imposante composition. Il sut peindre avec une riche variété de couleurs, une grâce heureuse de style, et une distinction réelle, cette grande figure de saint Bernard dominant son siècle par le génie et la foi, et imprimant à la civilisation catholique le cachet d'une puissante et féconde unité. Après deux années consacrées à l'examen consciencieux d'une époque pleine de sève et de vigueur, où les mœurs étaient fortes comme les croyances, notre confrère rapportait de cette étude qui fut pour lui une révélation, une admiration profonde pour l'unité politique, artistique, religieuse du moyen âge, unité qu'il retrouvait contestée, rompue à travers les discordes politiques et les disputes religieuses de nos temps modernes.

C'est ainsi, Messieurs, qu'en travaillant sous vos auspices, il avait produit une œuvre morale dont il sut profiter; et l'Académie, qui d'ordinaire répare ses pertes par ses conquêtes, ne fit cette fois que réprendre son bien en nommant M. Cabanis à un fauteuil de Mainteneur. Elle témoignait par ce choix de ses constantes sympathies pour l'urbanité des manières, la délicatesse du goût, la probité publique et privée.

Les nombreux amis que M. Cabanis comptait déjà

dans la vie élégante du monde, dans la vie sérieuse des affaires, espéraient que les excitations de la confraternité académique, ses premiers penchants, le porteraient à consacrer aux Lettres les courts instants de liberté qu'il pourrait dérober aux exigences de ces occupations. Son discours de réception, l'éloge de M. Pinaud, révélaient en lui une nouvelle manière d'écrire, sobre, contenue, et indiquaient un travail intérieur qui devait grandir son talent, épurer son goût, et l'inviter à confier au public quelque importante production de son esprit. Mais de nos jours qui peut se promettre de renfermer son existence dans un ordre de travaux purement spéculatifs ? Le devoir est varié comme la vie, et pour l'homme de cœur, il est des heures qui appartiennent fatalement à l'action. M. Cabanis allait être entraîné dans la vie pratique et militante des affaires publiques.

Par une participation fructueuse à diverses œuvres de charité, par un concours actif dans une société dont le zèle avait soulagé parmi nous bien des misères, avant que de douloureuses épreuves ne vinssent éveiller la sollicitude du législateur, notre confrère avait montré sa nature compatissante, son désir de venir en aide à l'infortune. Le Gouvernement, en le faisant entrer dans l'Administration des Hospices de notre cité, honorait dans les mérites du fils, la mémoire du père qui avait accompli pendant trente années cette pieuse tâche; c'était perpétuer les devoirs comme la vertu dans une même famille, et faire de la reconnaissance un stimulant à la charité.

Vous le voyez, Messieurs, la vie de M. Cabanis a cela de remarquable que ses qualités intimes en font tout l'éclat, et que le secret de sa fortune politique est dans la probité de sa vie privée.

L'opinion publique avait fait de bonne heure à notre

confrère l'avance de la considération, cette richesse qu'on n'obtient que d'autrui. Il sut demeurer digne de cette justice prématurée. La modération de ses convictions n'était pas une lâche transaction entre l'erreur et la vérité, mais l'impartialité dans les opinions, la mesure dans les faits : aussi cherchait-il avec bonne foi dans les leçons du passé l'enseignement du présent, les moyens de contenir par l'autorité des devoirs l'impatience des exigences, et, dans la politique, le secret de concilier la stabilité et le progrès. La confiance de ses concitoyens devait bientôt se traduire pour lui en une active et précoce influence; et lorsqu'il fut appelé à la mairie de Toulouse, ce fut sur la désignation, et avec l'honorable concours de l'estime publique, qui avait deviné sa capacité, et l'avait mûri d'avance pour ces honneurs et ces hauts emplois.

Par une administration honnête et habile, par une juste appréciation de la dignité et des intérêts d'une grande cité, le nouveau magistrat devait bientôt prouver son mérite et sa gratitude. La portée de ses services atteste l'élévation et la générosité de ses sentiments. Grâce à sa libérale initiative lors de la dernière exposition des produits des arts et de l'industrie dans notre ville, l'ouvrier obtenait, comme le fabricant, une part justement méritée dans les distributions des récompenses. Déjà, par son zèle à seconder l'établissement des crèches, des salles d'asile, et la propagation de l'instruction primaire, il avait manifesté sa sollicitude éclairée pour les classes ouvrières, qui, en retour, lui témoignèrent une reconnaissance qui survit au bienfait, et des regrets qui honorent sa mémoire.

Enfin, en fondant, de ses propres deniers, un prix d'honneur dans ce même lycée où il avait passé ses premières années scolaires, il apprenait à la jeunesse studieuse que le succès s'obtient par le travail, et qu'il faut

s'élever par de fortes études au niveau des développements intellectuels de son siècle.

Ici, Messieurs, je le dirai nettement, M. Cabanis cessa dès lors de marcher au milieu de ce concours unanime de sympathies qui jusque là ne lui avaient pas fait défaut un seul jour.

S'il ne connut jamais d'ennemis, il eut des adversaires ; c'est la condition de toute situation politique. Il put entendre dire qu'il se trompait, qu'il faisait fausse route ; mais nul ne suspecta la sincérité, le désintéressement de ses convictions, son amour du vrai, son désir de travailler au bien dans la plénitude d'une âme religieuse et droite.

Il trouva la preuve de ses sentiments, l'appréciation équitable, comme la récompense de sa conduite, dans les suffrages éclatants qui le portèrent tour à tour aux conseils de la cité et du département, enfin à la Chambre des députés ; et la voix de ses concitoyens proclame bien haut, qu'il était capable de comprendre et digne de servir les intérêts du pays.

Tout se tenait dans cette organisation d'élite : les nuances de l'esprit, les délicatesses de l'âme. La droiture, la noblesse de son caractère l'avaient préparé pour la fortune et les honneurs qui vinrent le chercher. Chaque situation constatait son mérite en l'utilisant, et le désignait pour une nouvelle épreuve, à laquelle il apportait toujours conscience et courage. Son activité égalait son zèle, et dans le cours des fonctions nombreuses et diverses, chaque chose avait son heure, chaque devoir son dévouement, et l'encombrement ne produisit jamais la confusion ni le désordre.

A peine vous ai-je signalé le point le plus élevé de cette carrière utilement remplie, que j'aperçois avec vous le terme d'une existence tranchée avant d'avoir donné tous ses fruits. La santé de M. Cabanis, minée

par les fatigues et la maladie, allait lui faire comprendre, par ces tristes pressentiments du cœur qui dévoilent l'avenir plus encore que les affaissements du corps, qu'il devait enfin accepter le repos comme une obligation nouvelle pour lui.

Il se sentait chaque jour plus désarmé contre les atteintes d'un mal implacable qui devait bientôt l'emporter. Il dut se résigner à la retraite et s'éloigner entièrement des affaires. Entouré des caresses de son enfant, des soins d'une vertueuse compagne, dans l'étroite intimité d'une famille qui vivait toute en lui, il se consolait des amertumes et des désenchantements de la vie du dehors. Dans les débuts et les luttes de sa carrière, il avait rencontré un point d'appui secourable dans des amitiés sûres, dont cet éloge ne fait que retracer les souvenirs.

Tous ces attachements se montrèrent fidèles et dévoués à ses derniers moments. Là, dans de suprêmes épanchements, il se fortifiait contre les angoisses de ce martyre politique, ce découragement d'un succès qu'il avait deviné, pressenti avant de le subir.

Mais la mort étendait son ombre sur ses jours rapidement écoulés dans de constants labeurs. La science et l'amitié ne pouvaient plus que compter et adoucir les dernières heures d'une agonie paisible et résignée.

Chrétien sincère, et pratiquant sans ostentation comme sans intolérance, M. Cabanis envisagea sa fin avec le calme de ceux qui ont bien vécu. Sûr de sa foi, confiant dans les miséricordes d'une religion soutien et mobile de ses œuvres, il s'endormit dans le Seigneur, le 20 juin 1847.

Cependant, peu de mois avant sa mort, il avait reçu du Gouvernement, interprète cette fois encore de la justice publique, une dernière distinction, dignement méritée, chèrement obtenue, dont il jouit à peine; car

ce signe de dévouement, qui abritait un noble cœur, cette croix du mérite et de l'honneur, ses concitoyens ne l'ont vu briller que sur son cercueil.

Messieurs, pardonnez quelque émotion à mon âme devant de pareils souvenirs, qui ont pour moi le caractère d'une pieuse intimité.

Cette voix, aujourd'hui muette, m'accueillit la première en votre nom dans cette enceinte; notre amitié s'y fortifia : ensemble nous entrâmes dans la carrière politique, où nous animait, j'ai le droit de le dire, un même sentiment du devoir, un même amour de la patrie.

Vous concevez tout ce qu'un pareil attachement, une pareille confraternité m'ont laissé à jamais de douloureux et personnels regrets.

Messieurs, cet éloge, dicté par la vérité, plus encore que par les convenances, ne nous montre-t-il pas qu'au milieu de ces commotions successives qui modifient les mœurs et les institutions des peuples, les devoirs de l'homme de bien doivent s'élever et grandir avec les dangers et les besoins de la société; qu'il faut toujours donner la vertu pour base à toute existence publique ou privée, et que les calculs de l'intérêt et de l'ambition le conseilleraient même, si les préceptes de la religion et de la morale n'en faisaient une loi ?

SEMONCE

Prononcée en Séance publique, le 17 mars 1850 ;

Par M. Théophile DE BARBOT,

Un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

En venant, dans la forme accoutumée, proclamer ouverte la lice de nos Jeux, qu'il me soit permis de me féliciter de ce privilége des corps littéraires, qui les soustrait aux orages où d'autres corps succombent, et mêle ainsi quelque chose de stable à l'instabilité de toutes choses; qu'il me soit permis d'en féliciter la société. Elle ne peut pas rester étrangère aux intérêts de la Littérature, à ce qui les blesse ou les menace ; car elle n'est pas seulement le cadre où l'homme doit abriter son existence matérielle, elle est aussi le milieu où l'être intelligent doit vivre. Pour que la vie qu'elle protége ainsi soit complète, il faut que le beau y soit à côté de l'utile, que tout ce qui vient dans ces deux domaines puisse s'y produire et s'y développer. Et cette nécessité ne s'amoindrit pas dans les temps d'orage : ce serait une étrange erreur de croire que lorsque l'édifice est attaqué de tous les côtés, la meilleure manière de le défendre, est d'en abandonner une partie pour mieux défendre le reste. Non, non, c'est son ensemble qui fait sa solidité, c'est tout ce qui compose cet ensemble:

aussi bien ce qui décore et couronne le faîte, que ce qui fonde et affermit la base; et ce n'est pas seulement parce qu'elle est utile, c'est aussi parce qu'elle est belle, que la société est forte et qu'on s'y attache et qu'on l'aime. Il faut donc maintenir ce qui la fait belle en même temps que ce qui la fait utile. Aussi, Messieurs, n'ai-je pas hésité à venir vous parler des maux de la Littérature, fermement convaincu qu'une plaie littéraire est une plaie sociale ; aussi ne me suis-je pas laissé arrêter à la situation où nous sommes, situation qui est telle, il est vrai, d'un côté, que s'occuper d'objets qui ne s'y rapporteraient pas, semblerait chose futile; mais telle en même temps, de l'autre, qu'il n'est pas d'objets qui ne s'y rapportent.

L'indifférence en matière littéraire; les causes et les effets de cette indifférence: tel est le sujet dont je viens vous entretenir.

Les temps les plus difficiles pour ces éléments de l'existence morale des peuples que développe le mouvement des sociétés humaines, et qui finissent par avoir l'importance et la gravité d'une institution, ne sont pas les époques de contention et de lutte ; ce sont celles de confusion et de négligence. Il y a de la vie encore dans la lutte ; il y en a dans les querelles littéraires, dans les causes qui les font soutenir, dans ceux qui les soutiennent : ils croient que leurs idées sont les saines idées, que leurs types sont les vrais types ; ils croient, et ils se passionnent; et c'est avec la foi et l'enthousiasme que dans cette sphère, comme dans toute autre, on donne la vie aux œuvres nouvelles, on conserve aux œuvres anciennes la vie qu'elles avaient; avec la foi et l'enthousiasme, chez ceux qui lisent comme chez ceux qui écrivent, chez ceux qui écoutent comme chez ceux qui parlent. Car il ne suffit pas qu'une idée, qu'uue œuvre littéraire, ait la vie à

sa source, il faut qu'elle l'ait aussi dans son cours, et cette vie-là elle ne peut l'avoir que dans l'attention de la foule. L'attention la donne, l'admiration la complète.

Les ouvrages de pure Littérature, car c'est celle-là que j'ai en vue quand je parle d'indifférence, les ouvrages qui ne répondent point à un intérêt politique, à une question du moment, trouvent-ils ces aliments, ces secours, dans la société actuelle ? Admire-t-elle encore ? se passionne-t-elle encore ?

Il y a longtemps, ce me semble, qu'on ne peut plus faire de réponse favorable, et je n'en voudrais qu'une preuve : on ne critique plus; la critique n'existe plus. Elle avait une place dans cette arène, dont les armes sont des feuilles légères et que rouvre chaque jour, et chaque jour on l'y trouvait racontant ce qui s'était fait, indiquant ce qu'il fallait faire; elle ne l'a plus : le roman la lui a prise. Elle en avait une plus grande dans cette autre arène qui s'ouvre à des intervalles plus éloignés, et la politique la lui prend de même. L'espace donc lui manque, et les hommes par lesquels elle vivait et qui vivaient par elle, lui manquent aussi. Je les vois dans les rangs de ceux qu'ils gourmandaient alors, et que maintenant ils imitent : ils étaient juges du combat, ils se sont faits combattants eux-mêmes.

Il n'y a plus de critique; et il n'y en a plus, parce qu'il n'y a plus d'enthousiasme : on n'admire plus, on ne critique plus; on lit cependant, mais au hasard, mais sans dessein et sans suite. Le beau et le laid, le noble et l'ignoble, le vrai et le faux, tous les divers fruits de l'arbre de la pensée humaine sont exposés au public qui les prend sans regarder, et les laisse bientôt sans dire même le goût qu'il y a trouvé. Tout s'imprime, parce que tout se lit; et cette ressemblance de destinée semble avoir peu à peu effacé dans la pensée de l'auteur, comme dans la pensée du public, la différence de

mérite. La Littérature, depuis quelques années, a été comme un immense bazar, où tous les tissus seraient étalés, où toutes les étoffes seraient déployées, et où l'on n'entendrait retentir d'autres jugements que la voix du crieur public qui propose, et la voix de l'acheteur qui prend; elle a été comme un vaste champ, où toutes les semences seraient jetées, où toutes les moissons seraient cueillies avant leur développement, avant leur maturité; cueillies pour être remplacées par d'autres, sans se donner le temps de labourer la terre et de choisir la semence.

Et tout le public des lecteurs a été plus ou moins complice de cette confusion, de cette hâte. Quel est celui de nous qui ne s'est pas assis quelquefois à ce festin indigeste où tout se succède si rapidement, que le temps manque pour goûter, qu'il suffit à peine pour prendre, où il n'y a de satisfait que cette première faim brutale de la curiosité qui ne choisit ni n'examine, qui n'exclut ni ne distingue ? Eh bien ! je le demande, cette curiosité qui n'apprécie pas, ce goût qui ne choisit pas, cette impatience qui passe outre, tout cela n'est-ce pas de l'indifférence ? indifférence réelle au fond sous cette forme d'empressement ; car qu'est-ce que l'attrait du moment, que cet attrait qui ne se rend pas compte, qui a des impressions, qui n'a pas d'idées, qui n'en produit pas, qui n'a pas le temps d'en produire ; qu'est-il, et à quoi mène-t-il ? à ce qui plaît, à ce qui plaît à la surface, à ce qui plaît aujourd'hui et qui n'est plus ce qui plaisait hier, et qui n'est pas ce qui plaira demain : il mène à la lassitude.

Indifférence donc pour ce qui est le but, pour ce qui est l'essence de la Littérature, pour le beau, pour les règles et les conditions du beau, pour ses causes et ses effets ; indifférence, malgré l'exception faite quelquefois pour des œuvres qui, littéraires par la forme, ne le sont pas par le fond, ne le sont pas par le but ;

car si le public est attentif alors, s'il se passionne, sa passion et son attention ont une autre source, et la Littérature n'est là que la servante de la politique; et si j'ai insisté sur ce point, si je n'ai pas regardé tout de suite cette indifférence comme chose acquise et incontestable, c'est qu'elle est un fait grave; plus grave encore par ce qu'il implique que par ce qu'il entraîne; plus grave comme symptôme que comme mal. La société indifférente à la Littérature! mais c'est la société indifférente à elle-même, indifférente à ce qu'elle dit. Un peuple parle par sa Littérature; les mots qu'elle lui fournit sont les seuls qui passent de bouche en bouche, partout conservés et partout reproduits, partout associant la pensée de ceux qui les répètent, à la pensée de celui qui les a dits, et faisant ainsi des paroles d'un seul, comme le langage d'une nation entière.

Le mal est donc certain; quelles en sont les causes?

Je ne les chercherai pas dans la Littérature elle-même, dans ce qu'elle a été de nos jours. Elle a montré à coté de ses défauts des qualités trop brillantes, et d'ailleurs ce qui a pu lui manquer ne serait pas une explication suffisante; car l'indifférence s'est étendue aux ouvrages anciens comme aux ouvrages nouveaux. Il a diminué de jour en jour le nombre de ces hommes, dans lesquels les voix éloquentes, les voix sublimes du passé trouvaient un écho vivant; il s'est de jour en jour resserré ce cercle où le foyer allumé alors continuait de répandre ses électriques étincelles; et si l'écrivain de ces temps retrouvait la vie et la parole, il pourrait s'écrier comme ce chevalier des Croisades, sur le champ de bataille abandonné: Où sont mes fidèles? Ils pourraient le dire même, ceux à qui la nature et la sublimité de leurs ouvrages semblaient promettre l'éternité du bruit de leur gloire: je crois les entendre redemander acteurs et spectateurs, et ils les redemanderaient en vain,

s'il ne s'était rencontré une femme pour les leur rendre, pour réveiller la flamme éteinte du passé et l'écho endormi des applaudissements d'autrefois.

C'est donc dans le public surtout qu'il faut chercher les causes, et il y en a une première qui ressort de ce que je disais tout à l'heure : car si l'on ne choisit pas, si chaque jour on prend au hasard la lecture que chaque jour apporte, si l'on ne fait qu'étendre la main, et bientôt détourner la tête, c'est qu'on ne veut pas se donner de peine ; et il en faut pour se rendre compte, pour donner à son attention toute la portée dont elle est susceptible, à son approbation toute l'étendue qu'elle peut avoir ; il en faut pour admirer ; il en faut pour tout ce qui est sérieux et durable : nos goûts ont besoin d'être cultivés, comme toute autre chose, et l'âme, quand rien ne la féconde, s'appauvrit du coté des impressions comme du coté des idées.

C'est un vouloir d'en haut que les plaisirs nobles, les plaisirs sérieux, ceux qui relèvent, ceux qui durent, soient achetés, soient mérités ; et il y a des jouissances qui sont presque des vertus. Mais les effets que cause l'attrait du moment, n'exercent pas, ne fécondent pas l'âme ; ils ne l'agitent qu'à la surface, et ce qu'ils cultivent de cette manière est bientôt épuisé. L'attrait du moment est ennemi de toute étude, de toute règle ; il mène à ce qui n'en a pas besoin, à ce qui est facile, à ce qui est commode. Le commode, voilà ce qui a régné, voilà ce qui règne ! et le règne du commode, c'est la suppression de bien des choses ; c'est le cœur réduit aux premiers mouvements, l'intelligence réduite aux premiers aperçus, l'esprit réduit aux premières idées ; c'est l'homme, en un mot, amoindri de tout ce que lui donne le travail, de tout ce que lui donnent l'empire et l'effort sur lui-même.

On ne veut pas se donner de peine; voilà donc une première cause.

On ne veut se donner de peine que pour ce qui produit des résultats matériels, que pour ce qui rapporte; en voilà une seconde.

Ceux qui autrefois auraient composé cet auditoire d'élite, nécessaire pour conduire et éclairer l'autre, qui seraient restés spectateurs lorsque c'était quelque chose que d'être un juge éclairé, un appréciateur délicat, et d'en avoir les jouissances, sont devenus acteurs, acteurs sur diverses scènes, mais acteurs trop occupés de leur propre succès, de leurs propres intérêts pour avoir rien à donner aux succès des autres, aux intérêts de la gloire des Lettres. La multiplication sans mesure du nombre de ceux qui écrivent, a eu même, sous ce rapport, un résultat défavorable. Beaucoup, qui auraient pu continuer d'être de bons juges, sont devenus de mauvais auteurs; ils auraient pu donner une attention utile, ils ont donné une coopération funeste; et le public, ainsi réduit, n'a plus eu ce qu'il faut pour se passionner, pour passionner sérieusement ceux qu'il écoute. La Littérature a ainsi perdu le public des œuvres sérieuses, des œuvres de longue haleine; il ne lui est plus resté que le public des œuvres frivoles.

A ces deux causes il faut en ajouter une troisième : l'éloignement pour le passé, pour les sentiments qu'il a éprouvés, pour les règles qu'il a établies.

L'indifférence pour le passé devait produire l'indifférence pour la Littérature; car la Littérature est fondée sur le passé, sur l'amour du passé. Elle a commencé par des chants qui le faisaient revivre, et la corde qu'elle a fait vibrer la première chez les peuples, a été le sentiment de la gloire de leurs aïeux, et de la reconnaissance qui leur était due. Si depuis elle en a fait

vibrer d'autres, elle y a toujours joint un retentissement de celle-là. Ses premiers chants ont eu un écho dans ceux qui ont suivi, et pour bien entendre ceux-ci, pour bien saisir tout ce qu'ils contiennent, il faut y démêler cette réminiscence secrète. Oui, pour bien comprendre la Littérature, il faut savoir vivre dans le passé, savoir vivre dans l'avenir, être sensible à ce qui est le prolongement de l'un, à ce qui est le pressentiment de l'autre; et l'on ne vit plus que dans le présent. L'homme qui vit dans le présent devient bientôt indifférent à tout, excepté à la sensation du moment et à la sensation la moins raffinée et la plus vulgaire : il lui faut le drame moderne ou les combats du cirque.

Ainsi, le règne du commode et de l'utile, la décadence des sentiments désintéressés, l'abolition du respect pour le passé,

Voilà les causes.

Quels sont les effets ?

Pour bien les suivre, pour bien s'en rendre compte, il faut remonter plus loin que les années que j'ai prises d'abord pour limites, et où j'ai placé le siége du mal qui m'occupe; il faut remonter au moment où commença ce qu'on peut appeler plus particulièrement la Littérature de notre époque, à ce moment où elle sembla naître de la chute du grand empire, où elle sembla sortir de la tristesse que le choc de tant d'événements fit jaillir de certaines âmes.

Ce qui alors parut être son caractère, et cependant l'indifférence du public n'existait pas encore, ce fut le doute appliqué aux choses de la vie.

Ces questions : Qu'est-ce que la grandeur ? qu'est-ce que la gloire ? lui étaient familières, et elles aboutissaient à cette dernière, qui les résume toutes : Qu'est-ce que la vie ?

Elle fut religieuse alors, au moins dans ses jeunes

chefs, comme dans celui qui était à la fois leur devancier et leur modèle; et c'est vers le ciel que montaient les sons que se renvoyaient les deux grandes lyres de l'époque; le doute sur les choses du monde présent avait ramené aux choses du monde futur.

D'autres cherchèrent en dehors de la réponse chrétienne; et quand on n'eut rien trouvé, quand l'homme fut resté avec cette nudité où l'avait laissé l'absence de toute croyance, et que n'avait couvert qu'un moment le manteau percé à jour de la puissance et de la gloire, n'apercevant plus rien de grand au dedans de lui, on chercha au dehors. On appela les choses matérielles à son secours, et alors il sembla un instant que la vie, c'est une maison splendide, c'est une décoration brillante; que la vie c'est l'apparence. L'indifférence commençait, et la doctrine de l'art pour l'art fut mise en avant; doctrine fausse, en ce qu'elle est incomplète, en ce qu'elle sépare, en ce qu'elle isole, et que rien ne doit être isolé, que tout au contraire se lie dans ce qui compose la vie des sociétés humaines.

L'art fit donc dominer partout le côté matériel sur tous les autres. Quelques-uns firent un pas de plus. Pour mieux montrer que l'extérieur est tout, et que l'intérieur n'est rien, ils essayèrent de prouver que cet intérieur est toujours le même : la courtisane fut relevée, la femme pure fut abaissée; on ôta à l'une et on donna à l'autre, jusqu'à ce que les deux poids fussent égaux. Des instincts et des hasards, il n'y a pas autre chose ! Paraître, paraître ! Être n'est qu'un mot !

D'autres dirent : Agir ! agir ! l'action à tout prix, l'action par tous les moyens, l'action sur toutes les routes et dans tous les buts ! La pensée, la parole, la vie enfin nous a été donnée comme une machine à lancer, à presser, à précipiter ! Qu'elle marche donc, qu'elle marche, et qu'elle profite en marchant de

tous les progrès que nous avons faits sur nos pères. Ils n'avaient que la rame, ils n'avaient que la voile ; et nous, avec la rame et la voile, nous avons la vapeur. Que tout donc soit visité, que tout soit vu, que tout soit décrit.

Le cerveau fut dès lors pour l'écrivain comme une usine sans cesse en activité, élabòrant ce qui se débite, fabricant ce qui se vend, allant vite parce que les lecteurs vont vite, s'attachant à la quantité parce que les lecteurs s'attachent à la quantité. L'indifférence était venue, et c'était le temps des romans-feuilletons et des chemins de fer.

La responsabilité humaine disparut dans cette marche rapide, et avec elle disparut aussi l'unité.

Elle sembla détruite dans quelques hommes ; il sembla qu'elle eût péri en eux au milieu des révolutions que leurs idées y avaient faites, comme elle a péri dans certains États au milieu des révolutions que les événements y ont amenées. Il n'y eut plus pour eux que des facultés qui produisent ; qui produisent un jour le beau, un jour le laid ; un jour le vrai, un jour le faux ; que des facultés qui produisent et qu'il faut chercher à faire produire. Telle semence ne réussit plus, mettez-en une autre. Variez, variez ! Vous avez jusqu'ici cultivé toutes les belles croyances : c'est bien ; mais la récolte est faite. Cultivez maintenant les croyances contraires.

Étrange état d'une société où la rapidité semble être la condition de tout, le but suprême ; où, au bout de peu de temps, le voyageur pourrait passer dans les sillons de sa route, et l'autenr dans les pages de son livre, sans que l'un et l'autre se reconnussent ! Et cette rapidité, destructive de la mémoire, destructive de la dignité et de la vérité, on en a fait comme une nécessité pour l'écrivain qui ne sait pas mettre les devoirs de sa conscience et de sa mission au-dessus de tout ; on

l'oublierait s'il ne s'oubliait pas ; et ce branle général qui emporte si vite toute chose, emporte la réputation plus vite encore. Il faut que l'auteur rajeunisse sans cesse sa renommée, parce que sa renommée sans cesse vieillit : il faut qu'il fasse retentir son nom tous les matins, parce que les souvenirs du matin sont les seuls qui aillent jusqu'au soir.

Et comment, dans cette nécessité d'une activité incessante, dans cette préoccupation qui fait voir sans cesse des spectateurs et des lecteurs qu'il faut attirer ou retenir, non par les liens de l'art, mais par ce qui a prise sur eux ; comment la vue ainsi absorbée ne s'émousserait-elle pas ? Comment conserverait-elle cette délicatesse qui discerne le beau, qui en développe le sentiment, qui en aiguise le besoin ? La finesse de notre vue intérieure dépend des spectacles que nous lui donnons, dépend de ce que nous espérons et de ce que nous ambitionnons autant que de ce que nous pensons. Il faut à la flamme du génie, non-seulement l'aliment que le génie trouve en lui-même, mais encore celui qu'il peut espérer au dehors ; il lui faut un milieu favorable, et le milieu dans lequel cette lumière peut avoir toute sa force, tout son éclat, c'est l'attention, c'est l'approbation publique ; il a besoin d'y compter au terme de ses travaux et d'en jouir dans le lointain. Oui, dans cette route qu'il a à parcourir, qu'il a à faire parcourir à son œuvre, il faut non-seulement les clartés du point de départ, mais aussi les clartés du point d'arrivée, les clartés du but ; si ce but est matériel, que pourra-t-il en jaillir ? Si c'est la gloire, une gloire durable, s'il peut la contempler avec confiance dans l'avenir, cette contemplation de la beauté des résultats de son œuvre peut l'aider à trouver les beautés de son œuvre elle-même. Il peut y avoir échange de rayons, réflexion d'un foyer à l'autre. Croit-on que dans ce coup d'œil

que l'auteur jette sur son ouvrage non encore exécuté, mais vivant dans sa pensée échauffée par la chaleur du premier moment, croit-on que ce soit la même chose de se dire : tout le monde achètera ou tout le monde applaudira ; l'ouvrage produira ou l'ouvrage vivra ? Oh! nous dépendons du but que nous nous proposons ; tout se lie dans la vie humaine, et c'est d'une foule de reflets divers que se forme la flamme qui s'allume dans le cerveau de l'homme de génie, la flamme qu'il allume dans ses œuvres.

Il a besoin de l'idée de sa gloire, il a besoin de l'idée de son pouvoir, et ce pouvoir il ne l'a pas seulement en lui, il l'a surtout dans les autres. Oui, ce qu'il y a de plus puissant dans l'écrivain, dans l'orateur, ce n'est pas lui, ce n'est pas le son de sa voix et de ses idées, c'est cet écho qu'il éveille chez ceux qui l'écoutent, c'est le son de cette corde qu'il fait vibrer en eux. Mais pour que cette corde vibre, il ne faut pas qu'elle soit détendue, qu'elle soit amollie, que la rouille de l'oisiveté lui ait ôté la sonorité et la promptitude. Eh bien ! cette vibration, cet écho, la possibilité de cette vibration et de cet écho, n'existent plus suffisamment pour les œuvres sérieuses, et cependant l'écrivain en a besoin, même lorsqu'il compose ; il a besoin de les entendre, au moins dans son espérance, pour surmonter les soins, les fatigues que demande la poursuite du but le plus haut, mais le plus difficile de tous : la réalisation du beau dans une œuvre de longue haleine. Et quand il n'a pas ce secours, quand il ne peut espérer de l'avoir, il se détourne de cette abrupte poursuite, et il redescend dans la plaine ; il y cueille les moissons aisées, les succès faciles ; et les fleurs abondantes qu'il trouve sous sa main, lui font oublier cette fleur rare, cette fleur solitaire qui croît au sommet de l'art. L'admiration publique en est

comme le parfum, et quand ce parfum lui manque, il n'y a plus, pour monter jusqu'à elle, cet encouragement, cette force qui venait de ses émanations lointaines.

Ainsi, trois phases dans la Littérature de notre époque :

Une première pendant laquelle l'indifférence n'existe pas encore, pendant laquelle la critique existe avec son domaine et ses écrivains à part, pendant laquelle il y a lutte; — c'est le temps de la grande querelle des classiques et des romantiques ; —

Et alors une Littérature animée, brillante, religieuse dans ses principaux représentants, sérieuse dans les autres, qui cherche le beau, qui trouve le vrai quelquefois, qui donne naissance à toutes ces productions, à tous ces travaux poursuivis depuis, mais commencés alors, et dont l'éclat semblait donner un démenti à mon sujet, quand j'en prononçais le titre;

Une seconde où la lutte n'existe plus, où la critique existe encore, mais à peine, où l'indifférence a commencé ;

Et alors une Littérature qui n'aspire plus au vrai, qui s'occupe encore du beau, ou plutôt qui dit qu'elle s'en occupe, mais qui en réalité commence à ne chercher que le succès, que les résultats matériels du succès;

Une troisième, enfin, où lutte et critique ont disparu, où l'indifférence est complète ;

Et alors plus rien que des chiffres : le nombre des ouvrages pour mesure du mérite de l'auteur; le nombre des lecteurs pour mesure du mérite de l'ouvrage.

Dès ce moment il n'y eut plus de frein, plus de règle, plus de barrière.

Il arriva ce qui arrive dans les temps d'orage, où toute source jaillit, où tout ruisseau s'élance, où de toute part des eaux viennent au fleuve; il grossit, mais il perd sa limpidité, il perd sa saveur : il ne peut plus

réfléchir le ciel, il ne peut plus désaltérer personne. Quand tout ce flot d'idées eut passé, il sembla ne rester plus rien des belles choses de l'âme : le roman avait désenchanté la réalité, non pas en l'embellissant, mais en l'avilissant.

Encore si ces effets s'étaient arrêtés à cette partie de la Littérature qui a l'agréable seulement pour objet ! Mais ils se sont fait également sentir dans celle qui a pour objet l'utile. L'Histoire, ce témoin qui devait être incorruptible, a cessé de l'être: la réalité, la vérité, ont été sacrifiées au paradoxe, et la société a été comprise dans le sacrifice ; car l'Histoire, c'est une de ses richesses, c'est une de ses forces, et cette richesse a été dissipée, et cette force a été détruite.

Il y avait des souvenirs qui nous protégeaient, des craintes qui nous éclairaient : chose rare ! le passé nous était bon à quelque chose ; et ces souvenirs, on a voulu les changer ; et ces craintes, on a voulu les annuler ; et ce passé, on a voulu le refaire : tel qu'il était, il nous sauvait ; tel qu'on l'a refait, il va nous perdre.

Il y avait un nom qui voulait dire *terreur*, on a essayé d'établir qu'il voulait dire *clémence ;* on a essayé de changer, après cinquante ans, le sens des événements, de faire d'une date heureuse une date funeste, et de prouver à une nation qui s'était réjouie parce que le sang ne coulait plus, qu'elle avait eu tort de se réjouir. Ce nom, qui était un avertissement salutaire, est devenu pour quelques-uns un encouragement fatal.

Il y avait un jour funèbre, un formidable scrutin ; on l'a rouvert ; ils sont venus déposer le redoutable vote ceux que leur âge n'y appelait pas ; ils sont venus ceux qui se sont faits les historiens du passé pour être les tribuns de l'avenir, ceux qui se sont faits les flatteurs d'un pouvoir qui n'était plus, pour devenir les instruments d'un pouvoir qui pouvait être.

Dirai-je les effets d'une pareille Littérature sur le public ?

Je n'en ai pas besoin, ce me semble : les faits historiques répondent pour les ouvrages historiques ; les mœurs répondent pour les ouvrages de mœurs ; l'impression reçue par les lecteurs répond pour les romans.

Une réflexion cependant : lorsque la Littérature en est réduite à ne plus éveiller que la curiosité, ce n'est pas elle seulement qui y perd ; le public y perd autant qu'elle. La curiosité est un plaisir égoïste : elle ne réunit point, elle ne met rien en commun, elle n'établit aucune sympathie, aucun lien. L'admiration au contraire est comme un milieu où l'on se rencontre sans aucune de ces aspérités de la personnalité qui sont un obstacle ; elle est un stimulant et une promesse pour les uns, un aliment pour les autres ; elle est pour tous un lien, un lien dans le présent et avec le passé, un de ces liens qui maintiennent la durée et l'identité d'une nation mieux que d'autres plus forts et plus solides en apparence. Elle est d'ailleurs un sentiment bon pour celui qui l'éprouve, bon pour la société : car ce qui fait la moralité des sociétés comme des individus, ce n'est pas seulement le mépris ou la recherche des biens et des jouissances, c'est aussi la nature des biens que cette recherche a pour objet. La société est saine, si elle se plaît à ce qui est beau, et la meilleure est celle qui a les jouissances les plus nobles.

Et puis, la curiosité peut-elle être utile, peut-elle être féconde ?

Elle ne produit rien chez ceux qui lisent, elle n'exige rien chez ceux qui écrivent : elle ne leur demande pas compte des principes et du but ; elle ne leur demande que la variété, et ils la donnent, et ils ne s'inquiètent plus de l'utilité et de l'accord. Elle contribue à les affranchir de ce respect qu'on doit aux autres, de ce res-

pect qu'on doit à soi-même, à ses idées; car on doit quelque chose aux paroles qu'on a dites, aux idées qu'on a exprimées, et ce devoir a été mis de côté comme une entrave ridicule. Le talent, le génie même qui ne devraient servir qu'à faire dominer les pensées vraies, n'ont plus servi qu'à les mêler toutes. L'autorité du même génie, l'autorité de la même éloquence, ont recommandé les causes les plus opposées, les principes les plus contraires, et cette autorité a été funeste, et elle a péri comme toutes les autres. Déplorable conséquence! les dons qu'on devait bénir, il faut les craindre; la société doit les redouter : elle a éprouvé que ceux qui en sont doués, ne viennent pas toujours pour l'éclairer et la guider, et en portant tour à tour leur lumière aux points les plus opposés de l'horizon, ils y ont multiplié les ténèbres.

Ainsi, Messieurs, les effets ont été semblables aux causes, ont multiplié les causes : l'indifférence pour toutes les choses désintéressées a produit l'indifférence de la société pour la Littérature, et celle-ci a produit, à son tour, l'indifférence de la Littérature pour la société; ces deux nouvelles tendances ont augmenté encore la première, et tout, mal et symptômes, causes et effets, tout bien examiné aboutit à signaler le résultat suivant : une diminution de la vie sociale par la décroissance successive d'un des éléments qui la composent, par l'excessif développement de l'élément contraire.

Il y avait deux domaines dans le monde des hommes : celui des choses matérielles, celui des choses morales. Il y avait deux forces : la force attachée à tous les sentiments divers qui nous font vivre hors de nous-mêmes; la force produite par tous ceux qui nous y renferment. Ces deux domaines se fécondaient l'un l'autre; ces deux forces se faisaient équilibre : elles

étaient pour la société ce que sont pour la terre les deux impulsions diverses qui se combattent, mais qui se combinent, et qui produisent l'harmonie de sa marche, de sa marche autour du foyer d'où lui viennent la chaleur et la lumière, et avec la chaleur et la lumière, les fleurs et les fruits. Ce qui me paraît marquer l'époque où nous sommes, ce n'est pas tant l'affaiblissement successif d'une de ces forces, des sentiments désintéressés, de ceux qui s'attachent aux biens de l'esprit et de l'âme ; et le développement graduel de l'autre, des sentiments égoïstes, de ceux qui s'attachent aux biens du corps et de la terre ; c'est surtout l'impossibilité d'aller qui résulte de cette augmentation et de cette diminution graduelles ; c'est l'impossibilité que ces dernières passions livrées à elles-mêmes se satisfassent. Il a semblé à quelques-uns que ces deux forces se contrariaient, que s'il n'y en avait plus qu'une, tout irait mieux, et parce que l'autre est trop affaiblie, tout est au moment de s'arrêter, et si elle manquait entièrement, tout s'arrêterait. Il a semblé que ces deux domaines se nuisaient l'un à l'autre, que s'il n'y en avait qu'un de cultivé, il donnerait plus de fruits, et parce que l'autre est délaissé, parce que tout le monde veut avoir une part plus grande dans celui qui est seul recherché, il semble prêt à perdre sa fertilité avec les causes et l'ordre qui l'avaient amenée.

On a dit : L'utile, l'utile, rien que les biens de ce monde ! et nous en sommes à cette situation, où ces biens ne sont plus assurés pour ceux qui les possèdent, ne sont plus assurés pour personne : l'ébranlement des lois de la production a compromis la production elle-même.

On a dit : L'agréable, le commode, les idées qui plaisent, la Littérature sans règle ! et nous en sommes à ce que plus rien ne plaît, à ce qu'il n'y a plus de

Littérature ; car qu'est-ce que la Littérature, quand elle n'excite plus que l'indifférence ?

On a dit : L'intérêt, l'intérêt seul ! et on est arrivé à l'impossible.

On a dit : Le plaisir, le seul plaisir ! et on est arrivé à un moment où ces mots : La France s'ennuie, sont devenus le plus dangereux symptôme, le plus menaçant oracle.

Les mêmes erreurs donc, les mêmes résultats partout !

Et à tous ces maux quels remèdes ?

Il ne m'appartient pas, il n'appartient pas à mon sujet de les signaler d'une manière générale ; je les signalerai sur un seul point, je les signalerai par un seul mot : Réforme ! réforme dans le domaine du beau, réforme de la Littérature ! Et comme tout se fait par tout le monde aujourd'hui, comme la Littérature elle aussi a son suffrage universel, — c'est voter que de lire un ouvrage, c'est voter que de l'acheter, ce serait voter surtout que de l'admirer ; — réforme chez tout le monde ! chez ceux qui lisent, comme chez ceux qui écrivent ; chez les premiers, pour refaire un public aux œuvres sérieuses et belles, aux compositions harmonieuses ; chez les seconds, pour qu'il y ait des œuvres dignes d'un pareil public.

Oui, réforme chez tout le monde ; et si cette salle s'élargissait sans mesure, si au lieu de quelques-uns c'était la foule, c'était ce public de lecteurs, dont les préférences et les répulsions peuvent faire la destinée de la France, je dirais à chacun d'eux, comme je dis à chacun de vous : Aimez la Littérature ! aimez-la dans ce qu'elle a de sérieux, dans ce qu'elle a de profond, dans ce qui en fait une des gloires de l'homme, un des ornements, et par suite, un des soutiens du monde où il vit. Oui, aimez la Littérature, vous qui aimez la société ; aimez le beau, vous qui désirez qu'on aime le

juste, vous qui auriez besoin d'aimer le vrai ! Rallumez ce flambeau, et peut-être ce flambeau aidera à rallumer les autres.

Aimez la Littérature, non pas pour qu'elle vous fasse oublier vos devoirs, mais pour qu'elle vous les fasse mieux remplir ; pour qu'elle vous crée une vie qui se joigne à l'autre, et qui lui prête aliment et force. C'est avec l'aversion de toutes les choses bonnes et belles que la société est attaquée, c'est avec l'amour de toutes ces choses qu'il faut la défendre.

Vous voulez maintenir la propriété : maintenez donc la Littérature qui est une propriété de la France, qui est une partie de votre bien.

Vous voulez conserver l'ordre : conservez donc le beau qui est l'ordre dans les choses de l'intelligence, qui est l'harmonie dans les choses de l'art.

Vous voulez combattre les doctrines et les sentiments qui réduisent tout aux biens de la terre, et qui tendent à les ôter à ceux à qui la loi les donne : faites acte de foi aux doctrines contraires, aux sentiments contraires ; montrez que le culte des choses désintéressées est quelque chose pour vous. Oh ! je voudrais avoir l'autorité de vous dire : Aimez le vrai, parce que cet amour comprend tous les autres, parce que le vrai renferme le juste et le beau, parce que lorsqu'on a rattaché à Dieu la chaîne de tous les sentiments, de tous les devoirs, elle ne pèse plus, elle soutient. Mais je dois m'arrêter, sinon dans mes vœux, au moins dans l'expression de mes vœux, et je vous répète : aimez le beau ; je le dis à ceux qui sont jeunes, et je le dis aussi à ceux qui ne le sont plus. L'événement est un précepteur qui ne connaît point d'âge, et lorsqu'il impose de nouveaux devoirs, il les impose à tous. A tous il a montré ce que c'est qu'une société dont tous les liens ont été successivement affaiblis, ce qu'est le présent qui ne se rat-

tache pas au passé, ce que menace d'être l'avenir qu'un tel présent prépare.

Au seuil de ce monde étrange, de ce monde impossible, où l'utopie voudrait nous faire entrer, il semble que, peu contente de l'inscription que le Florentin sublime avait attachée à la fatale porte, elle y ait ajouté encore; il semble qu'on y lise : Laissez le souvenir, ô vous qui entrez! Eh bien! je dirai à ceux qui ne veulent pas franchir la porte fatale, qui ne veulent pas que la société la franchisse et se perde : Réveillez le souvenir! réveillez le souvenir en même temps que l'espérance! Rappelez-vous, rappelez-vous! Rappelez-vous cette société qui tombe si vous ne la soutenez; rappelez-vous tout ce qui la faisait bonne, tout ce qui la faisait belle. Qu'elle vous apparaisse au travers des dangers qui la menacent, et que sous ce voile, son aspect réveille votre ardeur, et redouble votre force.

Et vous qui avez eu une si grande part à ce qui fait ses périls et ses craintes, ô Écrivains! ô Poëtes! ne tenterez-vous rien pour lui rendre, pour contribuer à lui rendre ce que vous avez tant contribué à lui ôter? Elle vous a donné, ne lui donnerez-vous pas? Vous avez énervé ses heures de repos, n'électriserez-vous pas ses heures de danger? Vous avez affaibli sa force, ne fortifierez-vous pas sa faiblesse? Ne ferez-vous pas au moins ce que faisaient ces Bardes du passé qui entonnaient le chant de guerre avant d'entonner le chant de mort? Jamais lutte plus solennelle, jamais combattant plus illustre : la civilisation européenne, l'héritière de tout ce que la race humaine a fait, a établi de grand sur la terre, la dépositaire de tout ce qui forme le commun patrimoine des hommes. Oh! ne direz-vous point les grandeurs, ne direz-vous point les services de celle qui va combattre, de celle qui peut-être va mourir? Ne ferez-vous point rayonner aux yeux cet éclat qu'elle

portait au front, cette empreinte que Dieu y avait mise, et qui brillait si vive quand elle se tournait vers lui dans ses jours de vertu et de foi? Oh! dites ses grandeurs, oh! dites ses services, oh! rallumez toute sa splendeur, afin qu'au moins elle meure ou vive tout entière, afin qu'au moins elle tombe ou triomphe dans toute sa gloire.

Sur l'Océan, quand apparaissent à l'horizon les signes d'un prochain danger, d'un prochain combat, quand naissent à sa surface ces points à peine visibles qui seront bientôt des forteresses flottantes portant l'incendie et la mort, le vaisseau que ce danger menace, revêt sa parure de fête en même temps que son appareil de guerre; les drapeaux sont déployés, les uniformes brillent, les couleurs rayonnent, et c'est avec toute sa beauté qui fait partie de sa force et qui l'augmente, c'est avec toute sa beauté comme avec toute sa force, qu'il s'avance dans l'arène. Et la société aussi voit poindre, voit grandir à son horizon les signes d'un prochain danger; qu'elle revête aussi sa parure de fête, qu'elle se fasse belle! qu'aucune fleur ne manque à sa couronne, qu'aucun rayon ne manque à son auréole, et que ceux qui se préparent à l'attaquer, voient tout ce qu'ils vont fouler aux pieds, tout ce qu'ils vont éteindre. Oui, qu'elle soit belle, afin qu'à son aspect ses défenseurs sentent leur courage redoubler, et que ses adversaires sentent le leur faiblir; afin que les armes s'affermissent dans les mains des uns, afin qu'elles tombent des mains des autres; afin qu'il y ait une victoire et qu'il n'y ait pas de combat.

LA VILLE DE TOULOUSE,

PAR

M. Jules DE RESSÉGUIER, un des quarante Mainteneurs.

Lu en Séance publique, le 17 Mars 1850.

L'INDUSTRIE aujourd'hui qui bâtit et nivelle,
Fait de ma vieille ville une ville nouvelle.
A ces murs éclatants et sous ces légers toits,
Je ne reconnais plus Toulouse d'autrefois,
Ma Toulouse guerrière à l'héroïque histoire,
Toulouse aux forts remparts, Toulouse étroite et noire,
Avec les bastions dont ses murs étaient ceints,
Et ses caveaux remplis des reliques de saints;
Son Capitole orné de chapiteaux doriques,
Les portails surbaissés de ses maisons de briques,
Sur ses pavés aigus d'inégales hauteurs,
Le doux balancement des chaises à porteurs;
Ses usages pareils aux antiques coutumes,
Ses vêtements taillés sur les anciens costumes,
Des métiers et des arts les corporations
Apportant leur symbole à nos processions;
Les veuves entourant de crêpes leurs longs cierges,
Les roses parfumant la bannière des vierges,

Les pénitents prenant l'attitude des pleurs,
Sous leurs grands capuchons de diverses couleurs ;
Le Premier Président, suivi de son carrosse,
L'Archevêque, marchant appuyé sur sa crosse,
Vêtu d'or, rayonnant comme l'astre des jours,
Toujours psalmodiant, et bénissant toujours.

O ville où je naquis, et que j'aurais choisie,
Avec tes souvenirs, ta foi, ta poésie,
Tu paraissais superbe aux regards envieux,
Car cela, c'était beau, c'était grand, c'était vieux !

Mais, par le temps, hélas ! tout s'altère et tout bouge;
Le temps a déchiré ta robe en damas rouge,
Et ce large manteau qui couvrait noblement
De sa pourpre tes murs comme ton parlement ;
Alors, tu levais haut ta tête indépendante,
Tu gardais ton maintien, Comtesse ou Présidente,
On te disait savante et sage ; à ton aspect
Le voyageur surpris s'inclinait de respect,
Tu méritais le nom de Sainte que tu portes ;
On ne franchissait pas facilement tes portes ;
Et pour qu'insolemment nul ne te fît la cour,
Des concierges veillaient jour et nuit dans leur tour.

Maintenant, tes remparts sont des pelouses vertes ;
Comme ton cœur, à tous tes portes sont ouvertes ;
Sans rencontrer un suisse avec ton écusson,
Chacun entre chez toi librement, sans façon ;
Sur tes balcons légers et que l'art badigeonne,
Le rosier refleurit et le lilas bourgeonne ;

Tu changes ta couronne héraldique en bouquets,
Tes grands airs d'importance en petits airs coquets,
Sans rechercher le faste ou craindre la disette,
De dame tu deviens tout simplement grisette,
Grisette au frais visage où le plaisir se peint,
Qui travaille, qui chante, et qui gagne son pain !

Mais, quoiqu'avec tant d'art parée et rajeunie,
Souviens-toi de ta gloire, et garde ton génie :
Cet instinct paresseux, facile à contenter,
Et ce subit élan qui te fait tout tenter.
Ma belle du Midi, ma Languedocienne,
Sois poëte toujours, toujours musicienne ;
Que ton souple idiome, au bout de l'univers,
Comme un oiseau s'élance en modulant des vers ;
Que la chanson surtout de ton sein s'évapore,
Car tes murs, comme un luth ont un écho sonore.
Le souffle de tes nuits imprégné de senteurs,
Est moins doux que la voix de tes jeunes chanteurs
Qui font monter le soir, ainsi que des fusées,
Des paroles d'amour vers toutes tes croisées.
Une douce harmonie entre dans la maison,
Et l'on suit pas à pas, dans la belle saison,
Ces groupes d'artisans qui jettent dans les brises,
De leurs chants naturels les notes inapprises ;
Doux chants, sans me lasser que j'entendrais toujours,
Qui sont comme l'écho de mes premiers beaux jours,
Et qui font que de toi, ma patrie, ô Toulouse,
L'Italie est contente, et l'Espagne jalouse.

UN CHAPITRE DE LA GENÈSE (1),

Par M. Firmin DE LA JUGIE,

Mainteneur,

Secrétaire des Assemblées;

Lu en Séance publique, le 17 Mars 1850.

« Enfin nous atteignons le but de notre course :
Ici, près de la ville, au bord de cette source,
Serviteurs d'Abraham, arrêtez vos chameaux. »
Le vieux Eliézer, en achevant ces mots,
Faisait agenouiller autour de la fontaine
Ses dix chameaux lassés d'une course lointaine.
Puis, priant en son cœur : « Dieu d'Abraham, dit-il,
Toi qui de mon voyage écartas tout péril,
Jéhovah, je t'invoque : avant que le jour meure,

(1) A l'exception de quelques légères additions jetées çà et là dans le texte pour satisfaire aux exigences d'une composition poétique, ce petit ouvrage est traduit, presque littéralement, du 24e chapitre de la Genèse. Il nous a semblé que ce serait une étude intéressante que d'essayer de reproduire dans sa simplicité cette page de la Bible.

Entends-moi ! me voici près du puits ; et c'est l'heure
Où pour puiser de l'eau les vierges vont venir.
Si ta miséricorde a daigné me bénir,
Si mon maître toujours de tes bontés fut digne,
En faveur d'Abraham accorde-moi ce signe :
Par toi-même conduit, celle à qui je dirai
« De grâce, fais pencher ton vase, et je boirai »,
Et qui me répondra « Buvez ; je veux encore
Puiser pour vos chameaux l'eau que leur soif implore »,
Oui, celle-là sera, dans ton dessein secret,
L'épouse d'Isaac. »
Éliézer priait.
Or, avant qu'en lui-même expirât la parole,
Voilà que de la ville, un vase sur l'épaule,
Une vierge sortait, vers le puits s'avançant :
Jeune fille très-belle, et dont l'œil du passant
Admirait l'air pudique et la grâce accomplie.
Descendue à la source et son urne remplie,
Elle allait remonter, quand, fidèle à son vœu,
Eliézer courant : « Laisse-moi boire un peu »,
Dit-il. — « Buvez, Seigneur. » — Et servante empressée,
Sa cruche sur son bras à demi renversée,
Elle lui donne à boire. — « Aussi pour vos chameaux
Je puiserai, Seigneur, l'onde fraîche. » — A ces mots,
Dans les canaux, en hâte, ayant vidé l'amphore,
Elle court vers le puits pour la remplir encore,
Tour à tour l'emplissant et la vidant ainsi...
L'envoyé d'Abraham, d'étonnement saisi,
L'admirait en silence, et pensait, dans sa joie,
Que le Seigneur, peut-être, avait béni sa voie.
Les chameaux abreuvés, de son riche trésor
Tirant un anneau d'or et deux bracelets d'or :

« Laisse-moi te parer, charmante jeune fille.
Quel est ton nom? quelle est ton heureuse famille?
De grâce, dis : ton père, accueillant l'étranger,
Sous son toit cette nuit pourrait-il nous loger? »
— « Hélas! mon père est mort, Seigneur (1). » Et quelques larmes
De la vierge, à ces mots, embellissaient les charmes.
« Bathuel fut son nom : il naquit de Melcah,
L'épouse de Nachor; moi je suis Rébeccah.
J'ai deux frères : Laban, qui remplace mon père,
Toujours au voyageur fait un accueil prospère;
Notre maison est vaste et peut vous loger tous;
Et la paille et le foin ne manquent pas chez nous (2). »

---

(1) La Bible ne parle pas de la mort de Bathuel; mais, dans toute la suite du récit, Laban seul paraît en qualité de chef de la famille; et, comme, au verset 55, il est fait mention des frères de Rébecca, on doit en conclure que le Bathuel qui, dans le verset 50, est nommé après Laban, est le frère de celui-ci et non pas son père. Au reste, l'historien Josèphe (Histoire des Juifs, liv. 1, chap. 15) dit expressément ce que l'Ecriture sous-entend, que le père de Rébecca était mort. Nous avons pensé que, pour plus de clarté, nous devions aussi énoncer ce fait.

(2) *Palearüm quoque et fœni plurimum est apud nos*, dit la Vulgate. La simplicité de ce détail a blessé les oreilles délicates d'un critique *anonyme*. Il a cru devoir reprocher aussi à toute la narration *l'abus de la couleur locale*. Singulier reproche! et quel dommage que Moïse ne l'ait point prévu! — Pour nous, qui n'avions d'autre désir que de reproduire son œuvre, nous eussions voulu, nous l'avouons, que notre copie fût plus fidèle encore. Nous sommes de ceux qui pensent que, sans dédaigner le goût français, l'on doit tenir grand compte du goût hébraïque, lorsqu'on se propose de faire connaître la Littérature des Hébreux. Tous les critiques modernes de quelque valeur ne comprennent pas autrement la traduction en général; et ce n'est pas quand il s'agit du texte sacré, que nous abandonnerions cette théorie. En vérité, le temps est passé des plaisanteries voltairiennes sur la Bible. C'est parce qu'on a trop peu tenu compte du goût hébraïque, de la couleur locale, de la physionomie des temps et des personnages, qu'il nous a toujours paru qu'une véritable traduction en vers des Psaumes était encore à faire. Cette traduction, nous avons osé l'essayer. Commencée à Rome, en 1846, nous l'avons poursuivie

Eliézer s'incline, il adore, il rend grâce :
« Dieu d'Abraham, dit-il, Dieu qui gardes sa race,
Jéhovah, ta faveur en tout temps fut sur lui ;
Et dirigeant mes pas, elle m'ouvre aujourd'hui
La maison de Nachor, le frère de mon maître ;
Je te bénis ! »
A peine il se faisait connaître,
Vers sa mère l'enfant s'empressant d'accourir
Contait le voyageur, ce qu'il lui vient d'offrir,
Ce qu'elle vient d'entendre ; et Laban qui l'écoute :
« Quoi ! ma sœur, c'est ainsi qu'il a parlé ! » — « Sans doute !
Voilà ce qu'il m'a dit. » — Et pour le recevoir
Ordonnant tout, il sort.
Au bord de l'abreuvoir
Et près de ses chameaux se tenant en silence,
L'homme attendait. Laban l'aperçoit et s'élance,
Et, plein du doux transport que son cœur éprouva :
« Viens, dit-il, voyageur béni de Jéhovah !
Pourquoi rester dehors ? J'ai préparé bien vite
La maison : tes chameaux auront aussi leur gîte. »
Et, prenant par la main son hôte qui le suit,
Bientôt en sa maison, joyeux, il l'introduit.
Les serviteurs alors s'empressent. L'on dégage
Les dociles chameaux du poids de leur bagage.

---

silencieusement, depuis, à travers les préoccupations publiques, l'interrompant quelquefois, ne l'abandonnant jamais. Le texte original est demeuré constamment sous nos yeux, objet de nos méditations, de nos études, de nos persévérants efforts. Nous ne savons ce qu'il adviendra de ce travail, qu'il nous a été donné d'achever, et si, les circonstances littéraires devenant plus favorables, nous nous déterminerons à le publier. Mais n'eût-il servi qu'à nous, nous ne cesserons de remercier Dieu des abondantes consolations que notre foi y a puisées, et de ce salutaire emploi des loisirs que les révolutions ont faits à notre jeunesse.

Laban leur fait donner et la paille et le foin (1).
De cet accueil son frère a partagé le soin.
Des pieds des voyageurs une onde tiède et pure
Repose la fatigue et lave la souillure.
Devant Éliézer la table du repas
Se prépare. Mais lui : « Je ne mangerai pas,
Seigneurs, avant d'avoir accompli mon message. »
Le fils de Bathuel à parler l'encourage.
Alors : « Je suis, dit-il, serviteur d'Abraham.
Depuis que, s'éloignant des deux fleuves d'Aram (2),
Sur d'autres bords mon maître a déployé ses tentes,
Jéhovah l'a comblé de grâces éclatantes.
Béni de Jéhovah, rien ne manque à ses vœux :
De l'argent et de l'or, des brebis et des bœufs,
Des ânes, des chameaux, une maison nombreuse;
Et de Sarah, féconde en sa vieillesse heureuse,
Un fils naquit pour lui, comme lui juste et bon,
A qui de tous ses biens sa tendresse a fait don.
Or, Abraham m'a dit : Éliézer, écoute :
Je suis vieux ; vers Sarah j'irai bientôt sans doute.
Mets ta main sous ma cuisse, et par le Dieu des dieux,
Par Jéhovah, Seigneur de la terre et des cieux,
Jure-moi que, par toi conduite en ma famille,
Jamais de Chanaan une orgueilleuse fille
Ne deviendra la mienne, et ne profanera,
Épouse d'Isaac, la tente de Sarah.
Mais plutôt, te levant à la voix de ton maître,

---

(1) *Deditque paleas et fœnum*, dit encore la Vulgate.

(2) Aram Naharaïm ארם נהרים, Aram ou la Syrie des deux fleuves : la contrée située entre le Tigre et l'Euphrate, et que, pour cette raison, les Grecs nommèrent *Mésopotamie*.

Pars, et vers la contrée où le ciel me fit naître,
Loin du peuple étranger au sein duquel je vis,
Va demander aux miens la femme de mon fils.
— Mais si la jeune fille à me suivre résiste?
Lui dis-je. — Il me répond : Jéhovah, qui m'assiste,
Jéhovah, Dieu des dieux, devant qui j'ai marché,
Fera descendre un Ange à tes pas attaché;
Et par ce fils du ciel protégé dans ta voie,
Oui, tu ramèneras, en me comblant de joie,
Du sein de ma maison, de la terre d'Aram,
L'épouse d'Iasac, la fille d'Abraham.
Ainsi de ta promesse, ô serviteur fidèle,
Tu seras délié. Mais, trompé dans ton zèle,
Si les miens te laissaient revenir seul ici,
Fidèle serviteur, je t'en délie aussi.
» Il dit. Ayant juré, pour la ville lointaine (1)
Je partis. Donc, ce soir, venu vers la fontaine,
J'ai dit : Dieu d'Abraham, si ta grâce me suit (2),
Jéhovah, si ton Ange en ces lieux m'a conduit,
Entends-moi ! Me voici près du puits, et c'est l'heure
Où les filles du lieu sortant de leur demeure
Viendront puiser de l'eau. Celle à qui je dirai
« De grâce, fais pencher ton vase, et je boirai »,

(1) La ville de Nachor, comme il est dit au verset 10. Elle est désignée plusieurs fois, aux chap. 11 et 12, sous son nom *Haran*, ou plutôt, à cause de la forte aspiration de la première lettre, *Charan*.

(2) Ici nous trouvons une de ces répétitions si fréquentes dans Homère. L'historien nous a déjà raconté la rencontre de Rebecca et d'Éliézer; celui-ci la raconte à son tour, à peu près dans les mêmes termes; toutefois avec des nuances et des différences curieuses à observer, parce qu'elles témoignent de l'habileté et de la finesse du serviteur diplomate.

Et qui me répondra « Buvez, je vais encore
Puiser pour vos chameaux l'eau que leur soif implore »,
Oui, celle-là sera l'épouse qu'en secret
A mon maître Isaac ta bonté préparait.
Or, à peine en mon cœur expirait la parole,
Voilà que hors des murs, sa cruche sur l'épaule,
Rébeccah s'avançait. Elle descend au puits,
Emplit son vase; et moi, qui la vois, et la suis :
— Laisse-moi boire un peu, de grâce! — Et son amphore
Inclinée aussitôt : — Buvez; je vais encore
Puiser pour vos chameaux l'onde fraîche. — Et je boi,
Et mes chameaux aussi s'abreuvent après moi.
Je l'interroge alors : Dis, quelle est ta famille,
Sage enfant? Rébeccah me répond : « Je suis fille
De Bathuel; mon père était fils de Nachor. »
Et j'ai mis à ses mains les deux bracelets d'or,
Et de ce simple anneau j'ai paré son visage (1);
Et devant Jéhovah, qui bénit mon voyage,
Me prosternant, j'ai dit : Je te rends grâce, ô Dieu
De mon maître Abraham, toi dont l'Ange en ce lieu
M'a conduit par la main, comme pour me remettre
La fille de Nachor, du frère de mon maître.

» Et maintenant, le vœu de mon maître, vos cœurs
Daignent-ils l'accueillir? dites-le moi, Seigneurs.
Sinon, dites aussi. Suivant votre réponse,
Je me dirigerai. »

« Quand Jéhovah prononce,
Délibérerons-nous? » répondent d'une voix
Laban et Bathuel son frère. « Tu la vois

---

(1) En hébreu, *son nez*.

Devant toi, cette enfant que ton désir réclame;
Prends, et qu'elle te suive, et qu'elle soit la femme
De ton maître Isaac. Jéhovah l'a voulu. »
Laban se tait. Voyant ce qu'ils ont résolu,
L'heureux Eliézer, prosterné sur sa face,
Adora Jéhovah. Lorsqu'il a rendu grâce,
Des dons qu'il apporta déployant le trésor,
De beaux vases d'argent et de beaux vases d'or,
Des voiles, des parfums et de fines tuniques,
Il offre à Rébeccah ces gages magnifiques;
Et ses frères ensuite et sa mère, à leur tour,
Ont des présents choisis.
Et cependant le jour
Expirait. A la table où Laban les rassemble
Les voyageurs contents se sont assis ensemble :
On s'égaie, on jouit des charmes du festin ;
Puis ils vont sur leur couche attendre le matin.

L'aube à peine naissait, le serviteur fidèle
Se lève, et prévenant ses hôtes dans son zèle :
« Mon vieux maître m'attend ; pour retourner vers lui,
Disait-il, permettez que je parte aujourd'hui. »
— « Aujourd'hui ! quoi ! sitôt du sein de la famille
Emmener, et si loin, la chère jeune fille !
Ah ! s'il faut se réduire à des délais si courts,
Que Rébeccah du moins nous reste encor dix jours. »
Ainsi parlait Laban; et son frère et sa mère
S'unissaient à ses vœux, en leur tendresse amère.
Mais le vieux serviteur : « Pourquoi me pressez-vous ?
Du bonheur d'Abraham ne soyez point jaloux,
O mes hôtes, de grâce ! et puisque sur ma voie
Le Dieu qui m'a conduit a fait fleurir la joie,

Daignez me renvoyer ; et j'irai triomphant
Vers mon vieux maître. » — « Eh bien ! qu'on appelle l'enfant ;
Nous l'interrogerons, et sa bouche ingénue
Dira ce qu'il faut faire. » — Et, Rébeccah venue :
« Veux-tu suivre cet homme aujourd'hui ? » — « Je le veux, »
Répond-elle. — « Allez donc ! et, propice à nos vœux,
Que Jéhovah, le Dieu qui l'inspire sans doute,
O zélé serviteur, ombrage votre route !
Vers ton maître Abraham conduis-la sans retard. »
Laban dit. Tout bientôt fut prêt pour le départ.
La mère en pleurs bénit son enfant et l'embrasse.
Ses frères lui disaient : « Tendre sœur, que ta race
Se multiplie, égale aux étoiles du ciel !
Que pour elle en ruisseaux coulent l'huile et le miel !
Et, de ses ennemis renversant les cohortes,
Qu'elle brise leur glaive et possède leurs portes ! »
Parmi ces vœux sans fin que les baisers suivaient,
Sur leurs dos complaisants les chameaux recevaient
Rébeccah, sa nourrice et ses jeunes compagnes.
On part. Adieu, maison, cité, chères campagnes !
En essuyant ses yeux, la fille de Nachor
Une dernière fois s'est retournée encor ;
Et déjà vainement à travers l'étendue
Laban cherche sa sœur, pour ses regards perdue.

Isaac en ces jours habitait au midi (1).
Or le fils d'Abraham, un soir, était sorti
Dans la campagne, seul, pour méditer en face
Du jour qui va mourir et dont le bruit s'efface.

---

(1) Au midi du pays de Chanaan, aux environs de Bersabée (*Beer-Sabah*).

Et vers le puits où Dieu vit les larmes d'Agar
Il marchait. Tout à coup il lève son regard ;
Et voilà les chameaux dont la troupe rapide
Venait au loin. Levant aussi son œil avide,
Rébeccah, qui songeait à son bonheur prochain,
Aperçoit Isaac. De son chameau, soudain,
Elle descend ; et puis vers son fidèle guide
Se tourne rougissante ; et d'une voix timide :
« Dans la plaine là-bas, Seigneur, quel est celui
Qui pour venir vers nous presse le pas ? » Et lui :
« C'est mon maître. » Aussitôt la vierge prend son voile,
Et se couvre.
Et déjà le soir de son étoile
Versait les doux rayons sur le front des pasteurs.
Au jeune homme attentif l'ancien des serviteurs
De son voyage heureux fit le récit fidèle.
Dans la tente où Sarah, devant Dieu chaste et belle,
Vécut pour Abraham, Isaac amena
La vierge, et la prenant pour épouse, il l'aima ;
Et, près d'elle, son cœur ressentit moins amère,
Après trois ans de deuil, la perte de sa mère.

ÉPILOGUE.

SONNET.

Ainsi je demandais à la Muse hébraïque,
De sa simplicité traducteur attentif,
Ce doux récit, — plus doux qu'un récit homérique, —
Où revit la candeur d'un monde primitif.

Mais reposant mes yeux sur cette scène antique,
Tandis que je me livre à son charme naïf,
Voilà que tout à coup mon front mélancolique
Se penche, et le jeune homme a soupiré pensif :

Heureux fils d'Abraham !... Lorsque Vesper se lève,
Souvent aussi je sors dans les champs, et je rêve...
Je rêve un amour pur, ingénu, délicat.

La vierge m'apparaît : je la vois ; je l'appelle !...
Hélas ! le songe fuit, et je rentre... sans elle !
Mais quoi ! le monde encore a-t-il des Rébeccah ?

Août 1844.



ÉLOGE
DE CLÉMENCE ISAURE;

Par M. EUGÈNE L'ÉBRALY, Maître ès Jeux Floraux.

Lu dans la Séance publique du 3 Mai 1850.

LA nuit se fait partout, et son ombre jalouse
Plane déjà bien près des fêtes de Toulouse.
O Reine du Midi! n'entends-tu pas frémir,
Ainsi que Pompéia sur la lave bercée,
Le vent de la tempête en silence amassée
Sous la couche de fleurs où tu vas t'endormir?

Reviendront-ils ces jours à jamais lamentables,
Où de l'antique loi tu vis briser les tables,
Et de tes jeux sacrés le renom aboli;
Où tu ne préservas de ce naufrage immense,
Que ton chaste anneau d'or au tombeau de Clémence
Pieusement enseveli?

Mais Dieu ne permet pas le triomphe du crime!
La perle a plus d'éclat au sortir de l'abîme.
Lorsqu'à tes vœux si chers il fut enfin rendu
Ce doux culte inspiré d'un nom que tu révères,
Sous l'emblème riant des lis, des primevères,
De son noble prestige il n'avait rien perdu.

Il ne périra pas ! — La torche des Vandales
En poussière peut bien réduire un jour les dalles
De ces fiers monuments qui forment ton écrin ;
La mort, si grand que soit son sinistre domaine,
N'a pas les mêmes droits sur la pensée humaine
Que sur le marbre et sur l'airain.

Mais quand l'humanité, de vertige frappée,
Pour se guider attend les lueurs de l'épée,
Quand la nef sur les flots erre sans nautonier,
La sainte Poésie elle-même se voile,
O douleur ! et pourtant, sous un ciel sans étoile,
C'est le phare qui doit s'éteindre le dernier.

Dans le sol, dans les cœurs tout jonchés de ruines,
La Foi n'a déjà plus d'aussi fortes racines,
Et du bel arbre il tombe un rameau chaque jour ;
Le cygne en s'envolant a troublé la fontaine,
Et, près des puits sacrés, l'humble Samaritaine
A renversé l'urne d'amour.

Et la lyre se tait ! — C'est qu'il faut au Poëte
Un ciel resplendissant, ainsi qu'à l'alouette,
Et de calmes loisirs dans les bois assoupis,
L'azur de l'Océan à la plainte éternelle,
Et la brise nocturne emportant sur son aile
Le cantique et l'encens des fleurs et des épis.

Ne t'étonne donc pas, ô Ville harmonieuse!
Si tu vois s'attiédir cette ferveur pieuse
Qui de chantres divins peuplait ton doux printemps,
Et si plusieurs d'entr'eux ont déserté l'arène,
Où, sur leurs pas vainqueurs, ta couronne de reine
Semait ses joyaux éclatants.

Isaure a de nos jours son autel au Calvaire!
Serein comme autrefois, son regard plus sévère
Réfléchit tout le deuil de ces temps solennels;
Et sa voix qui révèle une sainte énergie,
A le charme puissant, l'ineffable magie
Que la tristesse ajoute aux accents maternels :

« Nous voilà donc, dit-elle, à ces instants funèbres
» Où Dieu livre le monde aux anges de ténèbres!
» Jusqu'aux portes du ciel le mal tend ses réseaux;
» Partout du divin Maître on cherche à flétrir l'œuvre;
» On dit les cieux déserts, et la sombre couleuvre
» Se glisse aux plus limpides eaux.

» Verrons-nous, conduisant ses propres funérailles,
» Notre terre de France aux fécondes entrailles
» Devenir le linceul d'un peuple qui fut grand ?...
» Aux lèvres de ce peuple on a mis le blasphème,
» Comme pour frustrer Dieu de l'hommage suprême
« Que son cœur resté pur à toute heure lui rend!

» Honte éternelle à ceux qui lui font cet outrage !
» Mais gloire, gloire à vous qui chantez dans l'orage,
» Et qui, perçant à jour les desseins des méchants,
» De la patrie en deuil apaisez les alarmes !
» Près d'un berceau plaintif, telle une mère en larmes
» Endort des douleurs par ses chants.

» Remplissant jusqu'au bout ce sacerdoce auguste,
» Vous affirmez le bien sous l'échafaud du juste,
» Et votre hymne vengeur au ciel est applaudi.
» Ah ! si j'en crois l'espoir que la lyre m'apporte,
» La foi des anciens jours, cette foi qu'on dit morte,
» Va sortir du sépulcre à peine refroidi.

» Dieu redonnant la vie à la terre épuisée
» Va faire ruisseler la sève et la rosée
» Sur son manteau d'épis qui semblait se ternir :
» Penchez-vous sur son sein, et de la moisson mûre
» Vous entendrez au loin le vague et doux murmure
» Dans les sillons de l'avenir. »

Poëtes ! recueillant cette parole émue,
Commencez la croisade au souffle qui remue
Des nobles dévouements la cendre tiède encor :
Toulouse a des autels dédiés au courage ;
Et comme Camoëns, — au-dessus du naufrage
Isaure tient la lyre, avec le rameau d'or !

RAPPORT

SUR LE CONCOURS,

Lu en Séance publique, le 3 Mai 1850;

Par M. Firmin DE LA JUGIE, Mainteneur,
Secrétaire des Assemblées.

Messieurs,

En présence de ces harmonies de la Religion, de la nature, et de l'art, qui font de la Fête du 3 mai une fête sans rivale, combien l'on aimerait à s'abandonner au charme paisible des impressions qui de tous côtés viennent nous saisir ! Ce ciel radieux, cette terre en fleurs, ces poëtes qui accourent et qui chantent, ces couronnes qu'un prêtre bénit, qu'une femme distribue, cette assemblée choisie dont les sourires et les applaudissements doublent la récompense des vainqueurs ; il y a dans toutes ces choses un enchantement dont on ne peut se défendre. D'où vient néanmoins que l'âme, à peine livrée à ces douces émotions, ressent aujourd'hui je ne sais quel douloureux malaise qui ne lui permet pas d'en jouir ? C'est, Messieurs, qu'à ces harmonies dont je parlais manque la plus précieuse de toutes, celle d'une société sûre d'elle-même, marchant glorieusement dans ses voies. C'est que pour goûter tout le

charme de nos fêtes, il faudrait un esprit tranquille. Et où est aujourd'hui ce temple des sages, cette région élevée et sereine, d'où l'on puisse, à l'abri de tous les périls, contempler la mer menaçante ?

Au milieu de ces inquiétudes qui se prolongent, vous ne vous étonnerez pas, Messieurs, si le Concours dont je viens vous rendre compte n'a pas réalisé toutes les espérances que nous aimions à exprimer dans notre dernier Rapport. Et cependant, réflexion plus triste à faire peut-être, les offrandes n'ont point manqué dans les corbeilles d'Isaure ; la sève poétique n'a point tari ! Non; mais cette sève s'est épuisée en folles branches. Les fruits ont été cueillis avant d'être mûrs. Vous le savez : il ne suffit pas, pour une œuvre d'art, de l'élévation de la pensée, de la vérité du sentiment ; il faut encore l'expression harmonieuse et juste. Or, si le sentiment ou la pensée s'échappent quelquefois du cœur ou du cerveau du Poëte, tout armés en quelque sorte, c'est-à-dire revêtus de la forme qui leur convient; le plus souvent, pour leur donner cette forme, il faut un labeur patient et difficile ; et pour ce labeur, il faut plus de loisir peut-être et surtout plus de liberté d'esprit que ne nous en laissent les préoccupations auxquelles nous sommes en proie.

Ces préoccupations, Messieurs, j'aurais essayé de les écarter, si le sujet même de quelques-uns des ouvrages les plus distingués du Concours n'avait dû les ramener malgré nous. Telles sont les trois *Odes* qui ouvrent notre Recueil. La première, qui est l'ouvrage de M. F. Maury, a pour titre *Le Christ au* XIXe *siècle ;* la seconde, que nous devons à M. Amédée Gabourd, est intitulée *Versailles;* la troisième, par M. Richard Baudin, est consacrée à *la mort d'André Chénier*.

Le Christ au XIXe *siècle*. Quel sujet, Messieurs ! D'un côté, ce siècle qui cherche sa voie et qui se perd, qui a

soif de vérité et qui s'abreuve à toutes les sources d'erreurs, qui veut la vie et qui se précipite dans la mort! de l'autre, le Christ qui a dit : Je suis la voie, la vérité et la vie! Qui donc, si ce n'est le Christ, rétablira la paix dans les âmes, l'ordre dans les intelligences, l'harmonie au sein des nations? Ces idées qu'éveille le titre même de l'Ode de M. Maury, ne sont pas cependant, je dois le dire, celles qui l'ont principalement inspiré. C'est moins au point de vue moral et social, qu'au point de vue des sciences et de l'industrie qu'il envisage notre époque. Il chante le triomphe du Christ à travers les âges; et voilà que le XIX[e] siècle à son tour, avec ses progrès et ses découvertes, vient s'enchaîner au char de l'éternel vainqueur. Les hiéroglyphes expliqués, la terre étudiée jusque dans ses entrailles, ont élevé leur témoignage en faveur des livres saints; et la vapeur, ce puissant auxiliaire du commerce, donne des ailes aux propagateurs de l'Evangile. Une foi profonde éclate dans les vers de M. Maury, et nous l'en félicitons vivement. Son Ode est bien conduite. L'on y remarque plusieurs belles strophes. Languissante dans la première partie, elle s'anime dans la seconde, et s'élève au véritable ton lyrique. Si le Poëte avait toujours été maître de son expression, si sa phrase ne s'embarrassait pas quelquefois, s'il avait su éviter quelques longueurs, il n'est pas douteux qu'un brillant succès eût couronné ses efforts. Mais sa victoire n'est que différée; et c'est avec confiance que nous l'ajournons au prochain Concours.

Versailles. Comment parler de Versailles, sans parler de l'antique royauté française, de ses splendeurs et de ses gloires, que tant d'humiliations ont suivies? Ce sont là en effet les souvenirs qui ont inspiré M. Amédée Gabourd. En présence de Versailles, une immense mélancolie a rempli son âme; et ce sentiment s'est admirablement traduit d'abord par un rythme qui semble

moins appartenir à l'Ode qu'à l'Élégie. Ce n'est qu'après avoir évoqué la noble figure, autrefois rayonnante, aujourd'hui voilée, de cette antique royauté, qu'il évoque les ombres souriantes, glorieuses, éplorées qui peuplent la demeure du grand Roi ; et cette double évocation aboutit au cri sublime de l'Orateur chrétien devant le tombeau de Louis XIV : Dieu seul est grand ! Nous ne voulons pas que l'auteur l'ignore : son Ode a eu toutes nos sympathies ; le sujet nous a intéressés ; le charme de la versification nous a séduits ; pourquoi cependant l'Académie ne l'a-t-elle pas couronnée? C'est que la première partie a paru obscure, et qu'avant de reconnaître la monarchie française sous l'emblème de cette *femme aux longs habits de deuil*, on cherche à quelle princesse ou à quelle reine l'auteur veut faire allusion. C'est que, sans vouloir nous arrêter à des critiques de détail, l'on regrette, dans la seconde partie, l'oubli de toutes les gloires littéraires, qui cependant eurent leur place à Versailles. Nous soumettons ces observations à M. Gabourd lui-même ; et, si ses importants travaux historiques lui laissent encore quelques moments à donner à la poésie, nous serons heureux qu'il revienne disputer la Violette et l'Amarante : nul n'est plus digne que lui de cueillir les plus belles de nos Fleurs.

André Chénier. Comment prononcer ce nom, sans voir se dresser devant nous, selon les expressions du Poëte, *le spectre de la terreur?* Le drame révolutionnaire dont Versailles avait vu les premières scènes, Paris en vit le dénouement ; et quel dénouement ! Le courage, la fortune, la vertu, la beauté, la science, le génie, toutes les supériorités, toutes les grandeurs marchant à l'échafaud, le Roi à leur tête !... Hélas ! il fut l'une des dernières victimes de cette longue hécatombe, l'harmonieux Poëte qui avait passé sa jeunesse à évoquer de charmants fantômes, mais qui montra, aux

jours de l'épreuve, de quelle énergie sont capables les âmes tendres et délicates, et comment les fils de la Muse savent mourir. Il mourut, fidèle jusqu'au dernier soupir au culte de la poésie et de l'amitié ; et l'on raconte que, sur le fatal tombereau, il récitait avec son ami Roucher la première scène d'Andromaque. Touchante et admirable mort, Messieurs ! et cependant laissez-moi le dire, car nous vivons à une époque où aucun enseignement ne doit être perdu : ce n'est pas ainsi que fût mort celui dont il récitait les vers ; ce n'est pas au plus chaste même et au plus pur des Poëtes profanes que Racine, le fils religieux d'un siècle chrétien, eût demandé les consolations de la dernière heure. Mais Chénier, il ne faut pas l'en accuser, il faut l'en plaindre, était l'enfant d'une génération que j'oserai appeler païenne. Ne permettons pas que de fausses lueurs nous fassent perdre de vue cette vérité, c'est parce que le XVIII[e] siècle fut en quelque façon païen, c'est parce que le culte de la matière ou je ne sais quel déisme vague avaient remplacé pour lui les saintes croyances, qu'il alla s'engloutir dans les abîmes. Et comme si le paganisme, dans ce qu'il eut de plus héroïque, de plus gracieux et de plus fier, aussi bien que dans ce qu'il eut de plus cruel, de plus infâme et de plus lâche, avait dû être représenté en ces jours néfastes ; tandis qu'une jeune fille, digne à la fois de Rome et d'Athènes, retrouvait, pour frapper un hideux tyran, le glaive, coupable à nos yeux, d'Aristogiton et d'Harmodius, un jeune poëte qu'on eût dit le contemporain de Théocrite et de Callimaque, retrouvait, pour la chanter (1), la lyre d'Alcée ; et l'un et l'autre étaient

(1) La Grèce, ô fille illustre, admirant ton courage,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;
Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,

envoyés à la mort par d'abominables sophistes qui, sous le nom de Brutus, faisaient revivre les Néron et les Domitien. C'est à des sophistes sanguinaires que sera livrée toute société dont le christianisme aura cessé d'être l'âme. Au delà, le despotisme ou la barbarie.

L'auteur de l'Ode sur *André Chénier* ne m'en voudra pas trop, je l'espère, de m'être laissé entraîner à ces réflexions qui ont usurpé la place et le temps dus à l'examen de son œuvre. Je me bornerai à dire qu'il y avait, dans le rhythme même et dans le plan adoptés par le poëte, un obstacle presque invincible à un succès lyrique complet.

Les trois Odes dont je viens de parler, Messieurs, ne sont pas les seules que l'Académie ait distinguées. Celle qui a pour titre *les Fléaux de Dieu*, par M. Louis Barthélemi, de Metz, est une composition chrétienne

---

Chanteraient Némésis, la tardive déesse
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.
André Chénier.

On connaît l'Hymne célèbre que les Athéniens chantaient dans tous leurs repas en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton ;

Ε'ν μύρτȣ κλαδὶ το ξίφος φορήσω.....

Parmi les branches de myrte je porterai une épée, de même qu'Harmodius et Aristogiton lorsqu'ils tuèrent le tyran et qu'ils rétablirent l'*isonomie* dans Athènes.

Heureux Harmodius, non, tu n'es pas encore mort; on dit que tu es dans les îles des bienheureux avec Achille aux pieds légers, et Diomède fils de Tydée.

Parmi les branches de myrte je porterai une épée, de même qu'Harmodius et Aristogiton quand ils tuèrent le tyran Hipparque, dans la fête des Panathénées.

Votre gloire ne périra jamais, heureux Harmodius et Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran, et rétabli l'isonomie dans Athènes.

Ces vers sont beaux ; mais tel n'est pas le langage de la morale chrétienne.

d'une touche mâle et énergique, et qui annonce un vrai talent. Mais, comment l'auteur a-t-il pu laisser échapper tant d'incorrections ? J'ajoute que les tours vifs et imprévus, les transitions supprimées, les discours mêlés au récit, à la manière des prophètes, répandent sur l'ensemble de l'ouvrage une pénible obscurité. *Les Cieux étoilés*, par M. Thuret, de Rouen, sont moins une Ode qu'un Poëme lyrique. Cet ouvrage est surtout remarquable par le mérite de la difficulté vaincue. Des connaissances astronomiques réelles s'y traduisent en vers souvent bien frappés. Mais la pièce fatigue précisément par ces détails techniques trop multipliés; le savant a nui au poëte. *La Poésie*, par Mlle Noëmi Thurel, ne manque ni de grâce, ni d'harmonie; mais ce n'est qu'une légère esquisse. *La Liberté* renferme quelques bonnes strophes; mais la marche en est difficile et traînante. *Riquet* se recommande beaucoup moins par l'exécution que par le sujet. Enfin, je citerai *l'Ange de bienfaisance* et *le Prisonnier au Papillon*, par M. Antonin Roques, de Paris. La première, écrite avec un charme touchant, ressemble trop à un ouvrage de circonstance.

Voici le début de la seconde :

D'où viens-tu, fils de l'air ? Quel zéphyr t'a porté
De l'empire des fleurs dans ce lieu redouté ?
Quel caprice a poussé ton aile
Du palais du soleil dans ce séjour d'horreur,
Où, comme dans l'enfer, habitent la terreur
Et la nuit, la nuit éternelle ?

Que ta visite est douce à mes yeux enchantés !...

Et le Poëte demande à son hôte des nouvelles de la nature et du monde extérieur :

Du silence des nuits poétique enchanteur,
Par ses divins concerts le rossignol chanteur
Des astres charme-t-il les veilles ?

Qu'est devenu le soir, et l'aube, et le matin,
Et son étoile blanche à l'orient lointain,
Et le printemps et ses merveilles ?

. . . .

Connais-tu, dans ton vol as-tu vu ce pays
Où l'Ange du bonheur me visita jadis
Sous les traits d'une jeune femme ?
L'air que l'on y respire est-il toujours si pur ?
Ses collines, ses bois, ses prés, son ciel d'azur
Sont-il beaux comme dans mon âme ?

Ces vers sont pleins d'harmonie, sans doute. Ils sont tels que M. Antonin Roques sait les faire, quand il le veut. Pourquoi n'a-t-il pas tenu compte des observations que l'Académie nous avait chargé de lui présenter dans le Rapport sur le dernier Concours ? Pourquoi, dans presque toutes les pièces qu'il nous a fait parvenir cette année, retrouve-t-on de ces disparates, de ces mots affectés ou obscurs, sur lesquels nous avions appelé son attention ? Est-ce négligence? est-ce système ? Nous ne savons; mais, négligence ou système, nous le regrettons dans l'intérêt de son beau talent. Vous avez pu apprécier vous-mêmes les qualités et les défauts de sa manière par la lecture qui vous a été faite dans la séance du 1er mai, de l'*Épître à M. de Vigny*. Le souvenir de cette Épître vous est trop présent pour que je m'y arrête davantage.

L'*Épître,* vous le savez, Messieurs, peut se présenter sous des formes très-diverses : le plus souvent mélange de gravité et d'enjouement, elle peut être exclusivement sérieuse, exclusivement badine ; quelquefois, simple et discret épanchement de l'âme, elle semble se confondre avec l'Élégie : d'ailleurs, dans chacun de ces genres, susceptible de nuances infinies.

C'est parmi les Épîtres badines qu'il faut, sans contredit, ranger celle que nous avons reçue de M. Patissié, sous ce titre : *Les Mondes,* et qui est adressée à Fon-

tenelle. Vous avez tous lu, Messieurs, la Pluralité des Mondes, ce livre charmant où la science revêt les formes les plus aimables. C'est à ce livre que l'auteur de l'Épître a dû ses premières notions en astronomie. Jusque-là, Vénus, Jupiter, Mercure étaient pour lui les dieux de la Fable, et rien de plus. M. Patissié n'est pas ingrat : il écrit à Fontenelle pour le remercier d'avoir dissipé son ignorance. Savants qu'ils sont désormais l'un et l'autre, le disciple et le maître peuvent se traiter en confrères. M. Patissié espère donc que Fontenelle lui répondra, et lui donnera des nouvelles de ces Mondes devenus sa demeure. En attendant, et par une prévenance aimable, il lui rend compte de ce qui se passe dans le nôtre. De là l'énumération à peu près complète, sur le ton plaisant, des prétendus progrès politiques et littéraires et des progrès réels dans l'industrie que notre époque a réalisés. Mais voici une nouvelle découverte qu'on annonce :

C'est une belle et grande montgolfière
Voguant dans l'air, docile au gouvernail,
Comme un bateau vogue sur la rivière.

Si ce projet se réalise, le Poëte dispense Fontenelle de la réponse ; il se charge d'aller la chercher lui-même. Voilà, Messieurs, la rapide analyse de cette Épître, qu'anime une gaîté naturelle et franche ; où, parmi les traits heureux qui abondent, l'on en remarque à peine quelques-uns que l'on voudrait retrancher ; où l'on retrouve cette phrase poétique limpide et claire, qui distingue le talent de l'auteur. Ce n'est pas la première fois que l'esprit de notre Poëte voyage à travers l'espace ; et vous n'avez pas oublié sa correspondance avec la Lune, que vous applaudissiez, à pareil jour, il y a dix ans. Pour être devenu plus savant, M. Patissié n'en a pas moins d'esprit. L'Académie lui a décerné une Violette réservée.

Moins favorisées par le succès, mais non moins remarquées dans le Concours, ont été deux Épîtres intitulées, *Ce que mon cœur désire*, et *La sainte Union*, l'une et l'autre de M. Richard Baudin. D'un caractère entièrement opposé à celui de l'Épître couronnée, ces deux Épîtres diffèrent d'ailleurs entre elles, soit par la nature du sujet, soit par le style et la couleur. Elles ont été, de la part de l'Académie, l'objet d'un intéressant examen. En faveur de la première, on faisait remarquer une versification pure et correcte, un ensemble harmonieux et élégant. Mais, d'un autre côté, l'on accusait le sujet lui-même, et l'on ne trouvait pas que la mise en œuvre, quel que fût son prix, compensât la vulgarité de la matière. En faveur de la seconde, on signalait l'élévation et la force de la pensée, l'éclat et la beauté des images, la profusion des richesses poétiques. Mais, d'autre part, l'on disait que cette profusion même était un défaut; que l'auteur avait manqué de sobriété, qu'il n'avait pas su se borner. Ainsi, les suffrages étaient partagés, et il était difficile de prévoir de quel côté pencherait la balance. Le scrutin, ce souverain universel des temps modernes, s'est déclaré contre un succès définitif. M. Baudin est de ceux dont les défaites ne peuvent être que glorieuses. Si Clémence Isaure lui refuse aujourd'hui un Souci ou une Violette, qu'il n'oublie pas que, depuis trois ans, elle lui réserve l'Amarante. Nul n'aura mieux mérité que lui le titre de Maître ès Jeux Floraux.

Ce titre appartiendrait depuis longtemps sans doute à M. le chevalier de Girard, s'il suffisait pour cela d'avoir fait ses preuves ailleurs que devant Clémence Isaure. L'ancien Président de l'Académie de Marseille, lauréat de l'Institut depuis cinquante ans, a voulu, presque nonagénaire, offrir son hommage à la femme illustre, *dont le tombeau est*, dit-il, *le dernier autel où*

l'on sacrifie à la poésie dans sa pureté, son élévation et son enthousiasme primitifs. Ce n'est pas échange de courtoisie, mais c'est justice d'avoir donné place dans notre Recueil à l'Épître, pleine de verve et de sensibilité, qu'il nous a adressée sous ce titre : *Mes quatre-vingt-huit ans.* Avec une gaîté charmante, l'aimable vieillard semble s'excuser de faire encore des vers ; il prouve par son Épître qu'il aurait bien plutôt le droit de s'en vanter. Il le prouve d'une manière plus complète encore par un *Poëme* qu'il nous a fait parvenir en même temps, avec cette épigraphe :

Le temps, en m'accablant du poids de sa rigueur,
Ne m'a laissé d'entier que l'esprit et le cœur ;
Et sensible à mes vœux, la Muse que j'implore
Me dicte encor des vers à ma dernière aurore.

Dans ce Poëme, M. de Girard chante les bienfaits de la paix. A la faveur de la paix, que de progrès accomplis depuis trente-cinq ans, dans les arts, dans les sciences, dans l'industrie ! Quel merveilleux éclat de civilisation à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg ! Dans une suite de descriptions et de tableaux, l'auteur fait passer sous nos yeux ces divers progrès, ces différentes capitales, et il termine en déplorant les rêves insensés auxquels nous sacrifions les biens possibles et réels.

Le bonheur paraît-il un si pesant fardeau
Qu'heureux, l'homme soupire après un sort nouveau ?
Et sera-t-il toujours jusqu'à l'heure suprême
Par ses vœux imprudents l'ennemi de lui-même ?
Sept lustres écoulés dans une douce paix
Sont pour son fol orgueil d'humiliants bienfaits.
Il faut, pour illustrer sa haute destinée,
Qu'à d'éclatants malheurs elle soit condamnée.
Il les cherche, il les crée ; il renverse ; il détruit ;
D'un empire qui croule il applaudit le bruit ;
Il méprise les lois, les mœurs de ses ancêtres.....

Je m'arrête, Messieurs; car je ne dois pas oublier les bornes étroites qui me sont prescrites. Je ne puis me refuser cependant au plaisir de vous citer l'admirable passage où le Poëte parle du daguerréotype.

Est-ce un enchantement, un rêve merveilleux?
Les mille objets divers qui passent sous nos yeux
Fixent sur le métal leur fugitive image.
Les palais et les bois, le lointain paysage
S'y mirent un instant, s'y gravent pour toujours.
De l'art des enchanteurs empruntant le secours
Daguerre de vapeur créa cette peinture,
Image aérienne, ombre de la nature.
O miracle inouï du magique appareil!
Il prend pour ses pinceaux les rayons du soleil.

Ces vers sont de l'école de Delille. Le maître a-t-il jamais mieux fait?

De tous les *Poëmes* que nous avons reçus, celui dont je viens de parler est sans contredit le plus distingué, et celui qui mérite le mieux ce titre même de *Poëme*. *Les Enfants grapilleurs*, que recommandent des détails heureux et une versification élégante, mais déparée par un peu d'afféterie, sont moins un Poëme qu'un fragment descriptif, moins un tableau qu'une vue dans un paysage; et l'on y regrette d'ailleurs l'absence d'une pensée morale. *La Veillée* est le récit touchant, plein de simplicité et de naturel, des derniers moments d'un pauvre artisan qui meurt entouré de sa famille et de ses amis. L'Académie, en accordant à ce Poëme les honneurs de l'impression, a été heureuse de donner à M. Alph. Jacquelin, ouvrier à Morlaix, un témoignage de sa vive sympathie pour l'usage auquel il consacre ses facultés poétiques. *L'Appel chrétien au bien public*, par M. Gardes, pasteur à Nîmes, renferme de sages pensées, rendues quelquefois avec une concision remarquable.

Après les Épîtres et les Poëmes, qui concourent en-

semble pour la Violette, se présentent à la fois et en foule, pour disputer le Souci, les *Idylles* et les *Éclogues*, les *Élégies* et les *Ballades*. Malheureusement, sur vingt-six Idylles ou Églogues et cinquante-cinq Élégies, aucune n'a été jugée digne de monter au bureau général; et un petit nombre ont mérité une seconde lecture dans les bureaux particuliers.

Parmi les *Élégies*, nous citerons *le jeune Mendiant Breton*, par M. Louis Moreau, de Brest, sujet pieux et touchant, traité avec simplicité, trop de simplicité peut-être; *le Départ du jeune Missionnaire*, par M. Hippolyte Saleta, étudiant en droit, faible d'invention et de style, mais qui plaît par le sentiment et par l'harmonie des vers; *la jeune Fiancée* mourante, par M. Pierre Batlle, de Perpignan, où l'effort se fait sentir, et qui pèche par la longueur, mais que recommandent des strophes bien faites et une émotion sincère; enfin, *la Rêverie de l'Ame*, par M. Antonin Roques, pièce inégale, mais pleine d'un sentiment profond, et où l'on rencontre de beaux mouvements, de belles inspirations poétiques.

Parmi les *Eglogues* ou *Idylles*, nous mentionnons *l'Orphelin*, qui serait plutôt une Élégie, et qui malheureusement rappelle la pauvre fille de Soumet; du reste, digne en tout d'être louée, si l'auteur n'avait pas mis un long discours dans la bouche d'un groupe d'enfants; *les Souvenirs de Mai*, pleine de charme, de douceur et de vérité dans le sentiment; *la jeune Fille et les Fleurs*, que le fond du sujet eût suffi à écarter du concours; enfin, *les Moissonneuses*, *l'Écho*, *le Printemps*, triple témoignage d'un talent gracieux que l'étude fortifiera. Mais que l'auteur nous permette de le mettre en garde contre les dangereuses séductions du sujet qu'il semble préférer.

Les *Ballades* seront-elles plus heureuses que les

Élégies et les Idylles? Nous l'avions espéré, Messieurs. Il serait difficile de trouver un début plus piquant, d'un tour et d'un ton mieux assortis au genre, que le début de celle qui a pour titre une *Visite de nuit*. On ne peut lire cette pièce sans être frappé du soin avec lequel l'auteur l'a travaillée. Un refrain, qui revient par intervalles égaux, la divise en six parties, disposées, l'une par rapport à l'autre, avec une symétrie parfaite. C'est bien là une Ballade; c'est bien le style simple et naïf qui lui convient. Mais si la forme n'a guère obtenu que des éloges, le fond n'a pas été aussi unanimement approuvé. *Vous allez ne pas me croire*, avait dit le Poëte en commençant; et, en effet, son récit a rencontré des incrédules : incrédules dont l'esprit était déjà préparé à accepter le merveilleux, et qui, regrettant de n'en pas trouver, ont crié d'autant plus à l'invraisemblable. L'Académie n'a pas cru que ce défaut de l'invraisemblance lui permît de couronner un ouvrage dont elle reconnaissait d'ailleurs tout le mérite. Il sera facile à l'auteur de cette Ballade de nous donner une nouvelle preuve de son talent poétique : vous n'en douterez pas, Messieurs, quand j'aurai nommé Mme de Saint-Georges.

C'est encore à une femme, c'est à Mademoiselle Clémence de Vernède de Corneillan, que nous devons une seconde Ballade intitulée, *la Chanson du Grébentsys*, pièce d'une allure vive et originale, où la couleur locale abonde, et qui, dans sa sobriété, révèle un talent doué à la fois de vigueur et de délicatesse. Mademoiselle Clémence de Vernède est nièce du chevalier de Girard, et c'est sous les auspices de son oncle qu'elle a paru, en hésitant, dans la lice poétique. Au nom de *Clémence*, qu'elle soit la bien-venue, et qu'elle n'hésite plus désormais. C'est le privilége des Jeux d'Isaure que la jeune fille, sans rien perdre de sa pudeur charmante, puisse venir leur demander la

gloire ; comme ces fleurs humides de rosée, qui, sans rien perdre de leur fraîcheur, étincellent sous le pur rayon du matin.

Une troisième Ballade, *la Ronde des Fées*, a paru mériter une place au Recueil. Ni la vérité des tableaux, ni la facilité du vers, ni le bonheur de l'expression ne manquent dans cette pièce. Mais l'on y regrette l'absence de tout refrain et de toute combinaison caractéristique du genre ; et d'ailleurs le sujet est bien rebattu. Que M. Prosper Blanchemain retrouve l'inspiration si fraîche de l'Élégie *Sous un toit de chaume*, et il prendra bientôt sa revanche.

Deux mots encore, l'un sur *la Fileuse*, par M. Théod. Chéron, pièce trop compliquée, mais non sans charme ; l'autre sur *Yasmina*, qui ne manque ni de grâce, ni d'originalité, ni de couleur locale, mais qu'il était difficile d'imprimer, l'auteur l'avouera ; et nous prendrons congé des Ballades.

Il y a quelque chose de fatigant, je le sens, Messieurs, dans cette longue revue d'ouvrages qui sont arrivés plus ou moins près du but sans l'atteindre ; et l'on souhaiterait de pouvoir, enfin, se reposer sur un succès. Cette considération m'engage à parcourir rapidement les Fables, quelqu'intéressant que soit d'ailleurs ce genre de poésie. Celle qui a pour titre : *la Douairière, la Levrette* et *le Chien griffon*, eût incontestablement remporté le prix, si le caractère de la Levrette ne semblait pas un instant méconnu, et si la morale était une conséquence plus naturelle du récit. Ce Chien griffon, l'objet des soins les plus délicats de la Douairière, et qui, dans la pensée de l'auteur, figure les favoris du peuple, ne fait-il pas songer plutôt à un favori de cour ? A la suite de cette Fable, le Recueil en contient trois autres que vous ne lirez pas sans plaisir ; ce sont : *la Fourmi et la Cigale*, suite et contre-partie du

sujet connu, et le Poëte a triomphé avec bonheur de l'écueil que semblait présenter cette circonstance ; *l'Éléphant et le Hibou*, du même auteur que la précédente, mais moins piquante et moins agréable ; *le Couteau qui veut se faire un manche*, écrite avec talent, mais dont le sujet n'est pas heureux. Ajoutez quelques Fables non imprimées, bien qu'elles ne soient pas sans mérite : *la Vieille Chatte*, où l'on trouve plus de naturel et de précision que de correction et d'élégance ; *les deux Aiguilles*, qui manque de vie et de couleur, mais dont l'intention est excellente et le trait final bien amené ; *le Rosier et le Chèvrefeuille*, qui plaît par l'aisance de la versification, mais qui, sous le double rapport de l'invention et du style, n'est pas à l'abri de reproche ; *les Yeux et les Oreilles*, dont Mademoiselle Eugénie Genest s'est déclarée l'auteur ; enfin, *les Loups, la Chèvre et les Moutons*, supérieure à toutes celles que je viens de citer, mais qui tend trop ouvertement à faire de l'apologue un instrument de polémique.

Vous m'accuseriez, Messieurs, de manquer à mes devoirs et de trahir tous vos sentiments, si je ne rappelais ici le nom du généreux magistrat à qui nous devons la fondation du prix de la Fable, et si je n'y joignais l'expression des vœux de l'Académie et de la cité pour sa vieillesse vénérée. L'auteur de l'Art poétique avait passé l'Apologue sous silence. Notre compatriote semble avoir voulu réparer officiellement cet oubli en quelque sorte injurieux, en instituant une récompense académique pour un genre de composition qui est l'une des meilleures parts de notre gloire littéraire. Les Lettres françaises reconnaissantes conserveront le souvenir de M. le Président Boyer.

Conservons aussi, Messieurs, conservons religieusement celui de cet autre magistrat, par qui fut fondé

le prix du *Sonnet* ou de l'*Hymne à la Vierge*. Et qu'il nous soit permis de le remarquer : M. de Malepeyre, en fondant ce prix, ne satisfaisait pas seulement aux inspirations de sa piété ; il ne consacrait pas seulement d'une manière définitive le caractère religieux qui distinguait déjà notre Académie ; il acquittait encore dans une certaine mesure la dette de la Poésie moderne. Que ne doivent pas, en effet, la Poésie et l'art chrétien à cette divine figure de Marie, à ce type immortel de la pureté, de la beauté, de la tendresse, de la douleur, révélé au monde par l'Evangile ! C'était à l'Académie des Jeux Floraux, fille des siècles de foi, et qui dans le premier de ses Concours, en 1324, avait couronné un Hymne à la Vierge, que devait naturellement échoir l'honneur d'être chargée de ce legs glorieux.

Le vœu de M. de Malepeyre sera-t-il rempli cette année, ou bien en sera-t-il du Lis, comme du Souci, de la Primevère et de l'Amarante, qu'aucune main n'a pu cueillir ? Il est vrai de dire que jusqu'au dernier moment nous avons eu tout lieu de le craindre. Déjà seize Sonnets et autant d'Hymnes avaient passé sous nos yeux : rien que de médiocre et de vulgaire ; lorsqu'un dernier Hymne, intitulé, *Amour et grandeur de Marie*, a dès le début sollicité notre attention. C'était un Hymne, en effet, et non un de ces Poëmes devenus trop fréquents dans nos Concours, où la louange n'est pour ainsi dire qu'indirecte et de seconde main. Nous écoutions, et, sans trop nous préoccuper de quelques passages un peu faibles, nous admirions des vers harmonieux, un plan bien conçu, une composition savante dans sa simplicité même ; enfin, nous sentions que l'inspiration venait du cœur. L'épreuve ne pouvait être douteuse ; l'Académie, d'une voix unanime, a décerné à cet Hymne le Prix de l'an-

née. Nous avons été, Messieurs, doublement heureux de ce succès, en apprenant que l'auteur couronné était M. François-Marie Dauriac, le même dont nous disions, l'année dernière, en l'encourageant, que la Muse l'avait visité dans l'obscurité. M. Dauriac est de Toulouse; il est l'élève de nos écoles municipales : espérons que la ville de Toulouse ne laissera pas sans appui un talent qui se révèle, et qui, si nos prévisions et nos vœux se réalisent, sera pour nous, peut-être, un autre Reboul.

C'est aussi, Messieurs, un de nos jeunes compatriotes qui a l'honneur, cette année, de remporter le Prix d'Eloquence ; et j'appellerai maintenant votre attention sur cette seconde partie du Concours. Vous savez de quelle importance était la question proposée par l'Académie. Permettez-moi d'en remettre les termes sous vos yeux : *Caractériser la double action qu'exercent sur l'homme la force de l'habitude et l'amour de la nouveauté, et expliquer leur influence respective par rapport à la littérature, aux mœurs et à l'état social.* Il était difficile d'ouvrir à la philosophie et à l'éloquence un champ plus vaste et plus magnifique. Questions morales, questions sociales, questions littéraires, cette question les embrasse toutes ; elle contient, si je puis le dire, le mot de toutes les révolutions, de celles qui s'accomplissent dans le cœur de l'homme, comme de celles dont la société est le théâtre; et peut-être, pour fournir dignement cette carrière, ne faudrait-il rien moins que le génie de Bossuet dans toute sa maturité. L'Académie n'espérait donc pas, et elle ne pouvait guère espérer que le sujet qu'elle proposait fût envisagé sous toutes ses faces, développé dans toutes ses parties. L'Académie ne perd pas de vue qu'elle est instituée surtout pour faire surgir les talents ; elle ne place pas ses prix si haut que la

jeunesse la mieux douée, mais qui a le bonheur de n'avoir pas encore assez vécu pour tout observer, pour tout comparer, ne puisse pas les atteindre; et lorsque, sur une question presque sans limites, elle reçoit un Discours où l'auteur, se circonscrivant lui-même, traite le sujet à son point de vue, avec discernement, avec sobriété; si d'ailleurs ce Discours réunit au mérite d'un style plein d'éclat et de mouvement, le mérite d'une pensée élevée, sincère, vivifiée par le sentiment et la conviction religieuse, l'Académie ne refuse pas à un semblable ouvrage ses plus belles récompenses. Aussi a-t-elle décerné une Églantine d'or, Fleur réservée du genre, au Discours qui lui a été adressé par M. Gabriel de Belcastel, avec cette épigraphe : *La vérité toujours ancienne et toujours nouvelle, semée au commencement des temps, se développe et se mûrit tous les jours.*

Cette épigraphe vous fait déjà pressentir, Messieurs, dans quel ordre d'idées se place l'auteur. M. de Belcastel croit au progrès; il croit au progrès, parce qu'il croit à *la loi du travail*, parce qu'il croit à *la vertu de la Rédemption*. L'homme ici-bas chercherait en vain le repos. Il doit agir, lutter sans relâche, parce qu'il y a toujours quelque bien à faire, toujours quelque ennemi à combattre. Il doit surtout ne pas perdre de vue la parole du Sauveur : *Soyez parfaits, parce que votre Père céleste est parfait ;* et c'est à réaliser l'idéal divin dans les mœurs, dans les institutions, dans l'art sous toutes ses formes, que doivent tendre tous ses efforts. Voilà, Messieurs, ce qui fait le fond du Discours de M. de Belcastel; voilà les convictions élevées qu'il met au service de la question, et je puis dire en même temps, au service desquelles il la met. Entre les deux termes de cette question, *la force de l'habitude* et *l'amour de la nouveauté*, il hésiterait sans doute, il les soumet-

trait du moins l'un et l'autre à un sévère examen, si vous attendiez de lui le travail méthodique d'un philosophe. Mais orateur dont le but est marqué d'avance et qui saura bien, plus tard, dégager la vérité du nuage, il n'hésite pas, il ne tâtonne pas, il pose résolument sa thèse. Il condamne l'habitude, parce que, dans sa pensée, *l'habitude* c'est l'indolence, et l'indolence c'est la mort. Il glorifie *l'innovation*, parce que, dans sa pensée, l'innovation c'est le progrès, et le progrès c'est la vie chrétienne.

Ici, Messieurs, je vais au-devant de votre pensée. Vous vous dites peut-être qu'à une époque tourmentée comme la nôtre, suivant une expression célèbre, par *la démangeaison d'innover sans fin*, chez une nation mobile et légère, toujours impatiente du présent, toujours avide de l'avenir, c'était surtout l'esprit des mâles habitudes qu'il importait de glorifier. Vous auriez voulu qu'une vive lumière éclairât cette face de la question, et vous vous demandez si telle n'était pas la pensée de l'Académie. Messieurs, l'Académie propose les questions, elle ne les résout pas, et elle laisse aux orateurs la liberté comme la responsabilité de la solution. Mais quelles que soient les réserves qu'elle a toujours le droit de faire, elle ne saurait se plaindre lorsqu'un écrivain, s'affranchissant des préoccupations de temps et de lieu, plane en quelque sorte au-dessus d'elles pour s'élever à des considérations d'un ordre général. Et qui de nous ne s'écrierait pas avec M. de Belcastel : « Quoi ! » parce que de nos jours des passions et des utopies » mènent la Société aux catastrophes en usurpant la » bannière du Christ, faut-il refuser à notre foi la » gloire des véritables progrès accomplis dans le monde ? » Ecoutez maintenant ce qu'il ajoute : « L'Auteur divin » du Christianisme, en réparant les forces vitales de » l'homme, en allumant dans son cœur un désir im-

» mense de perfection, savait bien qu'à cette ardeur
» plus vive il fallait une règle et un point d'appui.
» Aussi pour l'ordre spirituel a-t-il laissé sur la terre un
» interprète vivant de sa doctrine, et pour l'ordre
» temporel a-t-il imposé aux consciences le respect de
» l'autorité. Ces principes sont la sauvegarde et le frein
» du monde, ne l'oublions jamais. Si l'esclavage est
» aboli, n'en bénissons pas Spartacus révolté, mais les
» maîtres devenus chrétiens... Il faut avancer toujours,
» mais par la persuasion et non par la violence, par
» ceux qui gouvernent et non par ceux qui murmurent...
» Il faut avancer, mais sur un terrain connu; et de là
» suit une nécessité perpétuelle d'efforts pour l'étu-
» dier... » Sans doute, Messieurs, ce n'est pas le progrès ainsi entendu, l'innovation ainsi pratiquée qui pourraient jamais rencontrer des adversaires ou des contempteurs.

Et maintenant, reprendrai-je l'analyse de ce Discours que j'esquissais en commençant? Vous signalerai-je les principaux développements de la pensée de l'orateur, ses aperçus hardis quelquefois, souvent profonds, toujours ingénieux; cette chaleur d'inspiration et de foi chrétienne qui ne laissent pas languir un moment l'attention et l'intérêt; enfin, ce brillant parallèle entre la Chine et la France, où la thèse se résume et se relève d'une façon si vive, si inattendue, et où éclate avec toute la sève et la vigueur d'un beau talent, l'ardeur généreuse et enthousiaste d'une âme catholique et française? Mais pourquoi affaiblirais-je, en l'analysant, ce que vous allez entendre de la bouche de l'auteur? Vous l'allez entendre, et après l'avoir entendu, vous voudrez le lire; et, le goûtant chaque fois davantage, vous aimerez à prévoir, comme nous, les nouveaux succès dont ce premier triomphe est le gage pour M. de Belcastel.

J'ai hâte de finir, Messieurs, et cependant il serait injuste de passer sous silence un autre Discours, qui porte pour épigraphe ces mots de Pascal : « Les im- » pressions anciennes ne sont pas les seules capables » de nous amuser, etc. » et dont M. Émile Aubertin, étudiant en droit, s'est déclaré l'auteur. Ce Discours, où se trahit l'inexpérience d'un écrivain de vingt ans, témoigne en même temps une rectitude d'esprit, une finesse, et quelquefois une profondeur d'observation qu'il est bien rare de rencontrer à cet âge. Ce n'est pas M. Aubertin qui pourrait mériter le reproche d'avoir traité de haut et de loin la question de l'Académie. Il était difficile, au contraire, d'apporter à son examen une attention plus persévérante, une sagesse plus impartiale. M. Aubertin a péché par l'excès de ses qualités. On trouve trop rarement dans son œuvre ce qui constitue surtout l'éloquence, je veux dire le mouvement et la passion. L'Académie eût été heureuse de récompenser un travail où se révèlent des dispositions d'esprit et de cœur qu'on ne saurait trop louer ; et, si M. Aubertin n'a pas conquis la palme oratoire, il nous est doux de lui dire qu'il a acquis des droits réels à nos encouragements et à nos félicitations.

Tels sont, Messieurs, les résultats du Concours dont je devais vous rendre compte. Sur près de trois cents ouvrages qui nous ont été présentés, trois seulement ont été jugés dignes de récompense. Deux de ces prix ont été remportés par deux de nos compatriotes. Puisse du moins cette dernière circonstance, que je signale d'autant plus volontiers qu'elle est plus rare, exciter au sein de notre jeunesse une noble émulation ! Puissent, au milieu des crises douloureuses que nous traversons, les Lettres trouver toujours un paisible asile dans les murs de cette cité, dont elles ont fait la gloire ! Que les jeunes athlètes qui accourent à nos Jeux de

tous les points de la France, rencontrent à l'avenir, dans la patrie de Clémence Isaure, des rivaux plus jaloux de leur disputer les palmes de la poésie et de l'éloquence. Ainsi les enfants de Toulouse se montreront dignes de distribuer des couronnes qu'ils auront su remporter. Ainsi se perpétuera l'éclat d'une institution littéraire qui a traversé cinq siècles, et qui, tandis que tout s'écroule autour d'elle, demeure debout, impérissable comme la Poésie qui l'inspire et la Religion qui la consacre.



TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1850.

SECONDE PARTIE.

Discours et Rapports de MM. les Mainteneurs.

FIN DE LA TABLE.

